LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'ÉVANGÉLISATION

« *Toute chair verra le salut de Dieu* »
Ésaïe LII, 10 ; Luc III, 6.

VOL. LXIV

SOIXANTE-QUATRIÈME ANNÉE
1937

Bureau des Abonnements :
M. Joseph BAUX,
9, Rue du Faubourg-d'Arras, BÉTHUNE, (Pas-de-Calais)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Alice	208
Amour (L') de Dieu	218
Bible, (La) parole de Dieu	198
Bonne (La) carte d'entrée	139
Bon (Un) médecin	41
Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai	81
Ce que nous avons vu de nos yeux	13
C'est fait	109
Ceux qui doivent être sauvés sont-ils en petit nombre ?	232
Christ a-t-il une place dans votre cœur ?	118
Clefs (Les)	48
Combien seront les jours des années de ma vie	103
Crois seulement	60
Écoutez et votre âme vivra	21
Égouts (Les) de Londres	183
Es-tu venu pour mettre en mémoire mon iniquité ?	193
Gages (Les) du péché et le don de la grâce de Dieu	93
Hâte-toi de te sauver là	229
Heureux parce que je sais	155
Humiliation (L') du roi	144
Il faut se conduire en conséquence	37
Ils vous faut être nés de nouveau	33
Ils ne voulurent pas venir	161
Je lui ai donné du temps	149
Jusques à quand refuseras-tu de t'humilier devant moi ?	224
Lettre d'un chrétien malade à un incrédule	54
Lettres (Les) d'or	115
Livre (Le) de la Genèse 11, 66, 101, 121, 141, 181, 201	221
Mais la parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien	27
Mort !	72
Naufrage (Un) dans la mer de Chine	25
Nous savons	89
Nous sommes d'honnêtes gens	69
Orateur (Un) muet, à la parole ferme et puissante	96
Où passeras-tu l'éternité ?	137
Pas un fils	78
Plus de délai	164
Premier (Le) jour du premier mois	1
Que vous semble-t-il du Christ ?	236
Qui as-tu encore ici ?	130
Quiconque boit de cette eau-ci	61
Rançon (La)	57
Repentance (La) de Ninive	123
Sérieux (Le) du temps	176
Soit qu'ils écoutent, soit qu'ils n'en fassent rien	203
Trois formes d'athéisme	53
Valeur (La) de la Bible	80
Vie et rédemption	158
Vie pour vie	170

Le Salut de Dieu 64 (1937)

LE PREMIER JOUR DU PREMIER MOIS

Et ils commencèrent la sanctification le premier jour du premier mois, et au huitième jour du mois ils vinrent au portique de l'Éternel, et sanctifièrent la maison de l'Éternel pendant huit jours ; et, le seizième jour du premier mois, ils eurent achevé (II Chroniques xxix, 17).

* * *

La grande pensée de tout ce chapitre est la sanctification, c'est-à-dire la séparation pour Dieu. Quelle leçon grave et salutaire nous enseigne ce premier jour du premier mois enregistré dans la Parole du Seigneur !

Par nature, nous sommes tous coupables devant Dieu. Il y a la dette de nos péchés. Seulement, dans ses compassions, Dieu nous a fait connaître qu'Il pouvait *pardonner* nos péchés, propitiation ayant été faite par le sang de Christ. Aussi, nous lisons : *C'est Lui qui pardonne toutes tes iniquités* (Ps. ciii, 13). *Nous ayant pardonné toutes nos fautes* (Colossiens ii, 13). Nous pouvons dire avec le psalmiste : *Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée* (Psaume xxxii, 1).

Mais il y a plus que cela. Le croyant est aussi justifié. Jésus a payé la dette ; Il en a acquitté le montant intégral. Désormais, rien ne peut plus être imputé à celui qui croit. Il est *justifié gratuitement par sa grâce* (Romains vii, 24). Dieu est juste et Il justifie *celui qui est de la foi de Jésus*. Comment Dieu pourrait-il réclamer quelque chose au croyant puisque Jésus a été son remplaçant sur la croix ?

Janvier 1937.

Toutefois, le fait d'être pardonné et même justifié ne nous donnerait aucun droit, aucun titre pour nous tenir dans la sainte présence de Dieu. Si quelqu'un paye mes dettes cela ne me qualifie pas pour entrer dans la maison de mon créancier pour jouir de la plus douce intimité et des liens si précieux de la famille. Vous le voyez, lecteur, il nous fallait être rendus propres pour la présence de Dieu. En d'autres termes, il nous fallait être sanctifiés.

Dieu est juste et saint. Nous sommes, par nature, coupables et souillés. Nous sommes impurs. Or, la justification répond à la culpabilité. C'est là, d'ailleurs, le sujet de l'épître aux Romains. La scène toute entière se passe, pour ainsi dire dans la salle du tribunal, devant le trône. Et, fait merveilleux, le coupable sort justifié. Rien de comparable n'existe devant les tribunaux humains.

A notre souillure répond la sanctification, qui est un autre aspect de l'œuvre de Christ. Ici, il s'agirait plutôt de l'épître aux Hébreux. La scène a lieu dans le sanctuaire. Est-il besoin de dire que la sanctification du croyant est absolue et complète? Comment en serait-il autrement, du moment qu'il s'agit de l'activité en grâce du Père, du Fils et du Saint Esprit? C'est par la *volonté* de Dieu que le croyant est sanctifié. C'est par l'offrande du corps de Jésus Christ que cette sanctification a été opérée. Le Saint Esprit rend maintenant témoignage quant à la perfection et à la valeur éternelle de cette œuvre accomplie une fois pour toutes. L'épître aux Hébreux insiste particulièrement sur l'efficacité éternelle du sacrifice de Christ sur la croix.

Il est dit : *Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un* (Hébreux ii, 11). *C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes... Car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés* (Hébreux x, 10-14). L'épître aux Corinthiens est adressée à l'assemblée de Dieu, *aux sanctifiés dans le Christ Jésus, saints appelés, avec tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ* (I Corinth. i, 1-2). Et à la fin de ce même chapitre nous lisons : *Or vous êtes de lui dans le Christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté et rédemption* (verset 30).

A une grâce si merveilleuse se rattache une grande responsabilité. Jusqu'à présent, nous avons considéré uniquement notre position devant Dieu. Il nous a faits justes et saints. Aussi notre état doit correspondre à notre position. Il doit y avoir chez le croyant la réalisation pratique de ces choses. Comme il y a une justice et une sainteté « position », il y a aussi une justice et une sainteté « pratique » dans lesquelles nous avons à marcher. Ceci est l'œuvre du Saint Esprit dans le croyant et il s'agit d'une œuvre progressive. C'est ce que nous exprimons parfois dans un cantique :

De la grâce salutaire, l'œuvre s'accomplit en nous.

Ce n'est plus l'œuvre pour nous, mais l'œuvre en nous.

La justice pratique fait que nous nous attachons fermement au bien et que nous l'aimons. Ainsi nous pouvons avoir une bonne conscience devant Dieu et devant les hommes. Paul s'exerçait

toujours à avoir une conscience sans reproche (Actes xxiv, 16.) D'ailleurs, c'est en quoi consiste *la cuirasse de la justice* dont il est parlé dans l'épître aux Éphésiens chap. vi, verset 14.

Quant à la sainteté, elle nous fait fuir le mal ; nous nous en détournons avec horreur et effroi. *Fuyez la fornication. Mais fuis les convoitises de la jeunesse.* C'est la séparation pour Dieu. C'est l'absence de mal dans nos voies. C'est l'obéissance à la Parole de Dieu et c'est la pureté. Il est écrit : *Poursuivez la paix avec tous, et la sainteté, sans laquelle nul ne verra le Seigneur* (Hébreux xii, 14). Le fait de *poursuivre* indique qu'il y a un effort à faire. *Car c'est ici la volonté de Dieu, votre sainteté... Car Dieu ne nous a pas appelés à l'impureté, mais dans la sainteté* (I Thessaloniciens iv, 3-8). *Abstenez-vous de toute forme de mal* (I Thes. v, 22). *Ayez en horreur le mal, tenez ferme au bien* (Romains xiii, 9). La discipline du Père a pour but de nous faire participer à sa sainteté (Hébreux xii, 10).

Souvenons-nous que le Seigneur Jésus se présente à l'église qui est à Philadelphie sous les caractères du saint et du véritable. Or, les croyants qui ont le désir de Lui être agréables doivent reproduire ces caractères. Hélas ! combien nous manquons à l'égard de la sainteté. Si nous manifestons la vérité, nous devons confesser, à notre honte, que bien souvent nous ne manifestons pas la sainteté. *Purifions-nous nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu* (II Corinthiens vii, 1). Il ne faut pas différer notre sainteté ; il faut l'achever, car rien de mauvais ne peut venir de la sainteté. Bien au contraire, il y a une grande

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

sécurité dans la pureté. *Mais comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite ; parce qu'il est écrit : soyez saints, car moi je suis saint* (I Pierre I, 15-16).

Ézéchias était jeune lorsqu'il commença de régner. La jeunesse n'est pas un empêchement pour bien faire. Ce roi fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel. Il ouvrit et répara les portes de la maison de l'Éternel. Il commanda aux lévites de se sanctifier et de sanctifier la maison de Dieu, jetant la souillure hors du sanctuaire. Il confessa la ruine dans laquelle le peuple était tombé. Les lévites se sanctifièrent et jetèrent toutes les impuretés qui se trouvaient dans le Temple, dans le torrent du Cédron. Il est dit : *Et ils commencèrent la sanctification le premier jour du premier mois...* Chers jeunes chrétiens, où en êtes-vous quant à votre sanctification pratique ? Nous pouvons bien nous le demander à ce renouvellement d'année. N'y a-t-il rien à dire sur nos habitudes, nos paroles, notre conduite ? Ah ! puissions-nous imiter davantage le pieux roi Ézéchias.

Et vous, lecteur qui êtes encore dans vos péchés, il vous faut venir à Christ maintenant. Le monde offre des plaisirs honteux et dégradants. Satan entraîne les humains dans les réseaux souterrains du vice et dans les sombres abîmes du péché. Mais vous avez devant vous la solennité de la mort, car elle n'interrompt jamais sa sinistre moisson. Christ a eu pitié de cette douloureuse dégradation des hommes. Il fut ému au spectacle des misères humaines. Il est mort sur la croix et à présent les cas les plus déplorables peuvent s'adresser à Lui.

Les épaves les plus lugubres et ceux qui ont vécu dans la honte et dans le péché ; les âmes les plus obscures et les plus haineuses peuvent être sanctifiées. Oh ! venez aujourd'hui à Jésus. Il est toujours à la recherche des misérables et des affligés. Il arrache les tisons du feu, et tous ceux qui sont marqués du sceau de la misère. Sans Christ, vous courez sur une mauvaise piste. Regardez en face la vérité : chaque matin, vous vous retrouvez dans votre perplexité. Jésus seul est la réponse au trouble de votre cœur et au désarroi de votre pensée. Ames altérées qui errez dans le désert immense de ce monde, sachez que la paix descend dans l'âme lorsqu'on devient un humble croyant. Quand sonne l'heure solennelle, les hommes qui se piquent d'être libérés de scrupules comme les plus grandes intelligences de la terre n'ont devant eux que l'inquiétude, une grande anxiété et un profond accablement.

Avant que la pauvre proie humaine soit saisie par la main invisible et cruelle de la mort, pensez à l'éternité, lecteur. Soyez sauvé, c'est le vœu de mon cœur au commencement de cette année.

A. S. L.

NOUS SAVONS

On reste confondu devant les progrès de l'homme dans le domaine de la science. Doué par Dieu de talents et d'intelligence, il a réussi à explorer tous les domaines accessibles et à pénétrer dans les choses les plus cachées. Combien merveilleuses sont, par exemple, l'invention de la radio et des

rayons X. Combien étonnantes les explorations dans toutes les parties du monde ! Le télescope a rendu possible la découverte de choses merveilleuses dans le monde des étoiles. Et notre étonnement ne fait que croître quand nous pensons aux progrès de la chimie. Mais si nous demandons : l'homme est-il devenu plus heureux par cette accumulation de connaissances, nous sommes obligés de répondre : non ! Et pourquoi ?... Parce que la science ne l'a pas amené à Dieu, la seule source du bonheur. Les domaines les plus vastes de ce monde peuvent lui être ouverts, il peut avoir mis en lumière des choses merveilleuses mais le monde de l'au-delà lui reste fermé ; la science ne l'a pas même amené à prouver l'existence de Dieu. En rapport avec la connaissance de Dieu et des choses célestes, les savants sont obligés de reconnaître qu'ils ne savent rien et ne sauront rien, ainsi que l'a déclaré une fois un grand savant.

Mais les enfants de Dieu tiennent un autre langage. Ils ont entre les mains la Bible, la Parole de Dieu, qui leur enseigne tout ce qui concerne Dieu et les choses célestes, tout ce qui leur est utile de savoir pour rendre leur cœur heureux pour le temps et l'éternité. Ils y lisent toujours à nouveau ces mots : *nous savons*, qui caractérisent la Parole et le peuple de Dieu.

Quelqu'un pourrait objecter : « Qui sait si tout ce que contient la Bible est vrai et si l'on peut s'y fier ! » Nous renvoyons cet objecteur à la Parole du Seigneur qui pouvait dire de lui-même : *Je suis la vérité, je dis la vérité, l'Écriture ne peut être anéantie* (Jean X, 35). *Le ciel et la terre*

passeront, mais mes paroles ne passeront point (Matth. XXIV, 35). Au reste, la Parole de Dieu renferme elle-même la preuve de son authenticité : *Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si moi je parle de par moi-même* (Jean VII, 17).

D'autre part, il est clair que si Dieu demande compte à ses créatures de leur responsabilité, Il doit aussi leur communiquer ses volontés. C'est l'Écriture sainte qui en a été le moyen et bienheureux sont ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la gardent. Il est utile de rappeler que la connaissance de Dieu, de sa grâce, de la rédemption et des bénédictions de la gloire future, sont uniquement la part des enfants de Dieu. Ils ont, par l'Écriture, le témoignage que Dieu est *lumière* et *amour*, qu'Il a horreur du péché, mais qu'Il aime le pécheur auquel Il a préparé une rédemption éternelle par le don de son Fils.

Méditons ce que l'apôtre Jean écrit aux croyants : *Nous savons que nous sommes de Dieu, et que le monde entier gît dans le méchant* (I Jean V, 19).

Celui qui possède la vie éternelle par la foi et qui a reçu le Saint Esprit, est de Dieu et connaît Dieu. S'il jette un regard sur le monde, il verra que les hommes y vivent dans l'inimitié de Dieu et dans le péché. Nous lisons dans Romains III, 10-19 : *Il n'y a point de juste, non pas même un seul... ils se sont tous détournés, ils se sont tous ensemble rendus inutiles; il n'y en a aucun qui exerce la bonté, il n'y en a pas même un seul... Leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume; leurs pieds sont rapides pour verser le sang; la destruction et la misère sont dans leurs voies, et ils n'ont point connu la voie de la*

Le Salut de Dieu 64 (1937)

paix..., afin que..., tout le monde soit coupable devant Dieu.

Tel est le témoignage que Dieu porte sur tout homme qui n'est pas né de nouveau.

Mais qui croit à ce témoignage et à qui le bras de Jéhova a-t-il été révélé ?

Hélas ! il n'en est qu'un petit nombre, et si tu repousses cette vérité, cher lecteur, tu ne peux arriver à la certitude bénie du salut. Tu mourras dans tes péchés, tu entreras sans espérance dans l'éternité, séparé à jamais de Dieu, la source de l'amour. Mais à celui qui s'incline devant la Parole, qui vient à Dieu comme un pécheur perdu, soupirant après le pardon, l'Écriture déclare : *Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs* (I Tim. I, 15). — *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* (Jean III, 16).

Le croyant peut être parfaitement tranquille tant pour le passé que pour le présent et pour l'avenir, parce que Dieu a tout mis en règle pour lui.

La Parole de Dieu nous dit : *Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie* (I Jean III, 14). Quelle précieuse assurance pour le racheté ! Il était une fois *mort dans ses fautes et dans ses péchés* comme les autres hommes, mais, par la foi il est né de nouveau et a reçu la vie éternelle qui le met en communion avec Dieu. Combien heureux sont ceux qui peuvent s'écrier : J'ai trouvé une propitiation !... *Je sais* que mon rédempteur est vivant !

C'est dans cette assurance qu'ils traversent le monde. Les souffrances, les luttes, les difficultés

ne leur seront pas épargnées ; mais *ils savent* que Dieu s'en servira pour les bénir. Quelle consolation pour eux de lire dans la Parole de Dieu : *Nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu* (Rom. VIII, 28).

Aussi longtemps que le Seigneur tarde à revenir, ils sont encore soumis à la mort, mais qu'elles sont bienfaisantes pour eux ces paroles de l'apôtre : « *Nous savons que, si notre maison terrestre qui n'est qu'une tente, est détruite, nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieux.* » (II Corinth. V, 1).

Dieu peut détruire notre enveloppe charnelle, mais qu'est la mort pour un homme assuré du pardon et de la vie éternelle, sinon la messagère qui le sort d'un monde de péché pour l'introduire dans la félicité éternelle ? *Où est, ô mort, ton aiguillon ? où est, ô mort, ta victoire ?... Mais grâces à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ* (I Cor. XV, 55-57).

Les rachetés n'espèrent pas seulement aller au ciel ; mais *ils savent* qu'ils y ont une demeure éternelle.

Lecteur, n'est-ce pas là une assurance bien enviable ?...

G. B. F.

Quiconque discerne le Fils et croit en lui, a la vie éternelle.

(Jean VI, 40)

LE LIVRE DE LA GENÈSE

(*Suite*)

Un mot par chapitre

Chapitre XXVII. — Le Supplanteur

Quel sombre tableau que celui de ce chapitre : toute la famille de la foi y montre son cœur naturel. Ésaü a délibérément choisi son chemin à deux reprises ; mais nous comprenons par ce qui nous est dévoilé du caractère d'Isaac, que celui-ci n'avait pu exercer aucune influence bénie sur sa maison. Son cœur est trop charnel ; la venaison est sa viande ; il aime, dit-il, un mets savoureux. Quand on devient charnel, on oublie la Parole de Dieu. La parole divine à l'égard de ses fils était cependant bien claire : *Le plus grand sera asservi au plus petit* (Genèse XXV, 23). Mais Ésaü est chasseur, il marche sur les traces de Nimrod, le Rebelle, et sur ce terrain où la chair est tout, son père voudrait lui donner une bénédiction, que Dieu ne saurait lui réserver et à laquelle d'ailleurs, profane, il avait déjà préféré un potage de lentilles.

Mais les pensées de Dieu se réaliseront, même si la sensualité et la violence s'unissent contre elles. Dieu saura se servir même de la ruse et de la fourberie d'une Rebecca et de son fils préféré. Tous les deux connaissent et croient la promesse divine concernant Jacob ; pourquoi ne pas attendre en paix que Dieu l'accomplisse. Pourquoi déployer toutes les ressources de la chair que gouverne celui qui est le Menteur dès le commencement, pour obtenir ce que Dieu donne librement ?

Rebecca conçoit le plan de mensonge, Jacob l'accomplit et il devient le *supplanteur* ; Ésaü oubliant le mépris que son propre cœur a montré à l'égard du droit d'aînesse dira : *Il m'a supplanté ces deux fois.*

Nous n'aimons pas à nous arrêter, sinon pour apprendre à nous juger nous-mêmes, sur un aussi sombre récit, qui fait se succéder la faiblesse sénile et la chair aveugle à tous égards, chez Isaac, la ruse, la tromperie, le mensonge chez Rebecca et chez Jacob ; enfin la haine et la violence remplissant le cœur d'Ésaü. Ah ! nous pouvons dire avec le psalmiste : *L'intérieur de chacun, et le cœur, est profond* (Ps. LXIV, 6) ; quel abîme de mal ! La seule éclaircie, montrant le sursaut de la vie de Dieu chez Isaac, est *le tremblement très grand* dont il est saisi quand il discerne le piège dans lequel son cœur naturel l'a entraîné ; mais quelle grâce est donc celle qui peut dicter à l'auteur inspiré de l'épître aux Hébreux, le passage du chapitre XI, verset 20 : *Par la foi Isaac bénit Jacob et Ésaü, à l'égard des choses à venir !* Une fois de plus nous y trouvons le caractère du Nouveau Testament : annales de la grâce. Selon la pensée de Dieu, Jacob a reçu la bénédiction primordiale et elle ne sera pas révoquée ; le cri très grand et très amer d'Ésaü, ses pleurs commentés par le Saint Esprit, en Hébreux XII, 16-17, ne lui feront pas trouver lieu à la repentance ; son nom sera dorénavant celui d'un *profane*. Cher lecteur, êtes-vous encore profane, la bénédiction attachée à la repentance envers Dieu et la foi en Notre Seigneur Jésus Christ (Actes XX, 21), vous est-elle encore indifférente ? Hâtez-vous donc, pour vous

Le Salut de Dieu 64 (1937)

encore c'est le temps de grâce, vos larmes seront encore acceptées, votre repentance agréée et votre âme éternellement bénie.

Ésaü reçoit une bénédiction terrestre, qu'il exploite dans le chapitre XXXVII. Sa part est ici-bas. Mais ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera (GALATES VI, 7). Et cela s'accomplira, tant pour Jacob que pour Rebecca. Celle-ci craignant les menaces d'un Ésaü, n'a plus de repos tant que Jacob reste exposé aux coups de son frère. Elle l'éloigne vers le pays de sa naissance, prenant pour prétexte auprès d'Isaac la nécessité d'un mariage selon Dieu. Jacob partira pour une discipline sévère qui durera vingt années, et Rebecca ne reverra jamais sur la terre son fils bien-aimé.

CE QUE NOUS AVONS VU DE NOS YEUX

Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant la parole de la vie.

(I JEAN I, 1.)

* * *

Dans le cours de sa brève existence, l'homme peut voir bien des choses. En tout premier lieu, l'homme peut contempler la création. Celle-ci se présente comme une vaste et grandiose exposition, dans laquelle le créateur permet à la créature

d'admirer et l'infiniment petit et l'infiniment grand.

C'est incontestablement un magnifique spectacle qu'un lever de soleil. N'est-il pas écrit : *Il sort comme un époux de sa chambre nuptiale ; comme un homme vaillant, il se réjouit de courir sa carrière. Sa sortie est à un bout des cieux, et son tour jusqu'à l'autre bout; et rien n'est caché à sa chaleur.*

Mais, lecteur, n'y a-t-il pas une immense différence entre le lever et le coucher du soleil? Entre le moment où il paraît et le moment où il disparaît? Entre le matin et le soir, l'aurore et le crépuscule? Oh ! oui... Dans l'histoire d'un jour, que de péchés! Que de tristesses! Que de chagrins! On fait des expériences amères. On rencontre des déceptions. Et, quand l'astre descend rapidement à l'horizon, alors, oui alors, une grande brèche a été faite dans notre courte existence. Le soleil dispense partout la prospérité, ses rayons bienfaisants donnent la vie, mais il est aussi un grand meurtrier. Et quelles sont ses victimes ? Je ne veux pas parler de ceux qui sont morts au désert, atrocement brûlés par les rayons torrides du soleil, de ceux qui ont succombé à une insolation pendant la canicule. Les victimes ? Lecteur, c'est vous et moi. Tous, nous sommes de pauvres victimes. Car le soleil est le grand régisseur du temps. Il est l'aiguille de la grande horloge. Le soleil nous annonce chaque jour combien notre passage sur la terre est de courte durée.

Je trouve absolument paradoxal que l'on fête l'anniversaire de sa naissance. Quand on sait où l'on va, cela se conçoit. Mais lorsqu'on ne sait pas le lieu vers lequel on porte ses pas, ne croyez-vous pas que c'est pour le moins étrange ? Réfléchissons

à cela. On se réjouit parce que l'on est un peu plus loin de son point de départ. On se félicite parce que l'on est un peu plus près d'un point d'arrivée redoutable, un peu plus près du monde invisible et de l'éternité.

Tous les hommes redoutent l'Au-delà, qu'ils l'avouent ou qu'ils ne l'avouent pas. Eh ! quoi ? La terre a bien ses misères et ses souffrances. L'existence n'est pas gaie, sans doute... Mais qu'est-ce que l'autre monde nous réserve? Le pays sombre de la mort est un sujet d'effroi pour tous les humains. Aussi, on lutte, on combat contre la mort. On l'évite, cela va sans dire. Et si on la trouve sur son chemin, par tous les moyens on essaye de lui résister, d'esquiver ses assauts.

Que pouvons-nous voir encore de nos yeux ? Nous voyons le minuscule grain de sable et les montagnes imposantes, les cimes majestueuses. Nous voyons le brin d'herbe, la fleur aux couleurs si variées, le chêne immense... Nous pouvons franchir les mers, visiter tous les continents et admirer toutes les merveilles du monde, flore, faune, minéraux et tout ce que cette terre renferme de beau et de précieux. Toutefois, il faut dire que nous n'emporterons rien de tout ce que nos yeux auront vu, lorsque nous passerons par la ombres vallée de la Mort. Peut-être, emporterons-nous plus de regrets, plus de chagrin... et c'est tout.

Le sage Salomon a dit : *L'œil ne se rassasie pas de voir.* Et après le travail du Créateur, nous pouvons considérer le travail de la Créature. Ici, lecteur, permettez-moi une petite digression. Ce qui sort des mains de Dieu est propre à être porté sous le microscope. Je vais même beaucoup plus

loin : Augmentez autant que vous le voudrez la puissance de vos lentilles. Augmentez l'éclairage autant que cela sera possible. Que verrez-vous ? Que contemplerez-vous? Une minutie, une perfection dans les détails, qu'il s'agisse de l'aile du papillon ou de la patte d'une araignée. Il faut procéder tout autrement avec les productions du génie humain. Il est banal de dire qu'il faut un certain recul pour admirer un monument ou un tableau.

Enfin, qu'il s'agisse d'une chose ou d'une autre, rien ne nous sera d'aucun secours lorsque nos yeux seront obscurcis par le voile épais de la mort. Car voyez-vous, lecteur, il nous faut absolument compter avec elle.

Dans son propre travail, l'homme trouve aussi une satisfaction. Achevé, il se complaît à le considérer. Les uns ont fait édifier une maison ou une ville. D'autres ont planté un jardin. Parfois, un parc magnifique a surgi, là où précédemment il n'y avait rien. Ces choses ont été faites dans la pensée qu'elles allaient nous survivre. Nous sentons que nous sommes passagers, éphémères et nous voudrions perpétuer la mémoire ne notre nom. Nous aimerions que notre nom soit cité en rapport avec un monument, une œuvre d'art, peinture ou sculpture, mobilier ou quoi que ce soit. Tel s'estime très heureux quand, de son vivant, il y a une rue ou une avenue, un square, une place qui porte son nom. Mais, lecteur, j'en reviens toujours à ce que je disais : « Quel profit aurons-nous de ces choses quand nous arriverons à la frontière du pays où l'on ne travaille plus ? »

Hélas ! Il est un lieu où, les yeux étant ouverts, on ne voit plus. C'est le pays de la nuit. Et quelle

Le Salut de Dieu 64 (1937)

nuit ! Sur cette terre, il est très rare que la nuit soit sans un rayon de lune ou sans la clarté blafarde d'une étoile. Mais, dans le pays vers lequel tous les humains se dirigent, il n'y a aucune clarté. Le soleil est absent. La lune est absente. Les étoiles sont absentes. Le matin ne vient jamais. Oh ! les horreurs indescriptibles de cette nuit !

J'ai dit que tous les humains portaient leurs pas vers ce sombre lieu. Oui, tous ceux qui ont aimé le péché et qui aiment le péché, et qui ont refusé de régler une fois pour toutes, devant Dieu, cette terrible question du péché. Cette petite feuille est lancée comme la feuille d'un arbre qui est emportée par le vent, une de ces feuilles d'automne, que nous avons tous vues tourbillonnant au vent. Et cet écrit atteindra peut-être une personne qui aime le péché et qui se complaît dans le péché. Attention ! Je suis placé sur votre route uniquement pour vous dire que le péché n'est plus, au pays dont je vous ai entretenu, mais que les épouvantables conséquences du péché demeurent et pour l'éternité.

Quelqu'un dira : « Je traîne, en effet, une bien lourde chaîne... Oh ! Si vous pouviez lire dans mon cœur. J'ai une lassitude poignante. J'en ai assez. Le péché m'a abominablement trompé. Il m'avait beaucoup promis dans les jours de ma jeunesse. » Lecteur ! Je vois de grosses larmes couler sur des joues flétries. Je vois des vies ruinées, perdues, gaspillées, des cœurs ulcérés, meurtris, vaincus, désespérés. Prenez courage ! La croix de Golgotha est pour les vaincus. Regardez le Christ de Dieu, mourant dans la honte et le mépris. Il est sur le bois, Celui que le Ciel adore. Regardez-le. Détournez résolument vos regards de vous-mêmes. Son

cœur ? Jésus avait dit : *Je suis débonnaire et humble de cœur.* Sur la croix du Calvaire, l'Homme de douleurs dit : *L'opprobre m'a brisé le cœur...* Ah ! Le cœur du Sauveur fut brisé. Son corps ? Il y aurait beaucoup à dire sur le corps de Jésus. Sachez, lecteur, que l'offrande du corps de Jésus fut faite une fois pour toutes.

Pouvez-vous dire, que Christ a porté vos péchés en son corps sur le bois ? Écoutez cette merveilleuse déclaration de l'apôtre saint Jean : *Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant la parole de la vie.* Cet apôtre insiste tout particulièrement sur le fait qu'il a vu. Il dit encore : *Nous avons vu... ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons.*

Oh ! Lecteur. Avez-vous vu ce que l'apôtre avait vu ? La vie éternelle manifestée dans la personne de Christ ici-bas ? Vous êtes-vous arrêté devant la croix ? Ou n'avez-vous jamais eu une pensée pour le divin Crucifié ? Il faut que je vous dise encore trois choses.

J'ai *vu* Jésus, là-bas, au sombre Calvaire. Je l'ai vu élevé entre le ciel et la terre sur une potence sinistre, au lieu appelé Crâne. Ses mains et ses pieds étaient percés. Sa tête était couronnée d'épines. Son cri douloureux était : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* Il mourait pour moi. Il était mon remplaçant dans ce solennel isolement. Car il chercha des consolateurs et il n'en trouva point, et au-dessus de sa tête le ciel était d'airain. Dieu était sourd à sa plainte.

Je *vois*, maintenant, Jésus ressuscité et monté au ciel. Le Sauveur n'est plus couché sous une froide tombe. Il est assis à la droite de la Majesté

dans les splendeurs ineffables de la maison du Père. Je sais bien que l'on continue à représenter Jésus sur la Croix. Grâces à Dieu, il y a été sur la Croix, mais il n'y est plus. L'Écriture Sainte déclare que Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom. Ah ! lecteur, combien le Sauveur est grand et magnifique. Il est *dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination, et de tout nom qui se nomme.* L'exaltation du Fils de Dieu ressuscité et vainqueur de la mort est incomparable.

Bientôt, je *verrai* Jésus dans toute sa divine beauté. Il est bien dit que *tout œil le verra.* Mais quand Il viendra avec les nuées, les tribus de la terre se lamenteront. Christ, l'Humilié de la croix, va revendiquer Ses droits à l'égard de la terre. *Et toutes les tribus se lamenteront à cause de Lui. Oui, Amen.* Mais le croyant, et, par grâce, je fais partie de cette heureuse compagnie, le croyant verra le Sauveur avec ravissement. Point de terreur. Point de crainte, point d'angoisse. Il vient d'abord pour chercher les siens. Fait merveilleux : *Quand Il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous Le verrons comme Il est.*

C'est par un regard que l'homme tomba dans le péché. N'est-il pas écrit : *Et la femme vit que l'arbre était bon à manger.* Il s'agit d'Ève dans le jardin d'Éden. Ce qui la perdit, en tout premier lieu, ce fut la convoitise des yeux. Un regard... et le péché est entré dans le monde. Vous savez lecteur, qu'il n'y est pas entré seul. Il a amené avec lui l'esclavage du péché, la mort et le jugement. C'est par le regard de la foi que vous pouvez à l'instant même être sauvé. Il faut

regarder à Jésus qui mourut pour votre délivrance. Si vous n'avez pas vu le Sauveur expiant vos forfaits, laissez-moi vous le dire, vous n'avez rien vu. Écoutez la voix douce et tendre qui s'adresse encore à vous : *Tournez-vous vers Moi, et soyez sauvés, vous, tous les bouts de la terre.*

M. C.

Ah ! bientôt, sans voile,
Luiront tes splendeurs,
Radieuse Étoile
Levée en nos cœurs.
Oh ! quelle allégresse !
Nos yeux te verront,
Et de toi, sans cesse,
Tes saints jouiront.

A toi soit la gloire,
O Fils éternel !
Ta mort, ta victoire,
Nous ouvrit le ciel.
A toi qui nous aimes
Pour l'éternité,
Louanges suprêmes,
Force et majesté !

ÉCOUTEZ, ET VOTRE AME VIVRA

(ÉSAÏE LV, 3)

Ne croyez pas, cher lecteur, que je veuille vous parler de quelque grand de ce monde, ou de quelque puissant monarque, ou du héros d'un de ces beaux exploits qui étonne les hommes, ou d'un de ces illustres conquérants des siècles passés... non, Celui dont je veux essayer de vous dire quelque chose est le Créateur, celui qui a appelé toute chose à l'existence, celui qui a créé les cieux et la terre, les hommes et les bêtes, l'humble plante des champs et le chêne majestueux de la forêt, celui qui a dans sa main votre souffle comme aussi le mien. Cette mer, grande et vaste en tous sens, *où se meuvent sans nombre des animaux, les petits avec les grands* (Ps. CIV, 25) ne vous parle-t-elle pas de Sa puissance? Et si tel est l'ouvrage, que doit être l'Ouvrier! Et ces hautes montagnes, et ces vertes collines, et ce firmament qu'Il étend sur nos têtes, *comme une toile légère* (ÉSAÏE XL, 22), et ces astres innombrables qui remplissent l'espace, ne vous parlent-ils pas de Sa majesté? Car si telle est la création, que doit être le Créateur! Il est infiniment grand, si grand qu'à Ses yeux *les habitants de la terre sont comme des sauterelles* (ÉSAÏE LX, 22). Mais Il est aussi **amour**. Et cet amour Il l'a manifesté d'une manière merveilleuse à la face de la terre habitée toute entière, quand Il a envoyé son Fils unique, bien-aimé dans ce monde où tout porte la triste empreinte du péché : *Car Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* (JEAN III, 16).

Février 1937.

Cher lecteur, arrêtez-vous un moment et pesez chaque mot de ce touchant message qui vous est adressé encore une fois de la part de Dieu, tandis que vous avancez sur le chemin du temps, vers l'éternité : *Dieu a tant aimé le monde...* Or ce monde, mis à l'épreuve de différentes manières et à tant de reprises depuis près de six mille ans, a toujours failli et manqué. Ce monde s'est déclaré ennemi de Dieu, il s'est révolté contre Lui et il demeure malheureux parce qu'il s'est laissé asservir par le Prince des ténèbres, celui que la Parole appelle : *le menteur et le père du mensonge* (JEAN VIII, 44), tyran redoutable qui ne donne rien, mais prend tout avec l'âme immortelle de ceux qui tournent leurs regards vers les *vanités mensongères*. C'est un tel monde que Dieu a aimé. Comment avez-vous répondu à cet amour et aux appels répétés d'une grâce infinie librement et gratuitement offerte? Car : *Il a donné son Fils unique...* Telle est la juste et parfaite mesure de l'amour de Dieu, de Celui que vous avez si souvent offensé en ne reconnaissant pas et en méprisant ses droits de Souverain Créateur. Une fois de plus encore et peut-être pour la dernière fois, Il veut placer sous vos yeux la preuve, et combien touchante, de son amour.

Afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Voilà pourquoi, cher lecteur, le Dieu tout-puissant, mais aussi le Dieu Sauveur, a donné son cher Fils : afin que, si vous croyez en Lui, vous ne périssiez pas, mais que vous ayez la vie éternelle. Qu'avez-vous fait du *don inexprimable* de l'amour de Dieu? Qu'avez-vous fait de Celui qu'Il n'a point épargné, mais qu'Il a donné, afin que, par la foi en Lui,

vous puissiez posséder la vie éternelle? Ne méprisez pas Celui qui vous est ainsi offert, parce qu'Il a porté en son corps sur la croix vos péchés comme aussi ceux de *quiconque croit*. Et Dieu, dont la justice a été pleinement satisfaite par l'œuvre parfaite de son cher Fils, déclare avoir jeté tous ces péchés dans les eaux profondes de son éternel oubli *pour ne plus s'en souvenir à jamais* (I PIERRE II, 24 ; HÉBREUX X, 17).

Si vous méprisez un tel Sauveur, vous allez infailliblement au devant de ce moment terrible arrêté par Dieu *auquel il jugera la terre habitée par l'homme qu'Il a destiné à cela* (ACTES XVII, 31). Celui que vous pouvez rencontrer aujourd'hui encore comme Sauveur sera demain le Juge inexorable devant qui tout genou *se ploiera, et toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père* (PHIL. II, 9-11).

Cher lecteur, faites une halte sur le chemin de votre vie et considérez de telles réalités à l'évidence effective desquelles vous pourrez être amené d'un moment à l'autre, afin qu'à l'instant même, le seul qui vous appartienne, vous vous jetiez aux pieds du Sauveur pour y reconnaître votre état de culpabilité et toute la valeur de l'œuvre infinie de Golgotha. Ne remettez pas à demain, peut-être alors sera-t-il éternellement trop tard. Et alors, qu'adviendra-t-il? Dieu lui-même veut vous le dire par Sa Parole afin que vous écoutiez et soyez réveillé à salut : *Dès que le maître de la maison se sera levé, et aura fermé la porte, et que vous vous serez mis à vous tenir dehors et à heurter à la porte, en disant : Seigneur, ouvre-moi! et que, vous répondant, Il vous dira : Je*

ne vous connais pas, ni ne sais d'où vous êtes..., retirez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité. Là seront les pleurs et les grincements de dents (LUC XIII, 25-28). Alors, il sera pour toujours *trop tard*, éternellement *trop tard*. Mais aujourd'hui encore, Il est assis, prêt à vous recevoir si vous allez à Lui tel que vous êtes, avec tous vos péchés, pour les déposer à Ses pieds. Écoutez l'appel plein de grâce qu'Il vous adresse, dans ce dernier délai de sa patience : *Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos* (MATTHIEU XI, 28). Et : *Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi* (JEAN II, 37).

Venez à Lui, venez à Jésus *tandis qu'on le trouve* (ÉSAÏE LV, 6), tandis que la porte est encore ouverte et que vous pouvez entrer pour prendre place au festin de la grâce, et attendre avec tous les rachetés, avec tous ceux qui se réjouissent, *parce que leurs noms sont écrits dans les cieux* (LUC X, 20), le retour de Celui qui, après nous avoir purifiés de la souillure du péché par son Sang précieux, veut nous avoir auprès de Lui pour l'immense et bienheureuse éternité, comme son trésor particulier. *Je vous prendrai auprès de moi, afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi* (JEAN XIV, 2-3).

En terminant, permettez-moi, cher lecteur, de vous poser, dans l'amour chrétien, cette question solennelle : Où serez-vous durant l'éternité? *Avec* Jésus, dans les félicités du ciel et la joie de Sa présence ; ou bien *dehors*, à jamais loin de Lui, dans les tourments éternels, avec le souvenir ineffaçable de ses appels méprisés?

S. P.

UN NAUFRAGE DANS LA MER DE CHINE

Nous avions quitté le port de Changhai depuis plus de vingt quatre heures et nous voguions à bonne allure vers Hong-Kong. J'écrivais dans une cabine lorsque les machines s'arrêtèrent ; en même temps la sirène du navire lançait deux appels stridents. Je me précipitai sur le pont, et après avoir fouillé attentivement l'horizon dans toutes les directions, je distinguai, au loin, un petit bateau, en partie submergé, le mât brisé ; à son bord, cinq hommes faisaient des signaux désespérés, apparaissant et disparaissant tour à tour, suivant que les vagues cachaient ou soulevaient, à leur guise, la frêle embarcation toute désemparée. Après une manœuvre habile, notre navire s'approcha de l'épave, si bien que des cordes purent être lancées à ses infortunés occupants.

Nous regardions avec angoisse ces pauvres pêcheurs chinois enrouler autour d'eux, de leurs pauvres doigts raidis par le froid ces cordes précieuses qui leur apportaient le salut ! Trois d'entre eux purent ainsi être hissés à bord tandis que les deux autres, épuisés de fatigue, étaient recueillis par nos sauveteurs. Certes, ce ne fut pas une petite affaire par le gros temps qu'il faisait que de ramener sur le pont la chaloupe et ses occupants. Mais après de grands efforts, quand tous furent là, sains et saufs, un long cri de reconnaissance s'échappa des bouches de tous les témoins de ce sauvetage, tandis que de mon cœur soulagé s'élevaient à Dieu de ferventes actions de grâces.

Cher lecteur, si vous n'avez pas le bonheur de connaître le Seigneur Jésus comme votre Sauveur,

vous vous trouvez dans une situation aussi périlleuse que ces cinq naufragés, que vous soyez jeune ou vieux, riche ou pauvre, bon ou mauvais à vos yeux ou à ceux des hommes, vous n'en êtes pas moins pour le Dieu juste et saint un misérable pécheur : *Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu,* lisons-nous dans l'épître aux Romains (VIII, 23), et encore : *Il n'y a point de juste, non pas même un seul* (III, 10). Oui, cher lecteur, vous êtes perdu, et vous ne pouvez rien faire pour mériter le salut. Venez tel que vous êtes, aujourd'hui même, au Seigneur Jésus. Il a tout accompli pour votre délivrance éternelle. Lui, le Saint Fils de Dieu s'est chargé de tous vos péchés et les a expiés par son sang versé sur la croix. *Il n'y a point d'autre nom sous le ciel qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés* (ACTES IV, 12), il n'y a de salut en aucun autre, mais c'est un salut gratuit que celui qui est offert à tous les hommes ; et *quiconque croit au Fils a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie* (JEAN III, 36 ; V, 24). *Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé* (ACTES XVI, 31). Alors seulement, ayant été justifié sur le principe de la foi, *vous aurez la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ* (cf. ROMAINS V, 1). Si vous ne jouissez pas encore de cette paix, que seul le Seigneur Jésus peut vous donner, venez à Lui aujourd'hui, saisissez le salut qu'Il vous offre avant que la mort ne vous surprenne et ne vous engloutisse dans ses flots.

H. C.

MAIS LA PAROLE QU'ILS ENTENDIRENT NE LEUR SERVIT DE RIEN

Car nous aussi, nous avons été évangélisés de même que ceux-là ; mais la parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien, n'étant pas mêlée avec de la foi dans ceux qui l'entendirent.
(HÉBREUX IV, 2.)

* * *

Ce verset de l'Écriture renferme trois choses très importantes. La première est une déclaration émouvante : *Nous avons été évangélisés de même que ceux-là.* La deuxième est une constatation douloureuse : *Mais la parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien.* La troisième est une explication solennelle : *N'étant pas mêlée avec de la foi dans ceux qui l'entendirent.*

Lecteur ! vous êtes-vous déjà arrêté au fait qu'Israël, désigné par *ceux-là* dans le verset cité, fut autréfois *évangélisé* ? Sans doute, l'évangile qui lui fut annoncé différait-il totalement de celui qui est maintenant prêché et que nous avons tous entendu. Car le Seigneur Jésus est venu et a achevé l'œuvre que le Père lui avait donné à faire. Maintenant Christ est monté au ciel et s'est assis à la droite de la Majesté. Le Saint Esprit est descendu sur la terre comme témoignage de la glorification de Jésus dans le ciel.

Mais, comment Israël a-t-il été jadis évangélisé ? Le peuple de Dieu resta quatre cents ans en Égypte, et à la fin de ce temps-là Moïse eut une vision merveilleuse alors qu'il faisait paître le troupeau de son beau-père à Horeb. L'Ange de

l'Éternel lui apparut dans une flamme de feu, du milieu d'un buisson à épines. Celui-ci, quoiqu'il fut tout ardent n'était pas consumé.

Dieu dit à Moïse : *J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte... Et je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens, et pour le faire monter de ce pays-là dans un pays bon et spacieux, dans un pays ruisselant de lait et de miel...* (EXODE III, 7-8). Dieu dit encore : *C'est pourquoi dis aux fils d'Israël : Je suis l'Éternel, et je vous ferai sortir de dessous les fardeaux des Égyptiens... Et je vous ferai entrer dans le pays au sujet duquel j'ai levé ma main, pour le donner à Abraham, à Isaac et à Jacob, et je vous le donnerai en possession. Je suis l'Éternel* (EXODE VI, 6-8).

Moïse envoya douze hommes pour reconnaître le pays de Canaan. Remarquons ici que Dieu ne suggéra pas cette mission mais qu'Il l'a tout simplement permise (*cf.* DEUTÉR. I, 22). Ces hommes furent envoyés comme des espions dans un pays ennemi pour observer minutieusement ce qui s'y passait. Ils rendirent compte de leur voyage après quarante jours de reconnaissance. Les choses correspondaient très exactement à ce que Dieu avait dit. Le pays n'était pas recouvert de broussailles épineuses mais, bien au contraire, le spectacle qui s'offrait aux regards était merveilleusement beau. Souvenons-nous qu'il était et qu'il est encore nécessaire de nos jours que l'Égypte soit fécondée périodiquement par les inondations du Nil. Il n'en était point ainsi du pays de Canaan. Les terres étaient riches et chaudes et les prairies ressemblaient à des éventails diaprés. Il y avait foison de fleurs et de fruits. *Nous sommes allés*

Le Salut de Dieu 64 (1937)

dans le pays où tu nous a envoyés ; et vraiment il est ruisselant de lait et de miel (NOMBRES XIII, 28). Ainsi parlèrent les espions. Plus tard, l'ennemi lui-même fut forcé et contraint de convenir de la fertilité prodigieuse de ce sol. Le roi d'Assyrie, par la bouche du Rab-Shaké, prononça ces paroles perfides : *Faites la paix avec moi... et vous mangerez chacun de sa vigne et chacun de son figuier, et vous boirez chacun des eaux de son puits, jusqu'à ce que je vienne et que je vous emmène dans un pays comme votre pays, un pays de blé et de moût, un pays de pain et de vignes, un pays d'oliviers à huile et de miel* (II ROIS XVIII, 31-32).

Revenons au peuple d'Israël au moment du retour des douze espions. Caleb dit : *Montons hardiment et prenons possession du pays, car nous sommes bien capables de le faire* (NOMB. XIII, 31). Hélas ! Pour deux hommes qui parlèrent le langage de la foi, il y en eut dix qui parlèrent celui de l'incrédulité. Ces dix s'exprimèrent ainsi : *Nous ne sommes pas capables de monter contre ce peuple... Le pays par lequel nous avons passé pour le reconnaître est un pays qui dévore ses habitants... Et nous y avons vu les géants, fils d'Anak... et nous étions à nos yeux comme des sauterelles, et nous étions de même à leurs yeux* (NOMBRES XIII, 34).

L'énergique résolution de Josué et de Caleb fut admirable : *Le pays par lequel nous avons passé pour le reconnaître est un très bon pays* (en hébreu : très très-bon). *Si l'Éternel prend plaisir en nous, il nous fera entrer dans ce pays-là et nous le donnera, un pays qui ruisselle de lait et de miel... et ne craignez pas le peuple du pays,*

car ils seront notre pain (NOMBRES XIV, 6-9). Quant aux sauterelles, notons qu'aux yeux de Dieu, *tous les hommes* indistinctement leur ressemblent. Israël, lorsqu'il fut transporté à Babylone, se décourageait. Alors Dieu consola son peuple ; Il fit passer devant lui un tableau magnifique de Son incomparable grandeur. Il est écrit : *Lui, qui est assis au-dessus du cercle de la terre, et ses habitants sont comme des sauterelles* (ÉSAÏE XL, 22).

Voilà comment le peuple d'Israël fut autrefois *évangélisé*. Au chapitre XI du livre des Nombres, le peuple *regarda en arrière*. Aux chapitres XIII et XIV, il *regarda en avant* et méprisa le pays de la promesse. Ceci était excessivement grave. Dieu dit : *Vos cadavres tomberont dans ce désert...* Dieu prononça ce terrible jugement parce qu'Israël avait dit : *Si nous étions morts dans ce désert...* Ainsi se vérifie l'Écriture qui dit : *Car par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné* (MATTHIEU XII, 37). Une sentence redoutable fut prononcée contre l'incrédulité : *Et quant à vous, vos cadavres tomberont dans ce désert. Et vos fils seront paissant dans le désert quarante ans... jusqu'à ce que vos cadavres soient consumés dans le désert* (NOMBRES XIV, 32-33). Quarante ans. Il y a *onze journées* de marche depuis Horeb jusqu'à Kadès-Barnéa. La foi faisait complètement défaut, aussi onze journées devinrent quarante ans. C'est de cette manière qu'Israël ne crut pas à l'évangile qui lui fut annoncé.

Lecteur ! Où en êtes-vous, personnellement ? Car, ne l'oubliez pas, *vous avez été évangélisé de même que ceux-là*. Vous avez entendu proclamer l'Évangile de la grâce. Par nature, nous sommes

tous coupables et impurs ; nous sommes indignes. Mais Dieu, dans Sa miséricorde infinie, veut que vous passiez l'éternité dans la lumière de Sa présence et dans la jouissance de Son amour. Il veut vous introduire là où Jésus se trouve Lui-même, dans les délices de la maison du Père. Il ne s'agit plus, maintenant, de prendre possession d'un héritage terrestre. Non, la bénédiction revêt aujourd'hui une forme toute nouvelle. L'héritage du croyant est *conservé dans les cieux* (I PIERRE, 4). L'Évangile parle non pas de Canaan mais du ciel. Oh ! quelle folie de passer à côté du bonheur éternel !

La Parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien... C'est une très bonne chose *d'entendre l'Évangile*, mais c'est une chose qui ne suffit pas. Il faut *croire l'Évangile*. Le péché est grave aux yeux de Dieu. Et vous-même, lecteur qui n'êtes pas encore sauvé, vous avez quelque peu conscience des obscurités de votre âme. Quoique le diable pourvoie journellement à l'assouvissement individuel et collectif de toutes les passions et qu'il traîne les hommes dans les cryptes du mal, dans les profondes cavernes du péché, il n'en demeure pas moins vrai que sans Christ les créatures humaines agonisent dans la nuit. Jésus sauve tous les plus dégradés des pécheurs, ceux qui ont attiré la honte sur toute leur famille. Pécheurs perdus et misérables, vous qui êtes dominés par les péchés les plus tenaces, venez à Christ. Il veut aujourd'hui même briser votre lourde chaîne.

La Parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien... Ami qui lisez ces lignes, en est-il ainsi avec vous ? Si oui, combien est grande la sécheresse de votre cœur. Pensez que bientôt va se lever

votre dernière aurore et que votre heure va incessamment sonner. Alors, immobile et blême, vous serez saisi par le bras de la mort et entraîné irrésistiblement vers la porte hideuse du tombeau. Votre cœur cessera de battre et la respiration s'arrêtera sur vos lèvres. Car la mort n'est ni une terreur chimérique, ni un monstre fabuleux, mais bien une terrible réalité. Aussi, une effroyable désillusion vous attend si vous n'êtes pas sauvé.

La Parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien... Vous qui ne vous êtes pas tourné vers Dieu, comment pouvez-vous résister encore ? Voulez-vous refuser encore de vous laisser toucher par la grâce ? Jésus vint pour vous dans les ombres de l'étable de Bethléem. On se saisit de Lui à la lueur sinistre des lanternes. Il fut grossièrement insulté et couvert d'ignominies. Pour vous, Jésus gravit Golgotha et alla jusque sur le Calvaire. Cloué au bois de la croix, la colère de Dieu à l'égard du péché se déchargea sur Lui et pas un rayon de lumière ne traversa le rideau épais d'obscurité qui entourait la croix.

La Parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien... Lecteur ! A cause de la détresse de votre âme, croyez au Sauveur. Combien il est affligeant de penser que parmi ceux qui liront ces lignes, il y en aura quelques-uns auxquels cet avertissement pourra s'appliquer : *Mais la Parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien...*

A. S. L.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

IL VOUS FAUT ÊTRE NÉS DE NOUVEAU

Dans la conversation du Seigneur Jésus avec Nicodème, d'où sont tirées ces paroles, il s'agit d'une chose infiniment importante pour chacun, c'est-à-dire de la position d'un homme relativement au royaume de Dieu et à la vie éternelle. Chose importante entre toutes, en effet ! Car si la question de savoir comment nous passerons notre vie ici-bas est déjà sérieuse, combien plus l'est celle qui se rapporte à notre vie éternelle !

Un grand nombre d'hommes nient l'existence future de l'âme; mais cela ne change rien à cette vérité affirmée par la Parole de Dieu. La raison humaine peut trouver quelque difficulté à l'admettre; aussi l'Écriture sainte ne s'adresse-t-elle pas à la raison, mais au cœur. Elle ne cherche pas à convaincre par des preuves. Elle demande la foi. La Parole ne nous dit pas si Nicodème était venu trouver le Seigneur de nuit pour apprendre de lui le chemin du royaume de Dieu. C'est peu probable, car en qualité de Juif fidèle, fils d'Abraham, chef des Juifs, docteur d'Israël, il se considérait certainement comme ayant les premiers droits à l'entrée du royaume de Dieu. Du fait qu'il vint à Jésus à une heure si tardive, nous pouvons tout au plus conclure que certain doute s'était élevé en son âme. La personnalité de Jésus l'attirait. Il n'était pas venu pour lui tendre un piège; si telle avait été son intention, il aurait été le trouver de jour, comme le faisaient ses collègues. Il en était probablement de lui comme des huissiers qui à la question de leurs maîtres : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? répondirent : *Jamais homme ne parla*

comme cet homme (Jean vii, 46). Il avait probablement entendu des paroles et vu des actes de Jésus qui ne laissaient pas sa conscience en repos.

En réponse à la remarque de Nicodème, le Seigneur passe immédiatement à l'objet qui, selon la volonté de son Père et d'après l'état spirituel du visiteur, devait faire le sujet de cette conversation : savoir, à la question de la nouvelle naissance. *En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.* Nicodème s'était introduit avec ces mots : *Rabbi, nous savons que tu es un docteur venu de Dieu.* Malgré cette affirmation, la personne de Jésus était pour lui un problème, un mystère qu'il aurait voulu pénétrer. Il en était de lui comme de beaucoup d'hommes encore aujourd'hui, savants ou illettrés, qui parlent et discutent sur Jésus sans avoir appris à le voir, parce qu'ils n'ont pas laissé Dieu leur ouvrir les yeux. Ces gens ne savent pas que l'essentiel leur manque. Ils peuvent avoir de bons sentiments, avoir étudié l'Écriture, et peut-être savent-ils dire mainte belle parole sur Dieu et Jésus. Néanmoins, ils sont aveugles et morts. Il leur manque la chose importante dont Jésus parle d'abord à Nicodème : *En vérité, en vérité, je te dis : si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.*

Nicodème avait dit : *Nous savons.* Que savaient-ils, ces chefs et ces pharisiens ? Que Jésus était un docteur, *venu de Dieu* ajoute Nicodème, car personne ne pouvait faire les miracles qu'il faisait si Dieu n'était avec lui. Mais n'était-il pas plus qu'un docteur, infiniment plus qu'un des prophètes qui leur avaient parlé au nom de Dieu ? Le royaume

de Dieu n'était-il pas au milieu d'eux par sa présence ? (Luc xvii, 21). N'était-il pas l'envoyé de Dieu, le Fils de Dieu ? Mais pour reconnaître tout cela, il fallait plus qu'une observation superficielle, aussi bien que pour pénétrer dans le royaume de Dieu, il fallait plus qu'une descendance charnelle et plus que des efforts extérieurs. Il fallait *être né de nouveau.*

Il en est de même aujourd'hui. Pour *voir Jésus*, il faut plus que l'instruction humaine et les réflexions personnelles. L'Esprit de Dieu seul peut donner la compréhension de sa merveilleuse personnalité. Et pour entrer dans le royaume de Dieu, il faut plus que nos efforts personnels, nos essais d'amélioration, quelque sincères qu'ils soient. *Ce qui est né de la chair est chair.* Ce mot seul suffit à donner le coup de grâce à tout effort humain pour gagner le ciel. Il y a des chercheurs honnêtes, des natures aimables; il en est qui, par l'éducation et une discipline de soi-même sont arrivés loin sur le chemin d'une vie aux mœurs pures. Ils pourraient demander avec raison : « Qu'avez-vous à nous reprocher ? En quoi vous ai-je fait tort ou à qui que ce soit ? » Et l'on comprend aisément qu'il ne soit pas facile à ceux-là de reconnaître la vanité de leurs efforts pour entrer au ciel. Et pourtant : *Ce qui est né de la chair est chair...* et *si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.* La sainteté de Dieu est inconcevablement grande. Job était un homme n'ayant pas son pareil sur la terre. D'après le propre témoignage de Dieu, il était *un homme parfait et droit, craignant Dieu et se retirant du mal.* Mais quand il se trouva une fois réellement en la présence

de Dieu, avec sa perfection et sa crainte de Dieu, quand il put dire : *Mon œil t'a vu,* son jugement sur lui-même fut le suivant : *J'ai horreur de moi et je me repens dans la poussière et dans la cendre* (Job xlii, 56).

Oui, *il faut être né de nouveau.* De même qu'un homme entre dans la vie au moyen de la naissance naturelle, ainsi doit s'opérer pour lui une naissance nouvelle produite par l'Esprit de Dieu, pour le rendre propre à la vie éternelle. Un vieil homme amélioré ne saurait convenir à cette nouvelle vie. Une nouvelle nature en est la condition essentielle. En un mot, il faut la formation d'un homme tout nouveau, et c'est ce que Dieu seul peut réaliser. Il donne *un cœur nouveau et un esprit nouveau* (Ézech. xxxvi, 26), et il agit par l'eau et par l'Esprit. L'eau nous présente, sans aucun doute, la puissance purifiante de sa Parole. L'apôtre Paul écrit à ce sujet aux Éphésiens que *Christ a aimé l'Assemblée, et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par la parole* (Éph. v, 25-26). Et le Seigneur Jésus à lui même dit à ses disciples : *Vous êtes déjà nets, à cause de la parole que je vous ai dite* (Jean xv, 3). Voyez aussi Tite iii, 5-7. La Parole de Dieu réveille et convainc. *Elle discerne les pensées et les intentions du cœur* (Hébr. iv, 12). Dieu peut laver et blanchir entièrement celui qui se soumet à cette Parole, et le rendre *tout net* (Jean xiii, 10). Dieu peut diriger les regards de cet homme sur la croix de Golgotha, comme le Seigneur avait attiré l'attention de Nicodème sur le serpent d'airain du désert. Et quiconque suit cette indication et croit en Jésus devient une nouvelle création en Christ.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Il est souvent très dur pour l'homme d'accepter cette purification par la Parole. Tel fut le cas de l'aimable jeune homme dont parlent les évangiles. Il pouvait produire tant de bien en témoignage qu'il semblait presque sans défaut. Une seule chose lui manquait et le Seigneur y posa le doigt : *Une chose te manque : va, vends tout ce que tu as, et donne aux pauvres..., et viens, suis-moi* (Marc x, 21). Lorsqu'il entendit cette parole, le jeune homme si éloquent auparavant, se tut. Il n'avait pas le courage de se soumettre à cette parole. Il ne pouvait abandonner ses richesses et s'en alla tristement. A lui, le Seigneur ne pouvait dire : « Tu es net à cause de la Parole que je t'ai dite ».

Qu'ils sont à plaindre ceux qui sont retenus par une « seule chose » à laquelle ils ne peuvent renoncer ! C'est par là que Satan les tient. La Parole de Dieu ne peut opérer en eux sa puissance purificatrice. Il n'y a pas de rupture complète avec le passé, et l'action de l'Esprit est entravée.

Souviens-toi, lecteur que :

Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.

S. K.

IL FAUT SE CONDUIRE EN CONSÉQUENCE

On entend souvent ces mots dans la bouche des personnes à qui l'on demande où elles pensent être dans l'éternité. Et, dans le fond, ce n'est pas une réponse à la question posée. Elles devraient dire : « Dans le ciel » ou « dans l'enfer » ; mais

le ciel ne leur semble pas assuré, et elles ne veulent pas de l'enfer. Alors, elles se persuadent que si l'on veut aller au ciel, il faut mener une conduite sainte. Et, sur ce point, elles ont raison, car il est écrit : *Sans la sainteté, nul ne verra le Seigneur* (Hébreux xii, 14). Et la Parole dit encore : *Ne vous y trompez pas : ni fornicateurs, ni idolâtres, ni adultères, ni efféminés, ni ceux qui abusent d'eux-mêmes avec des hommes, ni voleurs, ni avares, ni ivrognes, ni outrageux, ni ravisseurs n'hériteront du royaume de Dieu* (I Cor. vi, 9-10).

Si l'on demande : « Où se trouve alors l'erreur dans la réponse ci-dessus ?... » En ce que les gens croient pouvoir gagner le ciel par une bonne conduite. Erreur complète !... Les efforts de l'homme ne peuvent et ne pourront jamais lui procurer le droit d'entrer au ciel, en la présence d'un Dieu trois fois saint, dont les yeux sont comme des flammes de feu, et qui amènera à la lumière tout ce qui est caché. Même les meilleures œuvres de l'homme naturel sont souillées aux yeux de Dieu.

Chacun sait que le mensonge, la fraude, la colère, l'envie, le meurtre, l'ivrognerie, l'avarice, la cupidité, etc. sont passibles de jugement et condamnés par Dieu, mais on ignore généralement que les soi-disant « bonnes œuvres » sont souillées aux yeux de Dieu et, par conséquent, sans valeur pour le ciel. Dieu les nomme des *œuvres mortes, un vêtement souillé.* Et dans l'épître aux Hébreux, il est dit aux croyants qui, comme Juifs, s'appuyaient autrefois sur la loi et les œuvres, que Dieu a créé pour eux un moyen pour les purifier des œuvres mortes et leur apprendre un service

agréable. Ce moyen est : *le sang de Christ qui purifie de tout péché* (I Jean i, 7).

Cher lecteur inconverti, si tu pensais jusqu'à présent que tes œuvres peuvent te rendre agréable à Dieu, reconnais ton erreur à la lumière de la Parole de Dieu. Elle dit que : *nulle chair ne sera justifiée devant Dieu par des œuvres de loi* (Romains iii, 20). Si l'homme avait pu acquérir l'accès auprès de Dieu par ses œuvres, il n'aurait pas été nécessaire que Dieu envoyât son Fils unique dans le monde pour le livrer à la mort et au jugement. Le terrible châtiment qui frappa Jésus ne prouve pas seulement combien le péché est horrible aux yeux de Dieu, mais aussi l'impossibilité pour le pécheur de se sauver lui-même.

Quel bonheur que Dieu ait trouvé dans son amour le moyen de nous épargner le jugement et ait réalisé notre salut par Christ. Écoutons les merveilleuses paroles de l'Écriture sainte : *Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.* L'Éternité ne suffira pas pour sonder cet amour. Mais combien nous devrions en être reconnaissants ! Dieu a donné Jésus Christ. *Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui* (II Corinthiens v, 21). La rédemption est prête, et Dieu invite l'homme à saisir le salut par la *foi. Étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus* (Romains iii, 24). *A celui qui ne fait pas des œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice* (Rom. iv, 5). Si les gens parlent toujours de leurs œuvres quand la Parole de Dieu dit si clairement que le salut ne

peut être acquis que par la foi, c'est parce qu'ils n'ont pas reconnu leur état de perdition. Ils ne sont pas tombés à genoux dans le sentiment de leur culpabilité en s'écriant : « O Dieu, je suis perdu, délivre-moi de la mort et du jugement ! »

Personne ne peut obtenir le pardon sans repentance, et celui qui n'est pas venu à Jésus ne jouira jamais du don de la vie éternelle. Dieu ne se contente pas d'une vague reconnaissance d'un état de péché général. Et pourtant, combien de personnes se consolent avec ces mots : « Nous sommes tous pécheurs ». Mais si on leur dit : « Vous allez donc vers la perdition éternelle » ; alors ils ouvrent de grands yeux et protestent : « Non, non ; nous n'avons pas été si mauvais ; nous n'avons rien fait de mal ».

Quelle ignorance, et quelle erreur ! Combien sera terrible le sort de ceux qui continuent ainsi leur chemin vers l'éternité ! Un terrible réveil y attend leurs âmes !

Qu'on ne se confie pas non plus dans les sacrements, comme s'ils pouvaient aider à aller au ciel.

Lecteur, ne t'illusionne pas ! Sonde la Parole de Dieu et trouves-y le seul chemin du salut : Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité. Es-tu venu à Jésus avec la conscience douloureuse de ton péché ; as-tu placé ta confiance dans son sacrifice à la croix et reçu le pardon et la vie éternelle alors remercie le Seigneur et glorifie-le par les bonnes œuvres qu'Il attend maintenant de toi. L'Écriture exhorte les croyants à *abonder pour toute bonne œuvre* (II Cor. ix, 8), *ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles* (Éphés. ii, 10).

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

UN BON MÉDECIN

Une tristesse profonde s'était emparée de Monsieur A... Pourtant, tout lui souriait dans ce monde où il occupait une situation en vue. Mais ni ses richesses, ni les joies de la famille et de l'amitié, ni les honneurs ne pouvaient l'aider à trouver repos d'esprit et bonheur. Un voile épais et noir était tombé sur sa vie tout entière, enveloppant son âme d'une atmosphère d'angoisse et d'effroi dont elle ne pouvait plus se dégager. Pourquoi donc était-il si profondément triste, c'est bien là ce qu'il n'arrivait pas à s'expliquer lui-même. Et comme le roi Salomon, qui, bien plus que lui, avait goûté aux plaisirs de la terre, il aurait pu s'écrier : « Tout est vanité et poursuite du vent » (Ecclésiaste II, 11).

Ses amis, inquiets de le voir aussi sombre, lui conseillèrent de consulter un médecin. Il en vit plusieurs ; les uns après les autres, ils devaient renoncer à poser un diagnostic ferme, et, le disant fatigué ou nerveux, ils lui conseillèrent de sortir de son milieu habituel pour se distraire et se changer les idées. Amusements, musique, sports, voyages, villes d'eau, j'ai tout essayé sans résultat, avouait tristement le malade, et je m'enfonce toujours plus dans cette mélancolie épuisante pour laquelle je vous consulte !

Alors il chercha à se résigner à subir ce mal affreux, pensant que le temps parviendrait sans doute à l'atténuer ; son attente fut inutile, si bien qu'il finit par se sentir incapable de remplir les missions délicates que son gouvernement lui

confiait ; et chacun, dans son entourage, chuchotait qu'il serait, un jour, le pensionnaire malheureux d'une maison d'aliénés.

Un de ses amis intimes le persuada d'aller très loin, à l'étranger, voir un grand médecin, spécialiste en renom des maladies du système nerveux... Quelques jours après, il se trouvait dans son cabinet. Le professeur lui posa bien des questions, l'examina à fond, mais il ne découvrit pas la moindre lésion organique.

« Pourtant, reprit le malade, cette mélancolie menace ma raison. Aidez-moi, Docteur, je vous en prie, à en trouver la cause.

— Seriez-vous, Monsieur, un homme particulièrement ambitieux, désirez-vous une situation plus élevée, une considération plus grande ?

— Certes, non, Docteur, j'ai la situation qui me convient et qui me plaît, je ne recherche ni la gloire, ni les honneurs dont je suis pourtant comblé.

— Avez-vous été touché dans vos affections familiales ?

— A ce point de vue là, aussi, docteur, tous mes vœux sont comblés.

— Avez-vous des ennemis ?

— Je ne m'en connais point.

— Avez-vous conservé votre fortune ? Avez-vous perdu de l'argent ?

— Bien au contraire, ma situation financière n'a fait que s'améliorer.

— Y a-t-il eu un deuil récent autour de vous ?

— Non plus, Docteur, il ne s'est fait aucun vide dans mon entourage.

— De quel côté s'orientent le plus souvent vos pensées ? Êtes-vous inquiet ?

— Vous abordez, ici, un sujet bien délicat... Je suis, voyez-vous, un grand sceptique, les cérémonies de la religion heurtent mon bon sens, comme aussi ses mystères vont à l'encontre de ma raison. Je ne crois pas à la révélation, et pourtant un de ses dogmes s'élève depuis quelque temps devant moi comme un spectre ; j'ai beau me dire et me répéter que c'est une illusion de l'imagination ; il se présente terrible, menaçant, et ne me laisse point de répit.

— Lequel ?

— Le jugement dernier. Je vois le trône dressé, à la fin des temps ; Celui qui juge avec justice y est assis ; la sévère majesté de son regard me glace ; sa voix m'appelle ; je voudrais me cacher ; je cherche des yeux une retraite, mais le ciel et la terre se sont évanouis, et je suis seul, seul — comprenez-vous, Docteur ? Seul, exposé à ce regard inflexible, seul, devant cette pureté sans tache... ; rempli de crainte, j'attends la parole qui doit me précipiter dans l'affreux abîme sans fin...

— Pourquoi redoutez-vous cette parole ?

— Ma vie passe, et avec raison, Docteur, aux yeux de mes semblables, pour une vie honorable. Il s'y trouve, sans doute, moins d'écarts que chez bien d'autres dans ma position. Mais lorsque m'apparaît cette lumière éblouissante, cette sainteté parfaite, elles font ressortir non seulement les vices de ma vie extérieure, mais ceux de mes intentions mêmes et de mes pensées les plus secrètes. Pas une heure de ma vie ne peut supporter l'œil pénétrant du Juge.

— Est-ce là une partie de l'hallucination dont vous vous plaignez ?

— Oui et non ; tout cela s'est tellement mêlé

depuis quelque temps à ma vie ordinaire, que je ne sais si je suis en proie à une illusion, ou si je subis l'effet naturel d'une grande vérité qui se fait jour dans mon esprit... Je ne puis vous dire combien il m'est pénible de vous faire un aveu aussi humiliant de mon scepticisme.

— J'ai, dans un vieux livre, le remède qui peut vous guérir, dit le médecin avec assurance, en prenant dans sa bibliothèque une Bible. Il l'ouvrit au chapitre LIII du prophète Ésaïe, et la tendit au malade en le priant de lire à haute voix.

— *Qui a cru à ce que nous avons fait entendre, et à qui le bras de l'Éternel a-t-il été révélé ?*

— Le scepticisme dont se plaignait celui qui a écrit cette page il y a deux mille six cents ans dure encore : Qui a cru ?

— *Il montera devant lui comme un rejeton, et comme une racine sortant d'une terre aride. Il n'a ni forme, ni éclat ; quand nous le voyons, il n'y a point d'apparence en lui pour nous le faire désirer...*

— Il est parlé dans ces lignes du Fils de Dieu, Jésus Christ, que le Père a envoyé pour être le Sauveur du monde avant d'en être le Juge.

— *Il est méprisé et délaissé des hommes, homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur, et comme quelqu'un de qui l'on cache sa face ; il est méprisé, et nous n'avons eu pour lui aucune estime...* (C'est vrai, nous n'avons eu pour lui aucune estime...)

Certainement, lui a porté nos langueurs, et s'est chargé de nos douleurs ; et nous, nous l'avons estimé battu, frappé de Dieu et affligé... (C'est encore vrai...)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Mais il a été blessé pour nos transgressions, il a été meurtri pour nos iniquités ; le châtiment de notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris. Nous avons tous été errants comme des brebis, nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin, et l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous... Que veut dire cela ?

— Que le Fils de Dieu a reçu le châtiment de nos péchés, et que ce fait, reçu dans notre cœur, par la foi, nous apporte la paix. Dieu nous a aimés, et, afin que nous ne tombions pas dans l'abîme sans fin dont vous parliez, il a fait venir sur Jésus l'iniquité de nous tous.

— Comment ! Le Fils de Dieu aurait été traité en criminel pour moi ?

— *L'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous.*

— Alors, il n'y a plus de condamnation pour moi ?

— *Le châtiment de notre paix a été sur lui.*

— Est-ce possible ! Docteur, j'entrevois là quelque chose de si beau que je crains qu'il ne m'échappe !

— Lisez encore, je vous prie.

— *Il a été opprimé et affligé, et il n'a pas ouvert sa bouche...* (Parce qu'il voulait se donner lui-même pour mes péchés !) *Il a été amené comme un agneau à la boucherie, et a été comme une brebis muette devant ceux qui la tondent ; et il n'a pas ouvert sa bouche...* (Pour moi, dont il prenait la place !) *Il est ôté de l'angoisse et du jugement...* (Il est mort, oui, sur la croix...) *Et sa génération, qui la racontera ?* (Oui, car il est ressuscité.) *Car il a été retranché de la terre des vivants ; à cause de la transgression de mon peuple, lui, a été frappé...* (C'est donc le remplaçant du pécheur !) *Et on lui donna son sépulcre avec les méchants ; mais il a été avec le riche dans sa mort, parce qu'il n'avait fait aucune violence, et qu'il n'y avait pas de fraude dans sa bouche. Mais il plut à l'Éternel de le meurtrir ; il l'a soumis à la souffrance...* (Quel amour pour nous !) *S'il livre son âme en sacrifice pour le péché, il verra une semence ; il prolongera ses jours, et le plaisir de l'Éternel prospérera en sa main. Il verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait. Par sa connaissance mon serviteur juste enseignera la justice à plusieurs, et lui, il portera leurs iniquités...* Encore ! Docteur, je vous dis que c'est clair comme le jour... Pourquoi n'ai-je pas eu depuis longtemps cette connaissance de lui ? Justifié ! Quel mot ! Justifié ! *C'est pourquoi je lui assignerai une part avec les grands, et il partagera le butin avec les forts, parce qu'il aura livré son âme à la mort, et qu'il aura été compté parmi les transgresseurs, et qu'il a porté le péché de plusieurs, et qu'il a intercédé pour les transgresseurs.* Docteur, je n'aurais jamais imaginé un salut pareil. Quel amour dans le Père ! Quel amour dans le Fils ! Quelle grandeur ! Quelle beauté ! Docteur, je ne crains plus le jugement. Je crois en Jésus Christ.

— Si vous croyez en Jésus Christ, lui-même vous le dit, vous avez la vie éternelle. Lisez ses propres paroles (Jean v, 24).

— *En vérité, en vérité je vous dis que celui qui entend ma parole et qui croit celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie.* »

Le malade partit guéri ; le salut qu'il venait de recevoir directement de Dieu par la simple foi en sa Parole lui ôta ses terribles préoccupations quant à l'avenir, et remplit son cœur et sa vie de paix et de joie. Il ne douta plus de la Révélation de Dieu. Quant aux doctrines et aux cérémonies, il eut soin de n'en recevoir que ce qui s'accorde strictement avec cette révélation, c'est-à-dire avec les saintes Écritures, dont la lecture l'a délivré en même temps de la maladie du corps et de celle de l'âme.

Comme une mortaise s'adapte au morceau de bois pour lequel elle a été taillée, ainsi la Parole de Dieu s'adapte étroitement au cœur de l'homme. On sent que l'un a été fait pour l'autre. Dieu, qui a fait l'œil, a fait aussi la lumière ; Dieu, qui a fait l'oreille, a fait aussi le son ; Dieu, qui a fait le cœur, et qui le connaît à fond, a aussi mis dans la Bible ce qui doit pleinement satisfaire à ses besoins.

Lecteur, en avez-vous fait l'épreuve comme ce malade ? Car le grand trône blanc sera dressé à la fin des temps ; Celui qui juge avec justice sera assis dessus ; la terre et le ciel s'évanouiront, on ne les trouvera plus.

Les morts, grands et petits, se tiendront devant Dieu. Les livres seront ouverts, et chacun sera jugé par ses œuvres, d'après ce qui est écrit dans ces livres.

On ouvrira aussi un autre livre, qui est le Livre de vie, et quiconque n'est point trouvé écrit dans ce livre, sera jeté dans l'étang de feu (Apoc. xx, 15). Que personne ne se fasse illusion à cet égard. Ce qui hantait l'imagination du malade n'était point une hallucination, mais le souvenir d'une grande et terrible vérité rappelée à sa mémoire par l'Esprit de Dieu qui voulait le conduire au salut.

Lecteur, ce récit peut vous conduire au même bonheur. Si vous êtes sauvé par Jésus Christ, comme l'homme dont vous venez de lire l'histoire, votre vie entière sera changée et anoblie, et vous vivrez pour répandre autour de vous, comme lui, le vrai bonheur par la connaissance de Jésus Christ, qui vous a aimé et qui s'est livré lui-même pour vous (Galates ii, 20).

LES CLEFS

Malheur à vous, les docteurs de la loi, car vous avez enlevé la clef de la connaissance : vous n'êtes pas entrés vous-mêmes, et vous avez empêché ceux qui entraient. (Luc xi, 52.)

* * *

Une clef est un instrument pour ouvrir et fermer, pour délivrer et enfermer. Toutes ces actions sont très faciles quand on possède la clef nécessaire. C'est pourquoi, dans l'Écriture, la clef est un emblème de puissance et d'autorité.

Autrefois, à la montagne de Sinaï, Dieu donna la loi à son peuple Israël. Cette loi ne fut pas promulguée afin que l'homme fut justifié. Il est écrit, en effet : *Nulle chair ne sera justifiée devant lui par des œuvres de loi* (Romains iii, 20). L'homme était mort et la loi n'avait aucun pouvoir pour le faire vivre (Galates iii, 21). Bien plus, le ministère de la loi était un *ministère de mort*

(II Corinthiens III, 7), car elle réclamait inlassablement la mort des malheureux coupables qui violaient ses commandements justes et saints. La loi était donc complètement incapable de sauver le pécheur perdu. Elle n'était pas, en aucune manière, un *sauveur,* mais tout simplement un *conducteur* (Galates III, 23). Elle devait conduire jusqu'à Christ. Il est écrit aussi : *Par la loi est la connaissance du péché* (Romains III, 20). Ainsi la loi faisait connaître le péché, quoiqu'elle fût totalement incapable d'effacer ou d'ôter ce péché.

Hélas ! les docteurs de la loi avaient *enlevé la clef de la connaissance.* Non seulement ils n'entraient pas eux-mêmes mais encore ils tenaient la porte obstinément close de sorte qu'ils empêchaient ceux qui entraient. Ces docteurs de la loi auraient dû, familiers qu'ils étaient avec la Parole de Dieu, laisser cette Parole juger leur conscience. Au lieu de cela, ils en émoussaient le tranchant. La Parole juge tout ce qui n'est pas compatible avec la volonté de Dieu, c'est-à-dire tous les degrés de la corruption humaine. Elle nous montre quel est, aux yeux de Dieu, notre véritable état.

Lecteur ! ne prenez pas la résolution fatale d'empêcher la Bible d'agir sur votre conscience. Ne blâmez pas Dieu ni les autres hommes ; justifiez Dieu et passez condamnation sur vous-même. Ne vous endormez pas sur un mol oreiller. Ne soyez pas épris de rêves et de chimères. Un fait s'avère certain : vous êtes pécheur. Ami, ne laissez donc pas la question de vos péchés en souffrance, à cause de la lourde menace qui pèse sur celui qui ne se sera pas repenti.

Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux (Matth. XVI, 19).

Le Seigneur Jésus adressa à Pierre ces remarquables paroles après la confession merveilleuse que fit cet apôtre. Cette confession était un fruit de la révélation du Père. Ensuite, Jésus confirma le nom de Pierre déjà donné à celui qui auparavant se nommait Simon (Céphas veut dire Pierre, cf. Jean I, 13). Ceci indiquait la place de *pierre vivante* que l'apôtre occuperait dans l'Église bâtie par le Fils du Dieu vivant. Les clefs du royaume des cieux ne sont pas les clefs des cieux car le royaume des cieux est sur la terre. S'il est appelé ainsi, c'est parce que le siège de ce royaume est dans le ciel. Ce royaume est formé, en l'absence du roi, par la prédication de la Parole. Le Seigneur confia à Pierre les clefs du royaume et dans le livre des Actes nous trouvons l'apôtre dans l'exercice de cette autorité et de cette administration. Pierre a ouvert aux Juifs la porte du royaume et, quoiqu'il fût l'apôtre de la circoncision (Galates II, 8), il a ouvert aussi aux nations la porte de ce même royaume. C'est ce que le chapitre X des Actes nous montre alors qu'il s'agissait de la maison de Corneille.

Pensée consolante, l'Évangile est encore annoncé. Jésus adresse encore aujourd'hui à chacun un appel décisif. Sans Christ, vous foncez, tête baissée, vers la perdition éternelle et vous emporterez dans l'autre monde la vision de toutes ces supplications qui vous furent adressées. N'aimeriez-vous pas entrer sans plus tarder par *la porte de la foi* ? (Actes XIV, 27).

Et j'ai été mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles ; et je tiens les clefs de la mort et du hadès. (Apocalypse I, 18.)

Lorsque Jean vit le Seigneur dans son appareil judiciaire, il tomba à ses pieds comme mort. Le Seigneur lui dit alors : *Ne crains point.* Puis, dans un raccourci magnifique, Jésus présenta Sa Personne, Son œuvre accomplie et Son exaltation dans le ciel. Le Fils de l'homme dans la gloire est le Dieu éternel. Aussi peut-Il parler de Lui comme étant le *premier et le dernier,* et le vivant ! Telle est la grandeur infinie du Fils de l'homme qui a souffert ici-bas. Son œuvre se résume en ces mots : *Et j'ai été mort.* Pour nous, Jésus est descendu dans le *bourbier fangeux* (Psaume XL, 2). Il est le grand vainqueur du mont Calvaire. Il rendit impuissant le cruel adversaire, celui qui avait le pouvoir de la mort. Jésus est aussi maintenant le maître absolu de tout ce qui regarde le corps et l'âme. Dans un jour prochain, Il délivrera les corps de la mort et par la résurrection les âmes seront ainsi de nouveau réunies aux corps.

Quel bonheur de savoir que la poussière impalpable des saints endormis est une semence de vie qui, bientôt, s'épanouira dans la fleur incorruptible de la résurrection. A la venue du Seigneur, les morts en Christ ressusciteront premièrement. Ami lecteur, avez-vous l'assurance que si vous passiez par la mort, vous entendriez la trompette de Dieu et que vous seriez ravis à la rencontre du Seigneur, dans les nuées, en l'air ?

Et à l'ange de l'assemblée qui est à Philadelphie, écris : Voici ce que dit le saint, le véritable, celui qui a la clef de David, celui qui

ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira. (Apocalypse III, 7.)

La clef de David nous transporte sur le terrain prophétique. Il ne serait pas parlé de la clef de David, si nous n'avions pas lu le livre du prophète Ésaïe. Là, nous voyons Shebna, type de l'antichrist, jugé à cause de son impiété. Alors Dieu suscite Éliakim, beau type du Seigneur Jésus qui a la clef de la maison de David sur son épaule. Il dispose de toute la puissance pour l'administration. Après le jugement de l'inique, le Seigneur, comme Fils de David, va s'asseoir sur le trône de David. Il va ouvrir tous les trésors de gloire du royaume. Lui-même donnera accès aux bénédictions millénaires. Comme une clef fait jouer chaque ressort d'une serrure, ainsi aussi la clef de David accomplira chaque promesse concernant l'établissement du royaume en gloire. La terre jouira d'une ère de paix et de prospérité incomparables sous le règne de Celui qui possède tous les droits au trône parce qu'Il est l'héritier de David et le dépositaire des promesses faites autrefois à Abraham concernant les nations (Genèse XXII, 18).

Et je vis un ange descendant du ciel, ayant la clef de l'abîme et une grande chaîne dans sa main. Et il saisit le dragon, le serpent ancien qui est le diable et Satan, et le lia pour mille ans. (Apocalypse XX, 1-2)

Tous les noms que la Parole donne à l'Ennemi sont réunis ici afin qu'il n'y ait pas le plus petit doute quant à sa personnalité. Pour que se réalise le propos de Dieu à l'égard de cette terre, la première chose nécessaire sera de lier l'usurpateur avec une grande chaîne et de l'enfermer dans

Le Salut de Dieu 64 (1937)

l'abîme. La terre sera alors sous les effets bienfaisants des rayons de la gloire de Christ. Celui qui « rôde », actuellement, sera bientôt enfermé. Et après le règne, Satan sera jeté dans l'étang de feu embrasé par le soufre. C'est là que seront jetés aussi ceux dont le nom ne figure pas dans le livre de vie.

Ainsi, la clef de la connaissance est en rapport avec la loi ; celle du royaume des cieux en rapport avec la grâce ; celle de la mort et du hadès en rapport avec la victoire de Christ ; celle de David ouvre pour cette terre les horizons de la gloire ; enfin la clef de l'abîme se rapporte au jugement.

A. S. L.

TROIS FORMES D'ATHÉISME

Jean Linke se trouvait à table avec plusieurs jeunes gens qui discutaient de Dieu et de l'existence ou de la non existence après la mort. Ils s'appelaient avec une certaine complaisance des athées, c'est-à-dire qu'ils niaient l'existence de Dieu. Après avoir écouté un certain temps en silence, Linke s'adressa à eux : « Il y a, dit-il, trois formes d'athées ; les uns sont de profonds penseurs qui, par l'étude des systèmes philosophiques, tant anciens que nouveaux, se sont engagés dans la mauvaise voie et ont fini par perdre Dieu. Je ne pense pas que ce soient de bien profondes études philosophiques qui vous ont détournés de la foi en Dieu. — Non, répondirent-ils timidement. — Les autres, poursuivit Jean Linke,

sont ceux qui, sans avoir un jugement propre, ne font que répéter comme des perroquets, les mots qu'ils entendent le plus, pour suivre la mode, comme des singes, ils n'ont aucune indépendance d'esprit, ni caractère ; et j'espère que vous n'appartenez pas à cette classe. » Les jeunes gens se récrièrent. « La troisième catégorie comprend tous ceux qui n'ont pas une bonne conscience, ceux dont la conduite est mauvaise, si bien qu'il souhaitent qu'il n'y ait pas de Dieu juste et saint. Car ils comprennent que, s'il y a un Dieu, ils auront de terribles comptes à régler lorsqu'ils auront à paraître devant Lui. C'est pourquoi ils essaient de se consoler les uns les autres en prétendant qu'il n'y a pas de Dieu, et en continuant, de ce fait, à pécher tout à leur aise, selon les convoitises de leurs cœurs. »

Sur ces mots, Linke se leva et, saluant poliment, s'en alla.

Écoutons encore ce que la Parole de Dieu nous dit des athées : *L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. Ils se sont corrompus, ils ont rendu abominables leurs actions ; il n'y a personne qui fasse le bien* (Psaume xiv, 1).

LETTRE D'UN CHRÉTIEN MALADE A UN INCRÉDULE

Depuis de longues années, G. S. était malade, couché sur un lit de souffrances, qui, dans les derniers temps, étaient devenues intenses. Il possédait Jésus comme Sauveur, et le témoignage qu'il rendait à Son amour, dans ses pénibles

épreuves, était remarquable. Un incrédule célebre, M. B..., qui niait l'existence de Dieu, et, bien plus encore, celle d'un Sauveur, envoya à G. S. une brochure intitulée : *Qui était Jésus ?* pensant mettre ainsi sa foi à l'épreuve. Voici la réponse que lui adressa l'humble et fidèle disciple de Christ.

Mon cher Monsieur,

Il y a quelque temps, vous m'avez envoyé une brochure intitulée : *Qui était Jésus ?* Je n'ai pas la force, ni physique, ni morale, de réfuter les objections avancées dans ce traité contre la religion de Jésus, ni non plus de répondre à la question « qui il était ». Mais je puis vous dire ce que Jésus est pour moi, maintenant que je suis couché sur un lit de maladie.

Je l'ai trouvé capable de me soutenir et de me soulager, de me fortifier et de me garder, au milieu de souffrances qui, sans Lui, eussent été insupportables. Pendant mes nuits sans sommeil et mes jours de douleurs, Il est toujours avec moi, toujours présent, le Sauveur qui m'aime, « un Ami plus attaché qu'un frère ». Il est si près de moi, si précieux, que je puis me réjouir dans ce qui, autrement, ne serait que ténèbres ; car j'ignore quelle sera la fin de cette maladie. Je puis me me confier en Lui avec calme et avec joie, sachant que Celui qui est mort pour moi fera tout pour mon bien, et que, soit dans la vie, soit dans la mort, Il ne me laissera ni ne m'abandonnera jamais. Sa présence, Son amour, Lui-même, ne sont pas des chimères pour moi, mais des réalités vivantes. Dans mes jours de santé et d'activité,

je l'ai trouvé ce qu'Il dit être, et maintenant, dans la maladie et l'impuissance, j'éprouve plus que jamais la réalité de ce qu'Il est.

Me permettez-vous de vous adresser une question en réponse aux vôtres ? Avez-vous jamais été dans la condition où je me trouve, n'ayant plus qu'un pas entre vous et l'éternité ? S'il en est ainsi, avez-vous trouvé dans votre système cette consolation, cette joie et ce repos que je trouve maintenant en Jésus ? Si vous gisiez à ma place, vous glorifieriez-vous dans votre système, comme je puis le faire en mon Sauveur ?

Vous voudriez que j'abandonne ce qui est la vie de ma vie, la lumière de mes ténèbres, la joie de mes douleurs ? Mais que me donneriez-vous à la place ? Pouvez-vous sincèrement me recommander maintenant d'échanger ma foi contre votre incrédulité, de laisser là l'assurance positive que je possède pour adopter vos doutes et vos incertitudes ?

Je ne puis vous dire tout ce que Jésus est pour moi, car nulles paroles ne sauraient l'exprimer, et nul ne peut le comprendre que celui qui connaît Jésus comme Ami, son Ami personnel ; mais je trouve que mon « système », qui est Jésus, peut soutenir l'épreuve de la souffrance, de la peine et des désappointements, de sorte que même l'approche de la mort ne peut qu'en manifester davantage la réalité et le prix. Pouvez-vous dire la même chose du vôtre ?

Lecteur, possédez-vous un tel Sauveur ? Il vous invite à venir à Lui aujourd'hui. *Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé* (Actes xvi, 31).

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

LA RANÇON

Dieu est un, et le médiateur entre Dieu et les hommes est un, l'homme Christ Jésus, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous.

(I Timothée II, 5-6)

* * *

On donne une rançon pour un débiteur qui ne peut pas payer et qui, de ce fait, est menacé de misère ou de condamnation. C'est une triste situation que celle d'un débiteur insolvable ; aussi, combien sera-t-il reconnaissant si quelqu'un s'offre à donner le montant de sa rançon ! Tous les hommes sont des débiteurs devant Dieu. La dette de leurs péchés est énorme. Aucun homme ne peut nier avoir, dès l'enfance, manqué envers Dieu, en avoir dédaigné la sainteté, la justice, et s'être attiré le jugement par la transgression des commandements divins. Il en est beaucoup qui ne reconnaissent pas leur dette et qui disent : « Nous ne faisons rien de mal ; notre conduite est honnête ; nous nous efforçons journellement de faire le bien et d'éviter le mal ». Cela est en contradiction avec la Parole de Dieu, qui démontre l'état de péché de tous les hommes. Nous lisons (Rom. III, 22-23) : *Il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu.*

Ainsi, tous ont péché et sont condamnés à mourir. Mais ce n'est pas seulement la mort qui les attend, c'est encore le jugement, ainsi qu'il est écrit : *Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et, après cela, le jugement* (Hébreux IX, 27). Les suites du péché sont si redoutables parce que la mort sera suivie du jugement par un Dieu trois

fois saint dont les yeux sont comme des flammes de feu. Nous lisons : *Les morts furent jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leur œuvres... Et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu* (Apoc XX, 12 et 15). Quel sort terrible !

Il en est beaucoup qui pensent effacer leur dette par des jeûnes, des humiliations, des bonnes œuvres. Mais c'est une grande erreur. Si l'homme pouvait expier ses péchés par la souffrance, Christ n'aurait pas eu besoin de mourir pour nous. Et quant aux œuvres, Dieu déclare : *Ils se sont tous détournés du droit chemin, ils se sont tous ensemble rendus inutiles ; il n'y en a aucun qui exerce la bonté, non, pas même un seul* (Romains III, 12). Comment un homme que Dieu déclare être *sans force* et *vendu au péché* pourrait-il faire le bien ? C'est précisément quand il s'efforce honnêtement et sincèrement de bien faire qu'il s'écriera : *Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?* La situation serait desespérée s'il n'y avait pas de Sauveur. Le pécheur est incapable par lui-même de se débarrasser de sa dette, car *un homme ne pourra en aucune manière racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon (car précieux est le rachat de leur âme, et il faut qu'il y renonce à jamais)* (Psaume XLIX, 7-8).

La délivrance dépend de Dieu seul, et quelle grâce de sa part de nous l'avoir donnée par Jésus Christ ! *En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés* (I Jean IV, 10).

Quelle nouvelle réjouissante et libératrice pour le pécheur que celle de la remise de sa dette !

Et si l'on demande quel a été le prix de la rançon, la Parole de Dieu nous répond que c'est le *Sang* du Fils de Dieu. *Le Fils de l'homme n'est par venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour plusieurs* (Marc X, 45). Pierre écrit aux croyants : *Vous avez été rachetés de votre vaine conduite qui vous avait été enseignée par vos pères, non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ* (I Pierre I, 18).

Le Fils de Dieu a été rejeté des hommes, crucifié entre le ciel et la terre, *frappé de Dieu et affligé*. Toutes les vagues du juste jugement de Dieu ont passé sur son âme sainte. Son cœur était comme de la cire, fondu au-dedans de ses entrailles. Alors il s'écria dans l'angoisse de son âme : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* Ah, souvenons-nous à quel prix nous avons été rachetés...

Mais si nous méprisons ou dédaignons le prix de notre rançon, le jugement viendra sur nous, et ce sera la perdition éternelle.

Par contre, quelle heureuse certitude quand l'âme a saisi par la foi que ses péchés ne sont plus. Christ les a enlevés à la croix. L'âme est délivrée de l'esclavage de Satan. Elle jouit de la grâce libératrice. Elle est dirigée par l'Esprit qui lui donne la force pour une marche sainte et agréable à Dieu. Elle attend du ciel le Sauveur qu'elle s'efforce de glorifier ici-bas.

Cela ne vaut-il pas la peine d'aller à Jésus et d'accepter la rançon de nos pechés ?

G. B. F.

CROIS SEULEMENT

Enfant de chrétien, réalisant la méchanceté de mon cœur, vivant dans un milieu chrétien, je ne devais être touché par la grâce divine qu'à 20 ans et voici comment :

Un jour de Pâques, j'étais allé écouter un évangéliste : il avait pris comme sujet « la Résurrection de Jésus ». Relatant la démarche des saintes femmes au sépulcre et la vision d'anges qui leur apparut, le prédicateur ajouta : « Peut-être y a-t-il parmi vous une âme qui soupire après la paix et qui s'imagine qu'un ange va la lui apporter... non, Dieu ne lui enverra pas d'ange. Jésus Christ a accompli à la croix l'œuvre de rédemption et Il est ressuscité : Crois, crois seulement ! est-il dit. » Alors il tomba comme des écailles de mes yeux et un poids de mon cœur. Je crus, et je trouvai la paix... J'ai aujourd'hui soixante-dix ans, mais le rocher de mon salut et le terrain sur lequel repose ma paix sont restés fermes à travers les difficultés de la vie. C'est en me réjouissant dans le Seigneur, mon Sauveur, que je marche vers le but glorieux qui m'attend dans la Maison du Père.

Il nous est dit dans l'Épître aux Romains : *Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté à justice.* Ce n'est pas seulement à son sujet que ce passage est écrit, mais aussi pour nous.

Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi il faut que le fils de l'homme soit élevé, afin que QUICONQUE CROIT EN LUI ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. (Jean III, 14-15.)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

QUICONQUE BOIT DE CETTE EAU-CI...

Jésus répondit et lui dit : Quiconque boit de cette eau-ci aura de nouveau soif (JEAN IV, 13).

* * *

Jean le baptiseur a, pour ainsi dire, disparu de la scène. Désormais Jésus reste seul. Traversant la Samarie, le Fils de Dieu vient à une ville nommée Sichar. Lassé du chemin, Jésus se tenait là, assis sur la fontaine de Jacob. C'était environ la sixième heure, quand une femme vint pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donne-moi à boire ». Pour gagner la confiance de cette Samaritaine, le Seigneur consent à se constituer en quelque sorte son obligé. Quelle merveilleuse grâce ! Mais la femme, exprimant sa vive surprise, dit au Seigneur : « Comment toi qui es Juif, me demandes-tu à boire à moi qui suis une femme samaritaine ? » Les Juifs n'avaient point, en effet, de relations avec les Samaritains. Le diable avait, hélas ! opéré dans les cœurs des uns et des autres. L'ennemi n'a-t-il pas laissé les traces de ce qu'il est lui-même dans les enfants des hommes ? L'inégalité qui règne parmi les hommes disparaît totalement quand il s'agit de leur culpabilité devant leur Créateur. Il est écrit : *Car il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu* (ROM. III, 22-23). Celui qui seul sonde les profondeurs inconnues de l'âme humaine fait entendre cette solennelle déclaration.

Toutefois, le Seigneur Jésus voulait, Lui, se révéler à cette femme pécheresse. Il lui dit : *Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est Celui qui*

te dit : Donne-moi à boire, toi, tu Lui eusses demandé, et Il t'eût donné de l'eau vive. Jésus parle de l'eau vive. Et Il est Celui qui la donne. Alors, la Samaritaine dit au Seigneur : *D'où as-tu donc cette eau vive ? Es-tu plus grand que notre père Jacob qui nous a donné le puits...* ? Oui, Jésus est plus grand que Jacob. Il a pu dire aux scribes et aux pharisiens : *Il y a ici plus que Jonas* (MATTH. XII, 41). Il a dit encore : *Il y a ici plus que Salomon* (MATTH. XII, 42). Au commencement de ce même chapitre les paroles du Seigneur sont : *Il y a ici quelque chose de plus grand que le temple* (verset 6). Enfin, aux Juifs qui disaient au Fils de Dieu : *Es-tu plus grand que notre père Abraham qui est mort ?* Jésus répondit : *Avant qu'Abraham fût, je suis* (JEAN VIII, 53-59).

Mais la femme samaritaine pensait que le Seigneur Jésus parlait de ce liquide qui est si apprécié dans toutes les parties du globe et encore beaucoup plus qu'ailleurs dans les climats si chauds de l'Orient. Nous rendons-nous suffisamment compte de toute la valeur de l'eau dans ces contrées continuellement exposées aux ardeurs du soleil ? Quelles souffrances inouïes n'éprouve-t-on pas lorsque l'eau vient à manquer ! Quel affreux martyre ! Quelle horrible agonie ! Autrefois, pour punir son peuple de sa désobéissance, l'Éternel retenait parfois la pluie. La menace faite par la bouche de Moïse s'accomplissait : *Et tes cieux qui sont sur ta tête seront d'airain, et la terre qui est sous toi sera de fer. L'Éternel donnera pour pluie de ton pays une fine poudre et de la poussière* (DEUT. XXVIII, 23-24). Habituellement, il ne pleuvait qu'au printemps et en automne : *Alors*

je donnerai la pluie de votre pays en son temps, la pluie de la première saison et la pluie de la dernière saison (DEUT. XI, 14). Et quand les nuages se résolvaient en pluie, vite on cherchait à l'accumuler dans des citernes taillées parfois dans le roc. Cependant, une citerne n'est pas inépuisable ; l'eau parvient à s'infiltrer plus ou moins rapidement dans le sol ; de plus cette eau est toujours en voie d'évaporation. On comprend alors quel bienfait et quelle richesse inestimable constitue un *puits profond.*

La femme samaritaine n'était, hélas ! occupée que des choses visibles, c'est-à-dire des choses matérielles. Le Seigneur voulait tourner ses regards ailleurs. Il voulait l'entretenir de choses beaucoup plus importantes : des choses spirituelles. Aussi parla-t-il de la nature de cette eau vive : *Quiconque boit de cette eau-ci aura de nouveau soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais ; mais l'eau que je lui donnerai, sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle.* Ah ! le Seigneur n'avait qu'un but : produire dans ce cœur profondément ulcéré par le péché, un désir intense et sincère et faire sortir ces paroles : *Seigneur, donne-moi de cette eau.* Ayant convaincu cette âme de péché, le Fils de Dieu allait se révéler à elle.

Quiconque boit de cette eau-ci... Ces paroles devraient revêtir pour chaque homme toute leur tragique signification. Elles vous disent, lecteur, que sur cette terre rien ne peut satisfaire les besoins de votre âme. Avez-vous bu de l'eau des plaisirs de la terre ? Je sais que par toutes sortes de moyens on cherche à éloigner de soi les idées

noires, ces sombres pensées qui assiègent sans cesse les malheureux. On se livre avec ardeur aux divertissements et aux amusements. Vains efforts. La soif demeure aussi ardente que jamais.

Quiconque boit de cette eau-ci... Que désirez-vous dans ce monde ? Devenir un riche propriétaire ? Habiter une magnifique résidence ? Réaliser d'excellentes affaires ? On veut toujours s'élever sur l'échelle sociale. Pour cela, on s'astreint à des efforts prodigieux, oubliant que la misère des corps ne fut jamais comparable à la misère des âmes. La richesse, la fortune, le bien-être, la renommée, la popularité, la gloire, toutes ces choses ne constituent pas l'eau qui désaltère.

Quiconque boit de cette eau-ci... Ces mots semblent être gravés dans le marbre de tous les palais, dans le bois vermoulu des plus vieux logis, sur le fronton de tous les édifices. Je les vois inscrits sur le sable des allées des jardins tout embaumés de roses, sur l'herbe des prairies aux mille fleurs écloses, sur le granit et le porphyre des montagnes escarpées, sur les immenses étendues aux blancheurs neigeuses. Ils se lisent dans le sillage de tous ceux qui avec courage et intrépidité partent à la découverte du monde. Jésus a dit : *Quiconque.* Il s'agit donc des hommes vivant sous toutes les latitudes, parvenus à n'importe quel degré de civilisation et quelle que soit la condition de la vie sociale. Ces paroles concernent ceux qui possèdent la jeunesse, la beauté et la fortune et qui sont le printemps de l'année comme ceux qui ont déjà vécu une existence longue et laborieuse, les êtres qui sont douloureusement marqués par la vie.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Aura de nouveau soif... Lecteur ! Sans Christ vous buvez pour avoir soif encore. Vous n'avez devant vous que les incertitudes de l'avenir, les tristes heures de la vie, l'abattement du visage et une morne taciturnité. Et après la mêlée et la tourmente vous assisterez impuissant à l'apparition de ces terribles maladies qui ne sont que les brèches par lesquelles entre ce redoutable ennemi qui se nomme la mort. Combien souvent, quand on connaît une lente agonie, les blêmes fantômes du péché viennent se dresser autour du chevet du mourant. Ainsi on descend vers la tombe torturé par une soif atroce. Inlassablement la mort invisible fauche les hommes comme un moissonneur fait tomber les blés mûrs. Mais quelles souffrances lorsque les fiers mortels touchent aux portes du tombeau si l'on n'a pas le pardon de ses péchés et la paix avec Dieu !

Aura de nouveau soif... On vit dans l'insouciance et la fantaisie, puis on goûte les fruits de mort du péché. Que deviennent alors les fausses idéologies du siècle et le délire de l'imagination des hommes quand se livrent les combats contre la mort ? Ah ! loin de Christ tout est erroné et pernicieux. Le péché conduit au tombeau et les hommes les plus audacieux atteignent les régions si proches de l'éternité. Or, après la mort, c'est le jugement. Devant le grand trône blanc se tiendront les phalanges des « sans espoir ». Maintenant, on assiste à l'assignation insultante du Fils de l'Homme à la barre de l'incrédulité. Bientôt, ce seront des tourments infernaux pour tous ceux qui auront professé un scientisme matérialiste ou donné un enseignement immoraliste et athée,

pour les indifférents et les sceptiques. Or l'enfer est le pays de la soif.

Aura de nouveau soif... Le riche de la parabole disait : *Envoie Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt, et qu'il rafraîchisse ma langue...* (Luc xvi, 24). Le sort de cet homme était éternellement fixé. Lecteur, le vôtre ne l'est pas encore. Combien ces questions devraient revêtir une importance suprême pour chacun. Qui que vous soyez, jeunesse trépidante ou vieillesse courbée, vous qui vivez à l'ombre du fanatisme ou de la superstition, impies des temps présents, tous les hommes d'argile, si vous espérez quelque chose de cette terre, sachez que Jésus vous a donné le plus éclatant démenti, lorsque de Sa bouche sont sorties ces paroles : *Quiconque boit de cette eau-ci aura de nouveau soif.* Aurez-vous soif éternellement ? Oh ! recevez aujourd'hui cet avertissement.

A. S. L.

LE LIVRE DE LA GENÈSE

(Suite)

Un mot par chapitre

Chapitre xxviii. — **L'Oreiller**

Le chemin de la foi est facile malgré les épreuves que l'on y rencontre et que l'on traverse avec Dieu, mais le chemin de la désobéissance est rempli de douleurs. Isaac, aveugle, mais qui discerne maintenant ce qui convient devant Dieu, fait partir

Jacob en renouvelant la bénédiction donnée, mais qu'il n'ose dire sienne : il l'appelle « la bénédiction d'Abraham ».

Un court passage (vers. 6 à 9) ferait penser à quelques bons désirs dans le cœur d'Ésaü, mais sans vraie connaissance des pensées de Dieu ; il s'en va vers Ismaël, le fils de la chair, prendre une nouvelle femme, il cherche à réparer ses erreurs passées ; mais ce ne peut être qu'un à peu près ; il ignore ce qu'est la famille de Dieu et la lignée de la foi.

Jacob quitte Beer-Shéba — le puits du serment — il marche, pélerin, non de la foi, mais de la discipline, et arrive après plusieurs étapes à Luz. Le soleil s'est couché ; il ne se lèvera plus pour lui, moralement, que vingt ans après, sur le chemin du retour (Genèse xxxii, 31). Une pierre du lieu, voilà *l'oreiller* du fils du riche patriarche Isaac. Mais, la tête sur cet oreiller de discipline, quelle vision merveilleuse ! Si seulement Jacob eût été capable d'en comprendre toute la portée ! Mais bien qu'il eût foi dans les promesses de Dieu, il ne le connaissait pas encore personnellement ; il ne jouissait pas du Dieu qui se révèle à l'âme et au cœur ; il ne connaissait en Lui que Celui qui est puissant pour donner du pain et le vêtement (vers. 20).

Une échelle dressée sur la terre et son sommet touchait aux cieux, voilà la vision. Serviteurs dépendants, saints et rapides (Ésaïe vi, 2), les anges établissaient par elle la liaison entre le ciel et la terre — entre le lieu des conseils éternels, de la pureté parfaite et de l'amour divin, et cette terre souillée. Les conséquences du péché étaient là, vues en un homme dénué de tout, exposé à la

mort par les bêtes des champs, et qui avait mauvaise conscience (vers. 17) ; mais sur lui la faveur de Dieu et son inaltérable fidélité reposaient. Plus encore, l'Éternel lui-même daigne, du sommet de cette échelle mystérieuse et prophétique, lui renouveler toutes Ses promesses. Cette terre qu'il foule en fugitif sera à lui et à sa semence, laquelle sera comme la poussière de la terre, image qui nous parle toujours de la postérité terrestre d'Abraham, Israël, comme les étoiles du ciel nous parlent de sa postérité céleste, l'Église. Et que de « Je » divins, qui auraient dû remplir le cœur de Jacob de paix et de reconnaissance ! *Je suis avec toi, Je te garderai, Je te ramènerai, Je ne t'abandonnerai pas jusqu'à ce que j'aie fait ce que je t'ai dit.* Mais Jacob est bien loin de la paix ; il se réveille effrayé : pour lui, ce lieu était terrible parce que Dieu y était. Craignez-vous encore la présence de Dieu, cher lecteur ; si oui, c'est que votre cœur n'est pas droit devant Lui ; vous y cultivez encore les choses qui ne sont pas selon sa pensée et vous le sentez ; c'est là ce qui vous donne la conscience troublée d'un Jacob. Apprenez à juger tout ce qui sépare de Lui et confiez-vous simplement en Lui, en sa Parole, dans le Sauveur qu'Il vous a donné, qui veut être votre Ami fidèle, jusqu'à la fin d'un pélerinage qui se terminera dans la Maison même de Dieu. Luz (*départ*), que Jacob appelle Béthel (*Maison de Dieu*), est son point de départ et sera son point de retour ; il y trouvera plus tard une bénédiction profonde (chap. xxxv), la communion avec Dieu en des voies réglées devant Lui, et l'autel de l'adorateur.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Pour le moment, il n'est capable que de proposer à Dieu un marché: « C'est un marchand », dit Osée xii, 8. Il ose poser ses conditions : *Si* Dieu est avec lui; *Si* Dieu lui donne le pain et le vêtement; S'il retourne en paix; alors il sera *son* Dieu et Jacob lui donnera la dîme de ce qu'il aura reçu.

Dans sa grâce parfaite, le cœur de Dieu ne se détourne pas d'un être si misérable; selon qu'Il est lui-même, ses voies continueront à l'égard d'un Jacob, comme elles continuent à notre égard, nous de la vie desquels la vie du patriarche Jacob est si souvent une illustration, nous dont la confiance ne s'élève souvent pas davantage au-dessus du cercle restreint de nos besoins matériels.

(*A suivre*)

NOUS SOMMES D'HONNÊTES GENS

« Nous sommes d'honnêtes gens » certifiaient les fils de Jacob à leur frère Joseph qui les accusait d'être des espions. La famine, qui régnait en ce temps-là sur toute la terre, les avait poussés en Égypte où Joseph avait amassé du grain pendant les années d'abondance. Mais, bien qu'ils ne fussent pas des espions, ils n'avaient pas le droit de dire : « Nous sommes d'honnêtes gens »; car ils avaient haï et vendu leur frère aux Madianites, puis ils avaient menti à leur père en lui envoyant la tunique ensanglantée de Joseph avec ces mots : « Nous avons trouvé ceci; reconnais si c'est la tunique de ton fils ou non... » Quelle cruauté de laisser croire à leur père affligé qu'une mauvaise bête avait dévoré Joseph! Et ils avaient encore

mis le comble à leur péché par les consolations hypocrites qu'ils prodiguaient à leur pauvre père au désespoir!... Et, avec cela, ils prétendaient être « d'honnêtes gens » ! Quel endurcissement du cœur, quelle chose terrible d'être aveuglé par l'ennemi au point de se dire honnête avec tant de péchés sur la conscience!

Le lecteur pense peut-être : « Ainsi agissaient les frères de Joseph... Moi, je n'ai rien de semblable à me reprocher. Personne ne peut m'accuser d'une mauvaise action ». Il se dit que Dieu ne saurait le juger et le condamner. Peut-être ne s'est-il pas rendu coupable d'un acte aussi condamnable que celui des frères de Joseph. Mais qu'en est-il de ses pensées, de ses mobiles secrets? Sont-ils purs? La Bible dit (et il n'y a pas d'exception) : *Du cœur viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les injures : ce sont ces choses qui souillent l'homme.* Et nous lisons plus loin : *Celui qui hait son frère est un meurtrier* (I Jean iii, 15). Et encore ailleurs : *Quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis adultère avec elle dans son cœur* (Matth. v, 28).

Il n'y a, du reste, sur terre, aucun homme n'ayant péché qu'en pensée. Celui qui affirme être honnête et n'avoir rien fait de mal est aveugle ou se trompe lui-même. Quel moment terrible pour cet homme quand il se tiendra, avec toute sa vie de péchés, devant le grand trône blanc où toutes les pensées seront révélées. Personne n'osera plus dire : « Nous sommes d'honnêtes gens ». Tous seront obligés de reconnaître : « Nous sommes coupables et avons mérité mille fois le jugement et la mort éternelle ».

Dieu n'a pas abandonné les frères de Joseph à leur état de péché; mais il a réveillé leur conscience au moyen de tribulations. Quand ils allèrent en Égypte acheter des vivres, Joseph les traita d'espions, retint Siméon prisonnier et réclama la présence de Benjamin. Alors ils dirent : « Certainement nous sommes coupables à l'égard de notre frère; car nous avons vu la détresse de son âme quand il nous demandait grâce, et nous ne l'avons pas écouté; c'est pourquoi cette détresse est venue sur nous ». Et plus tard, ils reconnurent devant Joseph : « Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs ». Ils avaient enfin compris leur culpabilité; c'était un profond exercice de cœur, mais quel bonheur de pouvoir s'en confesser à Joseph qui ne voulait pas être leur juge, mais leur sauveur. Il les reçut avec amour, les embrassa et leur donna la meilleure partie du pays.

Il en est de même de Jésus. Cher lecteur, si tu reconnais devant Dieu ton état de péché, Il te recevra comme Joseph a reçu ses frères, comme un Sauveur. *Qui croit en Lui ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie.*

Si Dieu nous fait traverser l'épreuve pour nous faire connaître ce qu'il y a dans nos cœurs, humilions-nous devant Lui, reconnaissons notre état de péché, recevons avec reconnaissance la grâce et le pardon qu'Il nous offre, pour l'honorer ensuite dans notre marche.

Les frères de Joseph ont reçu un héritage terrestre, mais les enfants de Dieu en auront un *incorruptible, sans souillure, immarcescible,* qui dépassera en gloire tout ce que l'imagination humaine peut concevoir.

G. B. F.

MORT !

« Il est mort ! » Comme une traînée de poudre le bruit s'en répand dans la petite ville : le boucher, homme robuste et de forte corpulence s'est mis à table, et on a emporté un cadavre... « Mais, dit un voisin, je l'ai vu ce matin portant un quart de bœuf sur son épaule, comme d'habitude. — C'est vrai, mais il est mort ! — Il venait à peine de dépasser la quarantaine, il était dans toute la force de l'âge ! — Oui, mais il est mort. — Il n'avait jamais été malade, il était taillé pour vivre cent ans ! — Oui, mais il est mort ! — C'est terrible et cela fait trembler ! » Oui, certes, la mort est « le roi des terreurs ».

Quelle légèreté de cœur et quel oubli volontaire chez l'homme en face de ce qui, avant toutes choses, devrait occuper ses pensées, faire l'objet de ses méditations et l'amener à chercher une assurance, comme aussi une consolation devant ce fait brutal, angoissant, inéluctable, la mort! Le tic-tac de la pendule pendant votre nuit sans sommeil ne vous parle-t-il pas de votre vie qui passe et d'une fin qui s'approche? Heureux celui qui, rendu attentif, ne fait pas taire sa conscience mais cherche où il faut, une espérance et une certitude.

Car un livre répondant à toutes questions, depuis des siècles, la Bible, a apporté secours, lumière et paix à toute âme angoissée et sincère. Dieu, à cause du péché, a prononcé la sentence de mort, mais par sa grâce, Il a aussi répondu à la détresse du pécheur. Un autre a porté le poids de son jugement. La loi divine dit : « Mort »; l'amour de Dieu dit : « Vie ». La croix est le lieu où, pour l'homme, la mort se change en vie. A la croix, la

Le Salut de Dieu 64 (1937)

mort du pécheur a été subie par le divin Substitut! Au tombeau, le premier jour de la semaine, la vie triomphe de la mort !

Suivons ensemble, lecteur, les Saintes Écritures concernant ce sujet qui doit nous intéresser avant tout : « La Mort ».

Romains v, 12. — *Comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort... ainsi la mort a passé à tous les hommes.* Voilà la cause, avec ses conséquences. Et encore :

Romains vi, 23. — *Car les gages du péché, c'est la mort.* Ajoutons encore :

Jacques i, 5. — *Le péché étant consommé produit* (ou *engendre*) *la mort.*

II Samuel xii, 5. — *L'homme qui a fait cela est digne de mort.*

Qu'est-ce qui donne à la mort sa terreur, sinon le péché, la conscience réalise que le péché l'amènera dans la présence de Dieu, pour le jugement.

I Corinthiens xv, 56. — *Or l'aiguillon de la mort, c'est le péché.*

Hébreux ix, 27. — *Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement.* La conscience de l'homme prononce elle-même la sentence. Un autre homme a dit :

I Samuel xx, 3. — *Il n'y a qu'un pas entre moi et la mort.* Le récit en tête de ces lignes en est une illustration.

Et encore :

Romains vi, 21. — *La fin de ces choses* (le péché) *est la mort.*

Que dit maintenant l'insensé, celui qui ferme les yeux à la réalité, dans sa folie, égaré par le Menteur et le Meurtrier ?

Ésaïe xxviii, 15. — *Nous avons fait une alliance avec la mort.* Mais qui a jamais reculé l'heure fatale ?

Voyons maintenant ce que Dieu pense sur ce sujet. D'abord le propos de son cœur :

Ézéchiel xviii, 23. — *Est-ce que je prends plaisir à la mort du méchant? dit le Seigneur l'Éternel; n'est-ce pas plutôt à ce qu'il se détourne de ses voies, et qu'il vive ?*

Deutéronome xxx, 19. — *J'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie, afin que tu vives.* Et encore :

Jérémie xxi, 8. — *Voici, je mets devant vous le chemin de la vie et le chemin de la mort.*

Puis son don en Jésus, qui s'est fait homme pour pouvoir souffrir et mourir :

Hébreux ii, 14. — *Lui aussi (Jésus) a participé (au sang et à la chair) afin que, par la mort, Il rendît impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le Diable; et qu'Il délivrât tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient pendant toute leur vie, assujettis à la servitude.*

Pilate dit de lui :

Luc xxiii, 22. — *Je n'ai rien trouvé en Lui qui soit digne de mort.*

Mais il était le substitut des pécheurs qu'il voulait sauver, et Sa mort une fois accomplie, la Parole peut dire :

Romains v, 10. — *Étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils.*

Romains v, 17. — *Car si, par la faute d'un seul, la mort a régné par un seul, beaucoup plutôt ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice, régneront-ils en vie par un seul, Jésus Christ.*

Proverbes x, 2. — *La justice délivre de la mort. (La justice de Dieu en Christ, par la foi en Jésus.* Romains iii, 21-22.*)*

En Job xxviii, 22. — La sagesse éternelle qui est Christ. (Proverbes viii, 11-12 ; Proverbes ix, 1), où est-elle ? *La destruction et la mort disent : De nos oreilles nous en avons entendu la rumeur.* Le Fils de Dieu est descendu dans la mort. Il emmène captive la captivité (ceux qui sont justement captifs. Ésaïe xlix, 24), Psaume lxviii, 18. Après avoir lié l'homme fort (Satan) Il est entré dans sa maison (la mort) et Il pille ses biens, savoir ceux qu'il voulait entraîner : son éternelle perdition.

Romains vi, 9 nous dit : *La mort ne domine plus sur lui.* Il s'y est soumis, mais Il l'a vaincue pour nous.

Du croyant il est dit : Jean v, 24. — *Il est passé de la mort à la vie.* Et encore :

Psaume cii, 20. — *Pour délier ceux qui étaient voués à la mort.*

Le croyant lui-même peut dire :

Psaume cxvi, 8. — *Tu as délivré mon âme de la mort, mes yeux de larmes.*

Et Psaume lvi, 13. — *Tu as délivré mon âme de la mort... pour que je marche devant Dieu dans la lumière des vivants.*

Tous ces passages nous parlent de la mort spirituelle changée en vie éternelle ; de la mort physique, il est dit :

II Timothée i, 10. — *Notre Sauveur Jésus Christ a annulé la mort et a fait luire la vie.*

Avons-nous vu le lit de mort d'un croyant fidèle ? la mort n'est-elle pas annulée, quant à ses terreurs ?

Et encore :

Philippiens i, 21. — *Pour moi, vivre c'est Christ; et mourir un gain... Déloger et être avec Christ, cela est de beaucoup meilleur.*

Puis : Psaume xxiii, 4. — *Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal ; car tu es avec moi.*

Aussi un homme de Dieu, un homme de foi, Moïse, peut entendre en pleine paix cette parole : Deutéronome xxxi, 14. — *Voici le jour de ta mort s'approche.*

Le croyant n'attend pourtant pas cette mort, il attend Jésus du ciel :

I Corinthiens xv, 51. — *Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés. Où est, ô mort, ta victoire* (verset 55), et encore : *La mort a été engloutie en victoire ?* (verset 54), ce qui est annoncé prophétiquement en Ésaïe xxv, 8.

Le Seigneur ne dit-il pas :

Apocalypse i, 18. — *Je tiens les clefs de la mort et du hadès.* Et :

Psaume lxviii, 20. — *C'est à l'Éternel, le Seigneur, de faire sortir de la mort.*

Lecteur, tu sais que tu ne peux échapper à la mort du corps, mais espères-tu échapper à la seconde mort, Apocalypse xxi, 8, qui est la séparation éternelle d'avec le Dieu bienheureux, par quelque justice qui te sois propre ? Lis donc encore :

Proverbes xiv, 12. — *Il y a telle voie qui semble droite à un homme, mais des voies de mort en sont la fin.* Et afin que cette parole ne passe pas inaperçue, elle est répétée solennellement en Proverbes xvi, 25.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Un homme dont le cœur n'était pas droit devant Dieu, Balaam, a dit un jour :

NOMBRES XXIII, 10. — *Que mon âme meure de la mort des hommes droits, et que ma fin soit comme la leur !* Mais il n'a pas vécu de la vie des hommes droits, qui, acceptant le jugement de Dieu sur le péché, se jugent eux-mêmes, tombent d'accord avec Lui, quant à leur perdition éternelle, condition requise pour que l'œuvre du Sauveur leur soit appliquée.

Ah ! le jugement sur le péché approche, (ou plutôt sur celui qui n'aura pas accepté le message de la croix) ; malheur à qui sera trouvé avec son terrible fardeau ! Sous ce jugement, en APOCALYPSE IX, 6, *les hommes chercheront la mort et ils ne la trouveront point ; et ils désireront de mourir et la mort s'enfuit d'eux.* Quand on l'aura crainte, elle sera venue, quand on l'appellera, elle fuira.

Il en sera de même en éternité, lorsqu'après la résurrection des injustes, (APOCAL. XX, 20), l'étang de feu s'emparera d'eux à jamais. Pour l'âme souillée, pour la conscience accusatrice, pour les corps désormais immortels seront les souffrances et les terreurs à toujours.

Et quand, pour la dernière fois, le mot « Mort » est employé dans la Parole, c'est pour dire au croyant, au seuil de son éternité bienheureuse — à cause de l'œuvre de Christ, répétons-le encore en adorant :

APOCALYPSE XXI, 4. — *Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées.*

Mort terrible, conséquence du péché, où est ton pouvoir, où est ta terreur pour le croyant ? (HÉB. II, 15.) Mort terrible, tu restes le roi des épouvantements pour le cœur rebelle et incrédule.

Écoutez la Parole — les paroles solennelles — de Dieu !

A. H.

PAS UN FILS

(HÉBREUX XII, 8)

Un chrétien, employé dans une grande maison de commerce, avait à subir bien des moqueries de la part de son entourage, à cause du témoignage fidèle qu'il rendait à Jésus.

Un matin, comme il allait à son travail, après avoir passé la nuit auprès d'un malade, il rencontra un de ses collègues qui se vantait de jouir d'une santé de fer. « Comment se fait-il, lui dit celui-ci, que vous autres chrétiens, vous soyez si souvent faibles et malades ! Vous vous glorifiez d'avoir un Dieu d'amour, et pourtant, Il laisse souffrir ses enfants, tandis que nous, nous nous portons bien ! Ainsi moi, qui ne crois ni à Dieu, ni au diable, ni au ciel, ni à l'enfer, je ne suis jamais malade. » Et, en disant cela, il frappait de son poing sa large poitrine. Notre ami lui répondit lentement et solennellement : « La raison pour laquelle vous êtes exempts par Dieu de maladies et de souffrances, cher Monsieur, est que vous êtes un bâtard, non pas un fils. La Parole de Dieu dit : « *Si vous êtes sans la discipline... alors vous êtes des bâtards et non pas des fils* » (HÉBR. XII, 8).

Ces mots firent une profonde impression sur le moqueur; il alla silencieusement à son travail, et les autres employés, témoins de cet entretien, recueillirent quelque chose des sérieuses réalités contenues dans ce verset.

Peu de temps après, le moqueur qui n'avait jamais eu la moindre indisposition dans sa vie, subitement, tomba gravement malade. Il se vit avec effroi aux portes de la mort. Il savait qu'il n'était pas prêt à paraître devant Dieu, et, dans son angoisse, il fit appeler le collègue qu'il avait si souvent et rudement raillé au sujet de sa foi. Celui-ci se rendit avec empressement au chevet du mourant; il lui exposa avec simplicité et clarté le moyen du salut, lui présentant Jésus, le Sauveur, prêt à lui pardonner ses péchés et à l'accueillir en grâce. Mais le mourant ne trouvait pas de paix. « Il est trop tard, trop tard ! » répétait-il toujours avec angoisse, et peu d'heures après, son âme l'avait quitté. Il avait vécu sans Dieu et sans espérance, maintenant il mourait sans avoir saisi le salut gratuit qui lui était offert. Quel sort terrible !

Peut-être quelque lecteur, ne se trouvant pas nécessairement parmi les moqueurs, mais non encore converti, n'en a-t-il pas moins dédaigné la miséricorde et la patience de Dieu. Qu'il se hâte de répondre à l'invitation de la grâce : *Venez, car tout est prêt.* Autrement sa fin sera celle du coupable obligé de comparaître avec tous ses péchés devant le tribunal d'un Dieu saint !

G. B. F.

LA VALEUR DE LA BIBLE

Après la mort de Gustave-Adolphe, le royaume de Suède fut gouverné par le célèbre chancelier Oxenstiern. Quand il prit sa retraite, il reçut la visite de l'ambassadeur d'Angleterre.

Au moment des adieux, il lui dit : « Je connais bien le monde pour l'avoir beaucoup vu et en avoir épuisé les jouissances ; mais c'est seulement maintenant que je commence à vivre. Je rends grâce à Dieu qui m'a donné le temps de Le connaître, Lui, et de me connaître, moi. C'est dans le sentiment de l'amour de Dieu et par la lecture de ce livre béni que j'ai trouvé tout le bonheur dont je jouis... et j'en ai plus que le monde entier ne pourrait me donner. »

Posant la main sur la Bible, il reprit : « Vous êtes encore à la fleur de l'âge et dans la force de la jeunesse ; vous jouissez de beaucoup de faveurs ; vous vous occupez de grandes choses ; mais tout cela passera, et vous vous souviendrez un jour de ce que je vous ai dit ici. Vous réaliserez alors qu'il y a plus de sagesse à détacher son cœur du monde et à le donner à Jésus, qu'à visiter les cours et à jouir de la faveur du roi.

* * *

Newton, le célèbre physicien anglais, lisait la Bible avec une exactitude digne de respect. Boerhaave, un des plus célèbres médecins d'Europe, consacrait la première heure de chaque jour à l'étude de la Parole de Dieu. Le grand mathématicien Euler était aussi un fidèle lecteur du saint Livre et reconnaissait avoir été converti par la lecture de la Bible.

(ÉSAÏE LV, 10-11 ; JÉRÉMIE XXIII, 29.)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

CELUI QUI BOIRA DE L'EAU QUE JE LUI DONNERAI...

Mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais; mais l'eau que je lui donnerai, sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle (Jean iv, 14).

* * *

Ces paroles du Seigneur Jésus à la femme Samaritaine forment un contraste frappant avec ce que le Fils de l'Homme venait de dire à cette pécheresse. Parlant du puits de Jacob, Jésus avait prononcé cette vérité primordiale : *Quiconque boit de cette eau-ci aura de nouveau soif.* Ah ! nous n'avons pas là un témoignage vague et insignifiant. Il est revêtu de toute l'autorité du Fils de Dieu lui-même. A l'ignorance des hommes, à leurs chimères, aux hypothèses des philosophes, Christ répond par des réalités. Et que sont ces réalités ? L'homme marche dans le chemin de la dégradation et de la mort. Combien nombreux sont ceux qui ne veulent en aucune manière du Dieu Créateur. Les stériles débats des moralistes n'ont pas d'autre cause. On parle aussi beaucoup du flambeau de la science. Or, la science humaine ne peut pas nous aider à résoudre les problèmes de l'âme. Une multitude de jeunes gens se ruent aux voluptés ; les cœurs se livrent aux mauvaises passions.

Mais, de l'aveu même des personnes qui sont parvenues au faîte de la gloire ou de la fortune, sans Christ la soif subsiste. On vit, dans les plus riches palais, des heures d'accablement et de

tristesse profonds. Et à l'approche de la mort, l'épouvante transit les cœurs. Lecteur, vous avez un immense besoin de pardon. Puisse un vrai repentir s'emparer de vous. Jésus peut seul dissiper le malaise de votre âme. Quand Il vint sur cette terre, Christ eut l'humiliation et l'outrage ; le mal et la haine semblaient l'emporter. Les hommes, en proie à une indicible fureur, crucifièrent le Seigneur Jésus. Mais c'est à la croix que l'amour de Dieu a resplendi dans toute sa beauté. Quand Dieu est entré en jugement à l'égard de nos péchés sur la tête innocente du Fils de l'Homme, la balance de la justice divine n'a pas faibli un seul instant. Pendant trois heures, le jugement inexorable de Dieu a rigoureusement suivi son cours. Et Christ a pu dire : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné, te tenant loin de mon salut, des paroles de mon rugissement ? Mon Dieu ! je crie de jour, mais tu ne réponds point ; et de nuit, et il n'y a point de repos pour moi* (Ps. xxii, 1-2). Qui sondera la profondeur et la gravité solennelle de ces paroles uniques prononcées en des heures uniques ? Pourquoi Jésus souffrait-Il ? La réponse se trouve dans le cœur même de Dieu : *Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes* (I Pierre iii, 18). Et le prophète Ésaïe déclare : *Mais il plut à l'Éternel de le meurtrir ; Il l'a soumis à la souffrance* (liii, 10).

Si l'homme a montré que dans son cœur il n'y avait que de la haine accumulée contre Dieu, si Christ fut brutalement outragé, c'est en regardant au Crucifié de Golgotha que nous trouvons l'expression la plus sublime de cette vérité : Dieu est amour. Maintenant, en vertu de cette œuvre,

les hommes sur qui passaient de grandes vagues de douleur, peuvent enfin trouver, après l'avoir cherché vainement dans ce monde, un havre de paix et un asile de bonheur.

Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi... Jésus donne et Il pardonne. Il ne s'agit plus d'apporter quelque chose à Dieu. D'ailleurs, que pourrions-nous Lui apporter d'agréable ? N'est-il pas écrit : *Et tous, nous sommes devenus comme une chose impure, et toutes nos justices, comme un vêtement souillé ; et nous sommes tous fanés comme une feuille, et nos iniquités, comme le vent, nous emportent* (Ésaïe lxiv, 6). Dans le livre du prophète Zacharie, Joshua, le grand sacrificateur, qui est le représentant de tout le peuple devant Dieu, est vu *vêtu de vêtements sales* (iii, 3). Ainsi la Parole de Dieu révèle les profondeurs les plus jalousement cachées des cœurs des enfants des hommes. Avec une autorité souveraine elle nous dit que par nature nous sommes tous malheureux, misérables, pauvres, aveugles et nus. Quel orgueil immense les hommes ne manifestent-ils pas lorsqu'ils prétendent, ô folie ! apporter quelque chose d'acceptable. Efforts audacieux, mais efforts stériles et vains !

Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi... Dieu est donc désormais Celui qui ne *demande* pas à l'homme, mais bien Celui qui *donne.* Ceci n'est pas le produit de la vivacité de l'imagination mais l'expression de la plus haute vérité. Dans l'Écriture, l'eau est un type connu du Saint Esprit. Nous savons comment Dieu dit autrefois à son serviteur Moïse : *Voici, je me tiens là devant toi, sur le rocher, en Horeb ; et tu frapperas le rocher, et il en sortira des eaux,*

et le peuple boira (Exode xvii, 6). Or, *le rocher était le Christ* (I Cor. x, 4). Le Saint Esprit n'a été donné qu'après que Christ, le Rocher, eut été frappé. Bien longtemps après la traversée du désert par le peuple d'Israël, alors même que ce peuple idolâtre était transporté en Assyrie, Dieu donna au prophète Ézéchiel une glorieuse vision. Il lui montra Israël dans un temps futur, sous le règne heureux et fécond du Seigneur Jésus. Un temple magnifique sera construit : il sera digne du grand Roi. *Et il me fit retourner à l'entrée de la maison, et voici des eaux qui sortaient de dessous le seuil de la maison, vers l'orient... Et les eaux descendaient de dessous, du côté droit de la maison, au midi de l'autel* (xlvii, 1). Tout vivra, là où parviendra la rivière. Quelle belle image nous avons de la puissance vivifiante de l'Esprit de Dieu !

Au chapitre vii de l'Évangile selon Jean, Jésus, est-il dit *se tint là et cria, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or Il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en Lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié.)* (vers. 37-39). Encore l'apôtre Paul dit aux croyants qui étaient à Corinthe : *Nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul esprit* (I Cor. xii, 13).

Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi... Quelle sublime simplicité dans les paroles du Sauveur. A ceux qui sont aux prises avec les luttes tumultueuses de la vie, aux cœurs navrés d'amertume, à tous ceux que l'existence accable,

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Christ aujourd'hui offre la vie, la paix, le bonheur, la joie. Lecteur ! Quel étrange changement se révélera en vous lorsque vous aurez enfin bu l'eau qui désaltère. Finis les troubles violents de l'âme. Une aurore magnifique se sera levée pour vous. Le grand drame qui a son reflet dans votre pauvre cœur aura trouvé son épilogue. Et alors même que vous habiteriez la masure la plus décrépie et la plus vermoulue, vous vous réjouirez *d'une joie ineffable et glorieuse, recevant la fin de votre foi, le salut des âmes* (ou : un salut d'âmes).

N'aura plus soif à jamais. Les vaines définitions des philosophes, les lectures mensongères, le poison corrosif de l'incrédulité et toutes les religions appropriées au goût du monde ne peuvent assouvir la soif des hommes qui n'ont pas cru au Seigneur Jésus. Lecteur ! C'est pour vous une question de vie ou de mort : buvez à longs traits aux eaux du fleuve de la grâce. Que vous viviez de nombreuses années ou que vous soyez fauché dans la fleur de l'âge, vous ne ressentirez plus amèrement l'absence de tendresse, car Jésus sera avec vous. N'a-t-Il pas dit aux siens avant de les quitter pour monter au ciel : *Et voici, moi je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle* (Matt. xxviii, 20)?

N'aura plus soif à jamais. Vous ne sangloterez pas désespérément à l'approche du trépas. Vous n'éprouverez pas cette douleur angoissante en pensant à l'étreinte de la mort. Car tous les hommes, les maîtres de l'orgueil, ceux qui ont professé hautement l'incrédulité comme ceux qui se sont adonnés à tous les vices, sur leur lit de mort n'aperçoivent que le néant et sont en proie à

une anxiété horrible. Tout est différent pour le chrétien. L'apôtre Paul pouvait dire : *Nous avons, dis-je, de la confiance, et nous aimons mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur* (II Cor. v, 8). *Car pour moi, vivre c'est Christ ; et mourir, un gain* (Philip. i, 21). C'est ainsi que Jésus délivre de *la crainte de la mort.*

N'aura plus soif à jamais; cela veut dire : éternellement. D'ailleurs le croyant n'attend pas la mort. Il attend le Seigneur. Car Jésus a dit, notez ces paroles : *Je reviendrai.* Et quelle immense bénédiction sera la part de celui qui, délibérément n'aura pas fermé ses oreilles à la voix douce, persuasive et tendre du Sauveur. *A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de la fontaine de l'eau de la vie.* Venez à Jésus vous n'aurez plus soif *à jamais !*

A. S. L.

LE LIVRE DE LA GENÈSE

(Suite)

Un mot par chapitre

Chapitre xxix. — **Mariages**

Nous avons trouvé dans le chapitre précédent les deux grands et immuables principes que nous discernons dans toutes les voies de Dieu : la grâce et le gouvernement. La grâce s'occupe d'un homme misérable en soi — un Jacob. La source de cette grâce est dans le cœur de Dieu, sa raison d'être est dans son amour. Cet homme sera désormais et

sans repentir de la part de Dieu, l'objet de sa faveur ; des promesses sans condition reposent sur lui. Mais d'autre part, comme il manifeste, dans sa vie, sa mauvaise nature et son propre cœur, cet homme, traité comme un fils, connaîtra la discipline et toutes les voies d'un saint et juste gouvernement.

Jacob vient de recevoir des promesses. Il n'en comprend pas la portée, mais elles sont merveilleuses. Elles devraient le remplir de reconnaissance et de confiance dans le chemin de son exil. Il n'en sera rien ; il s'en va vers sa famille et là, les dispositions de son caractère naturel se développeront sans réserves, le milieu y étant favorable.

Un autre voyageur avait jadis suivi le même chemin (Genèse xxiv) mais quelle différence quant au voyage et quant à l'arrivée, entre le serviteur d'Abraham venu pour une mission bénie et le fugitif dont la conscience est mauvaise ! La scène a cependant beaucoup de ressemblance avec celle du chapitre xxiv, Jacob rencontre Rachel au puits, mais c'est lui qui abreuve son troupeau, il se fait reconnaître et Laban l'accueille favorablement.

Laban est un homme du monde, son élément est l'intérêt et la ruse, mais sur ce terrain il trouve un rival et un émule en Jacob, fils de la promesse, descendant d'Abraham, l'homme de Béthel qui a entendu les communications divines, qui pendant vingt années luttera d'astuce avec son oncle. Quel triste spectacle ! C'est hélas, le spectacle que montre toujours le croyant, dont le cœur non jugé séjourne encore, par ses désirs, dans ce monde dont Satan est le Prince.

Nous trouvons les deux « Mariages » de Jacob. Dans le premier, avec Léa, Jacob est victime de la ruse de son oncle, alors que lui semblait avoir fait un honnête marché. Son amour pour Rachel l'amène à servir une seconde période de sept années, *qui furent à ses yeux comme peu de jours, parce qu'il l'aimait* (verset 20). Cette éclaircie dans la triste vie de Jacob à Charan, n'est-elle pas une pâle image de l'amour de Christ qui a accompli un service parfait — mais dans quelle douleur — pour acquérir l'Église, l'Épouse selon son cœur. Pour elle, *Il a enduré la croix et méprisé la honte* (Hébreux xii, 2).

De Léa, il est dit qu'elle était haïe ; aussi c'est d'elle que le Dieu de toutes grâces va s'occuper en consolation, elle met au monde successivement quatre fils : Ruben, dont le nom signifie *voyez, un fils* ; Siméon, *entendu* ; Lévi, *attachement* ; Juda, *louange.* Il y a une gradation dans la signification de ces noms qui montrent l'affliction de cette femme haïe, puis sa joie et sa reconnaissance envers Dieu pour ses compassions.

Mais deux servantes ont été introduites dans cette maison et le caractère de cette famille qui ne s'appuie que sur la chair, va se manifester par elles, comme autrefois en Agar dans la tente d'Abraham.

Pauvre Jacob ! Quelle paix, quel repos le croyant peut-il avoir lorsqu'il est loin de Dieu de fait et de pensées, ignorant toute dépendance ? Nous ne le voyons pas prier ; il lui avait été donné dans le chapitre précédent des ressources surabondantes, il n'en profite pas. Il se traîne à un niveau bien bas, qui s'accentuera encore dans le chapitre suivant. En contraste, quelle grâce

Le Salut de Dieu 64 (1937)

patiente et persévérante est celle de notre Dieu. Certes, nous sommes souvent les Jacob du temps présent, mais nous marchons aussi avec la fidélité immuable, avec *les dons de grâce et l'appel de Dieu qui sont sans repentir* (Romains xi, 29).

NOUS SAVONS

On reste confondu devant les progrès de l'homme dans le domaine de la science. Doué par Dieu de talents et d'intelligence, il a réussi à explorer tous les domaines accessibles et à pénétrer dans les choses les plus cachées. Combien merveilleuses sont, par exemple, l'invention des rayons X et de la radio ; combien étonnantes sont les explorations dans toutes les parties du monde. Le télescope a rendu possible des découvertes extraordinaires dans le monde des étoiles. Et notre étonnement ne fait que croître quand nous pensons aux progrès de la chimie.

Mais si nous demandons : l'homme est-il devenu plus heureux par cette accumulation de connaissances, nous sommes obligés de répondre : Non ! Et pourquoi ? — Parce que la science ne l'a pas amené à Dieu, la seule source du bonheur.

Les domaines les plus vastes de ce monde peuvent lui être ouverts ; il peut avoir mis en lumière des choses merveilleuses ; mais le monde de l'au-delà lui reste fermé, la science ne l'a pas même amené à prouver l'existence de Dieu. En rapport avec la connaissance de Dieu et des choses célestes, les savants sont obligés de reconnaître

qu'ils ne savent rien et ne sauront rien, ainsi que l'a déclaré, une fois, un grand savant.

Mais les enfants de Dieu tiennent un autre langage. Ils ont entre les mains la Bible, la Parole de Dieu, qui leur enseigne tout ce qui concerne Dieu et les choses célestes, tout ce qui leur est utile de savoir pour rendre leur cœur heureux pour le temps et l'éternité. Ils y lisent toujours à nouveau ces mots : *Nous savons*, qui caractérisent la Parole et le peuple de Dieu.

Quelqu'un pourrait objecter : « Qui sait si tout ce que contient la Bible est vrai et si l'on peut s'y fier ! » Nous renvoyons cet objecteur à la parole du Seigneur qui pouvait dire de lui-même : *Je suis la vérité. — Je dis la vérité. — L'Écriture ne peut être anéantie* (Jean x, 35). — *Le ciel et la terre passeront mais mes paroles ne passeront point* (Matt. xxiv, 35). Au reste, la Parole de Dieu renferme elle-même la preuve de son authenticité : *Si quelqu'un veut faire Sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si moi je parle de par moi-même* (Jean vii, 17).

D'autre part, il est clair que si Dieu demande compte à ses créatures de leur responsabilité, Il doit aussi leur communiquer ses volontés. C'est l'Écriture sainte qui en a été le moyen et « bienheureux sont ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la gardent ». Il est utile de rappeler que la connaissance de Dieu, de sa grâce, de la rédemption et des bénédictions de la gloire future, sont uniquement la part des enfants de Dieu. Ils ont, par l'Écriture, le témoignage que Dieu est *lumière* et *amour*, qu'Il a horreur du péché, mais qu'Il aime le pécheur auquel Il a préparé une rédemption éternelle par le don de son Fils.

Méditons ce que l'apôtre Jean écrit aux croyants : *Nous savons que nous sommes de Dieu, et que le monde entier gît dans le méchant* (I Jean v. 19).

Celui qui possède la vie éternelle par la foi et qui a reçu le Saint Esprit, est de Dieu et connaît Dieu. S'il jette un regard sur le monde, il verra que les hommes y vivent dans l'inimitié de Dieu et dans le péché.

Dans l'épître aux Romains (iii, 10-19), nous lisons : *Il n'y a point de juste, non pas même un seul... Ils se sont tous détournés, ils se sont tous ensemble rendus inutiles ; il n'y en a aucun qui exerce la bonté, il n'y en a pas même un seul... Leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume ; leurs pieds sont rapides pour verser le sang ; la destruction et la misère sont dans leurs voies, et ils n'ont point connu la voie de la paix... Tout le monde est coupable devant Dieu.*

Tel est le témoignage que Dieu porte sur tout homme qui n'est pas né de nouveau.

Mais qui croit à ce témoignage et à qui le bras de Jéhovah a-t-il été révélé ?

Hélas ! il n'en est qu'un petit nombre, et si tu repousses cette vérité, cher lecteur, tu ne peux arriver à la certitude bénie du salut. Tu mourras dans tes péchés, tu entreras sans espérance dans l'éternité, séparé à jamais de Dieu, la source de l'amour. Mais à celui qui s'incline devant la Parole, qui vient à Dieu comme un pécheur, perdu, soupirant après le pardon, l'Écriture déclare : *Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs* (I Tim. i, 15). — *Dieu a tant*

aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle (Jean iii, 16).

Le croyant peut être parfaitement tranquille, tant pour son passé que pour le présent et pour l'avenir, parce que Dieu a tout mis en règle pour lui.

La Parole de Dieu nous dit : Nous savons. *Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie* (I Jean iii, 14). Quelle précieuse assurance pour le racheté ! Il était une fois *mort dans ses fautes et dans ses péchés* comme les autres hommes, mais, par la foi, il est né de nouveau et a reçu la vie éternelle qui le met en communion avec Dieu. Combien heureux sont ceux qui peuvent s'écrier : « J'ai trouvé une propitiation !... *Je sais* que mon rédempteur est vivant ! »

C'est dans cette assurance qu'ils traversent le monde. Les souffrances, les luttes, les difficultés ne leur sont pas épargnées ; mais *ils savent* que Dieu s'en servira pour les bénir. Quelle consolation pour eux de lire dans la Parole de Dieu : *Nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu* (Rom. viii, 28).

Aussi longtemps que le Seigneur tarde à revenir, ils sont encore soumis à la mort, mais qu'elles sont bienfaisantes pour eux ces paroles de l'apôtre : *Nous savons que, si notre maison terrestre qui n'est qu'une tente, est détruite, nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieux* (II Cor. v, 1).

Dieu peut détruire notre enveloppe charnelle, mais qu'est la mort pour un homme assuré du pardon et de la vie éternelle, sinon la messagère

Le Salut de Dieu 64 (1937)

qui le sort d'un monde de péché pour l'introduire dans la félicité éternelle? *Où est, ô mort, ton aiguillon ? Où est, ô mort, ta victoire ?... Mais grâces à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ* (1 Cor. xv, 55-57).

Les rachetés n'espèrent pas seulement aller au ciel ; mais *ils savent* qu'ils y ont une demeure éternelle.

Lecteur, n'est-ce pas là une assurance bien enviable?

G. B. F.

LES GAGES DU PÉCHÉ ET LE DON DE GRACE DE DIEU

Les gages du péché, c'est la mort ; mais le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur (Romains vi, 23).

* * *

Tous les hommes ont été conçus dans le péché et sont nés dans l'injustice. Aussi longtemps que nous ne sommes pas nés de nouveau et que nous ne sommes pas guidés par l'Esprit Saint, nous sommes esclaves du péché, que nous le voulions ou non. Nous sommes vendus au péché et nous nous trouvons dans l'obligation de le servir. La convoitise de la chair, la convoitise des yeux, l'orgueil de la vie dirigent notre cœur. Comme l'a dit notre Seigneur, c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les vols, les injures, les faux témoignages. Ce sont ces choses qui souillent l'homme.

Si nous pensons être exempts de ces fautes en menant une vie honnête, nous nous trompons. Le Fils de Dieu qui pouvait dire de lui-même : *Je suis la vérité*, charge tous les hommes de ces péchés. Que nous le reconnaissions ou non, nous sommes donc tous esclaves du péché. Et quel est le salaire réservé aux pécheurs à la fin des jours? Nous avons vu que *les gages du péché, c'est la mort.*

Combien cette parole est vraie ! Journellement, sans interruption, les hommes meurent et sont ensevelis. *Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et... ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché* (Romains v, 12).

Ah ! si les hommes se rendaient compte des terribles conséquences du péché, ils le redouteraient davantage. Mais l'ennemi le leur présente sous un jour agréable, les persuadant que la vie est faite pour en jouir. La nature l'exige, dit-il, et le « Bon Dieu » ne sera pas assez cruel pour condamner un homme à cause d'un écart passager.

L'homme écoute volontiers ces conseils, car il aime le péché. L'asservissement au péché procure des jouissances à la chair et ne demande aucun sacrifice. Seulement... la fin en est terrible : c'est la mort. Mais pourquoi s'en attrister à l'avance, dit-on, tous les hommes doivent suivre le chemin qui y aboutit, et, quand la terre nous couvrira, ce sera le repos. Oui ! Mais quel terrible réveil sera le leur !

Il faut choisir. Rester esclave du péché, c'est suivre le chemin de la perdition. *Large est la porte, et spacieux le chemin qui mène à la perdition et nombreux sont ceux qui entrent par elle.* (Matthieu vii, 13). Ce chemin est semé de

roses et de relations agréables. Le poison du péché opère lentement mais sûrement, et l'ennemi ne vous lâche pas avant de vous avoir entraîné au fond de l'abîme du mal. Combien de jeunes gens ont débuté dans la vie avec de bonnes résolutions et sont revenus malades de corps et d'âme ! Combien ont regretté d'avoir négligé les exhortations des parents, les appels de la Parole de Dieu : *Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos !*

Il est trop tard quand vient la mort et elle n'est pas le pire des maux. C'est le jugement qui la suit. Alors ceux qui entrent dans l'éternité sans rédemption entendront ces terribles paroles : *Allez-vous en loin de moi, maudits, dans le feu éternel* (Matthieu xxv, 41).

Mais, Dieu soit loué ! Il nous a laissé dans sa Parole un message d'amour qui promet le pardon et la vie éternelle à tous ceux qui se repentent et viennent à Lui à la faveur du sang de Christ. Si le salaire du péché est la mort, le don de grâce de Dieu est la vie éternelle en Christ. Oui, la grâce de Dieu est apparue à salut pour tous les hommes. Son amour a trouvé le moyen de nous secourir. Il a livré son Fils unique et bien-aimé à la mort et au jugement, afin que fût accomplie, à la croix, la grande œuvre de rédemption. C'est là que Christ a porté le châtiment du péché pour nous. Il s'est offert volontairement à Dieu pour prendre notre place et nous acquérir le salut. Il n'y a rien à apporter, rien à faire pour se rendre digne de la vie éternelle. Tout est un don de la grâce.

Et ce don de la grâce est merveilleux. Celui qui l'a reçu ne redoute ni la mort ni le jugement. Le Seigneur a dit : *Celui qui croit en moi, encore*

qu'il soit mort, vivra. Celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie.

Le croyant jouit de la communion avec Dieu et avec Jésus Christ, source de joie inexprimable pour le cœur. C'est pourquoi Jean a pu dire : *Nous vous écrivons ces choses afin que votre joie soit accomplie.*

Le Saint Esprit vient habiter dans le cœur des croyants ; il dirige leur marche, leur aide à porter des fruits qui réjouissent Dieu. Plus tard, ils jouiront de la gloire dans la maison du Père où tout est lumière et amour.

Quelle part bénie !

Celle des inconvertis sera le lieu de tourments éternels, là où sont les pleurs et les grincements de dents. Que le Seigneur en préserve nos lecteurs!

G. B. F.

UN ORATEUR MUET, À LA PAROLE FERME ET PUISSANTE

Je fus témoin, il y a quelque temps, d'un spectacle curieux dans une grande salle d'un restaurant où je me trouvais. Il y avait là, autour d'une grande table, une vingtaine de personnes de tous les âges qui dînaient, mais dans le silence le plus impressionnant. Cependant il régnait parmi eux une grande animation et la conversation, muette, semblait particulièrement active. Il y avait des

Le Salut de Dieu 64 (1937)

visages pleins d'intérêt, des yeux brillants, des gestes extraordinaires : il s'agissait d'une société de sourds-muets, où tout ce qui est compris dans le mot vie, cœur, affection se donnait un libre cours, sans qu'un seul son ne fut émis. Le même spectacle se vérifie, du reste, chaque jour, entre le lecteur et le livre, la lettre ou le télégramme qu'il lit, et qui lui parlent sans paroles et sans sons. Certainement, *les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'étendue annonce l'ouvrage de ses mains. Un jour en proclame la parole à l'autre jour, et une nuit la fait connaître à l'autre nuit. Il n'y a point de langage, il n'y a point de paroles ; toutefois leur voix est entendue* (Psaume xix, 1-3). Le souvenir aussi parle sans voix, et bien souvent d'une manière si puissante qu'il vous tire des larmes.

Mais il est un autre langage sans voix, sans paroles et qui peut faire trembler dans son corps et dans son âme celui qui le perçoit ; c'est la voix de la conscience.

De tout temps, il y a eu de grands orateurs qui ont entraîné les hommes à des actes auxquels ils n'auraient pas même songé ; mais aucun orateur ne saurait avoir plus de puissance et d'autorité que la conscience. Elle a le pouvoir de tourmenter à l'extrême celui qui a mal acquis sa fortune ou la considération dont il jouit à tort ; elle rend vile la couronne injustement usurpée. Par sa puissance, le palais des coupables est devenu un enfer et le lit le plus doux une couche dure. Elle ravit le sommeil et la santé aux hommes en apparence heureux et bien portants, elle fait trembler les plus endurcis, révèle ce qui se cache, traîne devant les

juges les coupables en les obligeant à s'accuser eux-mêmes.

Cet orateur merveilleux, témoin invisible et insaisissable de nos actions, collègue fidèle de notre vie, accompagne l'homme, de sa plus tendre enfance jusque dans la mort et dans l'éternité. Souvent elle s'endort si profondément qu'elle semble ne plus exister... cependant elle se réveillera certainement une fois, nul ne saurait dire à quel moment. Alors commencera un discours effroyable, toujours sans paroles, récit fidèle et complet de tout notre passé ; c'est l'histoire de notre ingratitude, de notre égoïsme, de notre péché. Nous reconnaissons parfaitement les personnages dont il est question et notre passé tout entier revit et se déroule sans merci dans une saisissante actualité. Voici le regard d'une mère éplorée ; ses exhortations, ses supplications sont entendues : « Mon fils, n'entre pas dans ce chemin ! Mon fils, éloigne ton pied du mal ! » Tu savais..., tu n'as pas pris garde ! Que de larmes amères versées par cette pauvre mère jusqu'au jour ou ses yeux se sont éteints ! Voici la voix sévère et juste d'un père ! Il y a longtemps qu'il a quitté la scène de ce monde, toutefois il est là comme lors de sa dernière conversation. Avec un fils méchant et dévoyé, voici l'ami d'enfance qui parle à son tour : c'est toi qui m'as entraîné dans le mauvais chemin ; depuis lors, je suis descendu plus bas, toujours plus bas, dans l'abîme du mal ! Voici le compagnon de café et de jeu. Voici une jeune fille qui supplie, mais il n'a pas gardé vis-à-vis d'elle la parole donnée, un rire moqueur a répondu à ses larmes ; n'a-t-il pas à se reprocher l'acte terrible par lequel, dans son désespoir, elle a mis fin à ses jours !

Elle est morte, néanmoins son souvenir reste parfaitement vivant devant lui : voici son maître, il avait mis sa confiance en lui, aussi craint-il de rencontrer son regard. Un jour, se trouvant seul et sans que personne n'ait pu le voir, il a pris dans la caisse ce qui n'était pas à lui ; le maître ne s'en est jamais aperçu, mais maintenant, en silence, il l'accuse ! Sa conscience ne dort plus, l'orateur à la parole puissante l'accuse. Quelqu'un dira-t-il : Ceci ne s'adresse pas à moi, je n'ai commis aucun acte méchant ; qui peut me reprocher ma conduite? j'ai fait tout mon devoir et je n'ai rien à avouer. Ami, Dieu rend-il le même témoignage en votre faveur ? Et vos mensonges, petits et grands, et vos paroles sévères et vos pensées coupables ! Mais voici que quelqu'un s'approche de vous, c'est le Fils de Dieu, Celui qui par grâce est passé par la mort pour vous et moi ; Celui qui vous a aimé, cherché, accompagné, protégé, béni dans votre chemin. Il voulait votre cœur, débarrassé de son égoïsme et de sa mondanité. Il voulait vous faire voir ce que vous êtes aux yeux de Dieu, Il voulait faire briller votre œil de la lumière des vivants et amener votre cœur à s'humilier devant Son amour. Comment avez-vous répondu aux appels de Sa grâce, pourquoi avez-vous fui Dieu ? Vous n'avez jamais trouvé un moment à Lui donner, vous deviez travailler et vos loisirs n'étaient pas pour Lui ! Finalement Il s'est tu et Sa personne n'a plus eu le moindre attrait pour vous. Il a frappé en vain à la porte de votre cœur endurci. Satisfaire vos caprices, développer vos affaires, s'élever dans les honneurs, réaliser vos projets, tout cela a eu plus d'intérêt pour vous que l'amour de Celui qui pour vous a donné Sa vie ! Votre conscience

réveillée, comprend maintenant la grandeur de votre égarement et l'équité du jugement de Dieu au devant duquel vous avancez. Le cœur de l'homme, dans sa légèreté ne se préoccupe pas de ce jugement et de ses suites effroyables.

Nous vous supplions pour Christ, Dieu pour ainsi dire vous exhortant par notre faible moyen : Soyez réconciliés avec Lui. *Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui.* Ouvrez-Lui votre cœur ; n'est-il pas l'ami du pécheur? N'est-ce pas une *parole certaine et digne de toute acceptation que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs?* Ne faites-vous pas partie de ceux auxquels il dit : *Venez à moi, vous tous qui vous fatiquez et qui êtes chargés et moi je vous donnerai du repos.* Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Aujourd'hui, il place devant vous la mort et la vie : choisissez la vie. Dieu n'a-t-il pas donné son Fils unique *afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle ? Celui qui croit au Fils de Dieu a la vie éternelle mais celui qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui.* Car il n'y a point d'autre nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes, par lequel il nous faille être sauvés. Comment échapper si nous négligeons un si grand salut. Pour celui qui pèche volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité (c'est-à-dire qui se détourne du seul sauveur qui lui est offert) *il ne reste plus de sacrifice pour le péché, mais une certaine attente terrible de jugement et l'ardeur d'un feu qui va dévorer les adversaires* (Héb. x, 26-27).

LE LIVRE DE LA GENÈSE

(Suite)

Un mot par chapitre

CHAPITRE XXX. — **Les Fils**

Le chapitre XXIX finit par la louange d'une femme dont Dieu s'occupe en grâce et le chapitre XXX commence par la jalousie de celle dont Dieu exerce le cœur. Comme la plupart des femmes qui ont servi aux conseils de Dieu, Rachel est d'abord privée d'enfants, chose douloureuse à l'excès pour la plupart d'entre elles, comme on le voit pour Anne en I SAMUEL I. Mais ce n'est pas par la prière, comme fera Anne, que Rachel recherche la bénédiction : comme Sara, comme Jacob lui-même en présence de son père, elle fera intervenir les ressources de la chair. Bilha, sa servante, enfante Dan *(jugement)* et Nephtali *(ma lutte)*. Ces noms qu'elle donne à ses fils semblent faire entrer Dieu dans ces luttes de la chair, alors qu'Il était de fait exclus des pensées et des calculs de cette pauvre famille : Léa imite sa sœur et par Zilpa, sa servante, reçoit Gad et Aser. Triste rivalité, mais au travers de laquelle Dieu poursuit ses voies merveilleuses en faveur de la famille d'Abraham. Autour des douze *Fils* de Jacob, les douze tribus d'Israël, tournera toute l'histoire du peuple terrestre de Dieu. Quand Balaam lève les yeux (NOMBRES XXIV, 2) il voit Israël habitant dans ses tentes, selon ses *tribus* et il peut dire : *Que tes tentes sont belles, ô Jacob,* et, parlant de Jérusalem, *la ville du Grand Roi* le psalmiste dit : *C'est là que montent les tribus, les tribus de Jah... pour célébrer le nom de l'Éternel* (PSAUME CXXII, 4.)

Mais ici, comme partout, l'homme montre la souillure et la corruption de son être. Que la grâce de Dieu est donc merveilleuse ! Encore un triste marchandage, pour quelques plantes, et Léa devient mère d'Issacar *(salaire)* et de Zabulon *(habitation)*, puis enfin de Dina. Quand Léa parle de salaire, elle oublie que tout est grâce, mais quand elle parle d'habitation, elle lie cela à un *beau don de Dieu,* c'est la note juste.

Mais il est dit : *Dieu se souvint de Rachel,* elle a un fils, Joseph, dont le nom signifie *qu'Il ajoute ;* elle en désire un autre ; cela était selon la pensée de Dieu et par application aux bénédictions spirituelles, nous pouvons aussi les désirer et les demander sans relâche ; ce principe se trouve énoncé dans le livre de MALACHIE III, 10 : *Éprouvez-moi... si je ne vous ouvre pas les écluses des cieux, et ne verse pas sur vous la bénédiction, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus assez de place.*

Joseph sera le plus merveilleux type de Christ de l'Ancien Testament, nous trouverons plus loin son histoire avec intérêt et bénédiction.

Jacob exprime à Laban le désir de retourner en son lieu, en son pays ; un peu de foi brille dans cette parole ; *son* pays est celui que Dieu a donné à Abraham, mais la discipline de Jacob n'est pas encore terminée, il doit rester encore six années pendant lesquelles Dieu fait prospérer ses biens. Un nouveau marché est conclu entre Laban et Jacob ; Laban use de tromperie manifeste, Jacob répond par le calcul de la ruse dont Dieu n'avait pas besoin pour accomplir son dessein qui était de l'enrichir. Tel est ce triste chapitre marqué par une absence complète de moralité chez les femmes de Jacob et chez ce dernier, l'oubli de toutes les

promesses comme aussi de la fidélité et de la puissance de Dieu. OSÉE le prophète (XII, 8-9) résume la mentalité du peuple d'Israël, mais elle est bien celle du patriarche lui-même. Toutefois, dans ce chapitre, Joseph est né, l'homme des conseils de Dieu, celui dont la noble et grande figure dominera la fin du livre de la Genèse. Au travers et en dépit de tant de honte, le fil des conseils divins suit son cours merveilleux.

COMBIEN SERONT LES JOURS DES ANNÉES DE MA VIE ?

Et Barzillaï dit au roi : Combien seront les jours des années de ma vie, pour que je monte avec le roi à Jérusalem ? (II SAMUEL XIX, 34).

* * *

Barzillaï, le Galaadite, avait rendu de très grands services à David, lorsque celui-ci s'enfuyait de devant Absalom, son fils orgueilleux et révolté. En ces jours si intensément douloureux, Barzillaï avait mis, à la disposition du roi, tout ce qui était nécessaire à son entretien pendant son séjour à Mahanaïm. Ah ! Combien les lits furent appréciés par les fugitifs fatigués. La nourriture aussi fut offerte en grande abondance. Le peuple avait faim ; il était lassé et il avait soif dans le désert. Barzillaï de Roguelim tint à manifester d'une manière tangible son attachement et son dévouement à la cause du roi exilé.

Toutefois, une bataille sans merci ensanglanta la forêt d'Ephraïm. Un affreux carnage eut lieu ce jour-là. Vingt mille hommes trouvèrent la mort. Quel massacre ! Quelle tuerie ! Quelle vision d'horreur ! Absalom, ce jeune homme fourbe et perfide, mourut le cœur transpercé par les trois javelots meurtriers de Joab. Dix hommes frappèrent encore le rebelle ; il fut jeté dans une grande fosse et on éleva sur le corps de l'usurpateur un très grand monceau de pierres. Alors, tout Israël s'enfuit, chacun à sa tente.

Après que ses armées eurent remporté cette retentissante victoire, le roi s'en retourna et vint jusqu'au Jourdain. Barzillaï descendit de Roguelim et passa le Jourdain avec le roi. Ce bienfaiteur de l'oint de l'Éternel était très vieux, âgé de quatre-vingt ans. Il avait donc atteint ces limites dont Moïse avait parlé, disant : *Les jours de nos années montent à soixante-dix ans, et si, à cause de la vigueur, ils vont à quatre-vingts ans, leur orgueil encore est peine et vanité* (PSAUME XC, 10). Puis, encore une fois, il est rappelé en termes touchants que Barzillaï avait entretenu le roi alors que celui-ci habitait de l'autre côté du Jourdain. Tel avait été l'amour du vieillard pour le monarque chassé de son trône. Alors que David éprouvait d'innombrables déceptions et que les amitiés sur lesquelles il croyait pouvoir le plus compter s'effondraient les unes après les autres, au plus noir de la nuit de l'ingratitude et de la révolte, Barzillaï avait montré sa générosité, sa tendresse et l'effusion de son grand cœur.

David, dans un sentiment de reconnaissance et pour récompenser le riche vieillard de sa bonté, lui offrit de l'amener avec lui à Jérusalem. Il aurait

Le Salut de Dieu 64 (1937)

pu ainsi, jouir continuellement de la présence du roi. Mais déclinant l'offre gracieuse qui lui était faite, Barzillaï répondit : *Combien seront les jours des années de ma vie, pour que je monte avec le roi à Jérusalem ?*

A cause de son grand âge et de toutes les infirmités qui s'y rattachent, à cause de sa décrépitude, Barzillaï n'avait pas d'espérance de demeurer longtemps ici-bas. Il savait qu'il ne lui restait que *peu de temps* à vivre. Pour lui tout était incolore, insipide, mélancolique et laid. Dorénavant, tout semblait revêtir, pour cet homme ayant la puissance de la fortune, une teinte blafarde et presque sépulcrale. Il savait que les vents de la mort soufflent sans cesse et que, d'un instant à l'autre, à son tour il pouvait être emporté par leur fatal tourbillon.

Dans les yeux de Barzillaï il nous semble voir tous les reflets de la nostalgie et de la tristesse. Cet homme avait possédé la jeunesse comme chacun et peut-être aussi la beauté comme le cruel Absalom. Maintenant il ne lui restait plus que la fortune... Aussi, avec une résignation accablée et dans une sorte de douloureuse lamentation, il parla de tous les plaisirs du goût et des oreilles qui, pour lui, s'étaient à tout jamais évanouis. Adieu les rameaux verdoyants et les chants si doux des oiseaux ! Finis les parfums suaves des fleurs dans la plus fraîche lumière, les coloris brillants, les riches ensoleillements, le bruissement du feuillage dans les promenades champêtres. Barzillaï n'avait pas, comme tant d'autres, connu les excès de privations, les misères de toutes sortes dans les milieux les plus délaissés et les plus pitoyables, là où le vice exerce ses funestes

ravages. Cependant, comme tous les mortels il allait quitter ce monde et connaître les affres du trépas. Telle était la réalité dans toute sa terrible brutalité.

Combien seront les jours des années de ma vie ? Lecteur ! Aujourd'hui nous ferons nôtres les paroles de Barzillaï, car elles ne sont que l'écho de la misère humaine. Avant tout elles nous font souvenir qu'ici-bas tout est précaire et incertain et que les plus navrantes infortunes comme les plus grandes richesses conduisent sûrement à la nuit du tombeau. Nous sommes tous faits de la même argile et partout le péché habite les replis de l'âme humaine. Ne convient-il pas d'attirer l'attention sur ce point ? Le plus humble comme le plus altier, le jeune homme dissipé comme l'homme robuste et âgé, sont rongés par un mal qui les mène immanquablement à la mort. Le péché est l'ennemi séculaire des hommes et, *les gages du péché, c'est la mort* (Rom. vi, 23). *Voici toutes les âmes sont à moi ; comme l'âme du père, ainsi aussi l'âme du fils est à moi : l'âme qui péchera, celle-là mourra* (Ézéchiel xviii, 4). Ceci ne fait pas l'ombre d'un doute : *Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement* (Hébr. ix, 27). L'homme n'a pas signé un contrat avec la mort ; *Comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort... ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché* (Rom. v, 12).

L'Écriture nous révèle le fond des cœurs. Mais elle nous révèle aussi que Christ est venu ici-bas, plein de bonté et de mansuétude, de tendresse vigilante et de dévouement à la souffrance des hommes. Le Fils de l'homme fut traîtreusement

livré par l'Iscariote et dans un immense soulèvement de haine les Juifs et les Romains crucifièrent le Seigneur Jésus. Il repousse le breuvage amer qui aurait diminué les douleurs de sa passion. Puis, le ciel se couvrit de lourdes draperies noires quand Jésus fut livré pour nos offenses. Tel est le crime des hommes, mais telle est aussi la grandeur de l'œuvre du Sauveur parce qu'il a *annulé la mort* et fait *luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile* (II Timothée i, 10). Bientôt Christ redescendra du ciel pour chercher les siens. Alors s'accomplira cette parole de l'Écriture : *La mort a été engloutie en victoire* (I Cor. xv, 54). Quand autrefois, en Égypte, Aaron avait jeté sa verge devant le Pharaon, celle-ci devint un serpent. Le Pharaon avait appelé aussi les sages et les magiciens et les devins de l'Égypte jetèrent chacun leur verge, et elles devinrent des serpents. Il est ajouté : *Mais la verge d'Aaron engloutit leurs verges* (Exode vii, 12). Ainsi par la résurrection, la mort sera *engloutie* en victoire. Enfin la troisième étape du propos de Dieu à l'égard de la mort, consiste dans le fait que la mort sera *abolie*. Le chapitre xv de l'épître aux Corinthiens que l'on pourrait appeler le grand chapitre de la résurrection et qui nous parle du *dernier Adam* et de la *dernière trompette*, nous dit aussi que *le dernier ennemi qui sera aboli, c'est la mort*. Ceci aura lieu à la fin du règne millénaire du Seigneur Jésus quand Il aura remis le royaume à Dieu le Père.

Maintenant, pour le croyant, la mort a perdu ses terreurs. N'est-il pas dit qu'Étienne s'endormit ? Paul parle de déloger et d'être avec Christ. Pierre savait que le moment de déposer sa tente approchait rapidement. Les chrétiens peuvent dire :

Nous aimons mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur. D'autre part, il n'est jamais dit que le Seigneur Jésus s'endormit mais bien qu'Il est mort. Ah ! Quel amour que son amour !

Combien seront les jours des années de ma vie ? Vieillards tremblants dont les regards sont tristes et assombris, visages nostalgiques et cœurs déchirés, vous ne pouvez pas répondre à cette question. Vos parents et vos amis ne le peuvent pas davantage. Un fait s'avère certain : vous serez bientôt touché par un ennemi invisible. Vous ne pouvez envisager la mort avec indifférence et avec dédain, à cause du jugement qui sera la part de l'âme impénitente. Puissiez-vous avoir le sentiment très profond de votre état de péché devant Dieu. Votre situation est menaçante et je vous demanderai : Allez-vous mourir désespérés ?

Combien seront les jours des années de ma vie ? Jeunes gens qui avez maintenant dans les yeux toutes les lueurs de la grâce et de la santé, savez-vous que bientôt ces mêmes yeux seront ouverts et fixes ? Ah ! Combien d'incidents peuvent se produire entre l'aube et le crépuscule. Si vous mourez sans Christ vous serez précipités dans l'abîme du mépris éternel et de la douleur. Vous sombrerez dans l'abandon et dans le silence car la parole se glacera sur vos lèvres. Sachez que Dieu a donné à l'homme un souffle impérissable. Tournez-vous vers Christ qui seul peut guérir la gangrène de votre cœur. Lecteur, l'âme n'est pas un vain mot.

A. S. L.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

C'EST FAIT

Quand donc Jésus eut pris le vinaigre, il dit : C'est accompli. Et ayant baissé la tête, il remit son esprit. (JEAN XIX, 30.)

Et il sortit du temple du ciel une grande voix procédant du trône, disant : C'est fait. (APOCALYPSE XVI, 17.)

Et celui qui était assis sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles. Et il me dit : Écris, car ces paroles sont certaines et véritables. Et il me dit : C'est fait. (APOCALYPSE XXI, 5.)

* * *

C'est avec un soupir de soulagement que, bien souvent les enfants des hommes prononcent ces deux mots : C'est fait ! Mais ils nous parlent d'un but que l'on s'était proposé d'atteindre et surtout d'un effort énergique et persévérant qui a été fourni. Pensez à un chirurgien qui vient d'effectuer une opération difficile sur un malade dont la vie est en danger. Les parents et les proches, anxieux, se tiennent à proximité de la salle d'opération. Enfin, après une attente qui semble désespérément longue, voici le praticien qui paraît. Savez-vous quels sont les mots qui sortent de sa bouche ? La famille est là bouleversée, suspendue aux lèvres du chirurgien qui dit : C'est fait ! Vous comprenez bien ce que cela veut dire. C'est terminé. L'opération est faite. L'intervention nécessaire a eu lieu.

Mais, dans le livre de Dieu, nous trouvons aussi, et par trois fois, ces paroles si expressives. La première fois qu'elles ont été prononcées, c'est

par le Seigneur Jésus attaché sur le gibet de la croix. Vous savez peut-être que le Fils de l'homme élevé de la terre sur un bois infâme, a prononcé sept paroles. Notre divin Sauveur a dit : C'est accompli. Ce fut une de Ses dernières paroles avant d'entrer dans le sombre domaine de la mort. *Quand donc Jésus eut pris le vinaigre, il dit : C'est accompli.* Telle est la déclaration sublime qui sortit des lèvres expirantes de notre Sauveur, après qu'elles eurent été humectées avec du vinaigre. Or, une chose accomplie par Jésus est une chose parfaite, une chose à laquelle il n'y a absolument rien à ajouter. Croyez-vous cela, ami lecteur ? Si vous pouvez dire : oui, sincèrement, honnêtement, vous êtes bienheureux. *C'est accompli.* C'est Jésus Lui-Même qui l'a dit. Il est Dieu et Il n'a jamais rien dit qui ne soit juste et vrai. De plus, Jésus n'a jamais rien dit, ni trop tôt, ni trop tard. Chaque parole est sortie de Sa bouche bénie au bon moment.

Mais, revenons un instant en arrière. Pourquoi Jésus est-Il venu sur cette terre de tourments ? Ah ! c'est parce que le Père l'avait envoyé. Écoutez cette déclaration magnifique : *En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui* (1 JEAN IV, 9). C'est parce que nous étions morts que Dieu a envoyé Jésus. Le Libérateur avait été annoncé par les prophètes, mais aussi par Dieu Lui-même. Ne lisons-nous pas dans le livre de la Genèse (III, 15), après la chute de l'homme, que Dieu a prononcé ces paroles : *Et je mettrai inimitié entre toi et la femme, et entre ta semence et sa semence. Elle te brisera la tête, et toi tu lui briseras le talon.*

Adam sortit de la poussière de la terre. Ève fut formée avec une des côtes d'Adam. Mais Christ est, Lui, la semence de la femme. Il est écrit : *Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré* (HÉBREUX I, 5). Jésus a pris sur Lui notre misère. C'est pour nous qu'Il est resté six heures attaché sur le bois maudit de la croix. Ses mains furent saignantes sur le gibet. La colère de Dieu l'accabla de tout son poids. Et voilà que tout à coup, ces paroles bénies sortirent de sa bouche : *C'est accompli.*

Lecteur ! Ne direz-vous pas gloire à Jésus ? L'œuvre de grâce est achevée. Car le voile du temple se déchira en deux, quand Jésus ayant crié d'une forte voix, rendit l'esprit. Celui qui croit au Sauveur a, maintenant, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, par le chemin nouveau et vivant qu'Il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair. Voilà donc le premier *c'est accompli* de l'Écriture et, comme nous le voyons il est en rapport avec le salut.

C'est dans le dernier livre de la Parole, l'Apocalypse, que nous trouvons ensuite et par deux fois, cette expression si remarquable. Il est dit d'abord : *Et il sortit du temple du ciel une grande voix procédant du trône.* La voix ne vient donc plus de Golgotha, mais du ciel. La septième coupe du courroux de Dieu vient d'être versée dans l'air par un ange. Vous savez aussi bien que moi que l'homme ne peut pas vivre sans air. Il est absolument indispensable à la créature humaine. D'ailleurs, quelle est la première chose que fait un petit enfant lorsqu'il paraît sur la scène de ce monde ? N'est-ce pas de respirer ? Il

est possible de se passer de beaucoup de choses et pendant un temps qui est parfois assez considérable. Manger, boire et dormir sont des choses nécessaires, mais dont on peut, à la rigueur se passer pendant un temps plus ou moins long. Il n'en va pas de même avec la respiration. Eh bien ! dans le livre des jugements la coupe versée dans l'air rappelle à l'homme que la colère de Dieu est sur tous ceux qui ont suivi le chemin de la vie sous la bannière de celui qui est nommé le chef de l'autorité de l'air. Actuellement, le diable conduit les hommes dans les sentiers de la désobéissance et de la révolte contre Dieu. On méprise le témoignage de l'amour de Dieu dans le merveilleux don de Jésus. Les pauvres malheureux qui agissent de cette manière, amassent pour eux-mêmes la colère pour le jour de la colère. Que cela est solennel ?

Que sera la fin de ce mépris du Fils bien-aimé de Dieu ? Il faut que chacun sache que le Sauveur des pécheurs est aussi le Juge redoutable. Tous les rebelles devront le constater au moment de la dernière plaie qui fondra sur ce monde apostat. Le jugement sera exécuté sur tous ceux qui n'auront pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés.

Mais il y a un troisième *c'est fait*. Après les jugements qui vont s'abattre sur la terre, Satan sera lié pour mille ans. Notez bien que la mort ne sera pas encore abolie ; la chair et le sang subsisteront encore. Sans doute, l'esprit de révolte sera en quelque sorte comprimé par la gloire et par la présence du Seigneur Jésus. Mais, si à ce moment-là la création sera renouvelée, il y aura encore des pécheurs âgés de cent ans. Il faudra

Le Salut de Dieu 64 (1937)

donc que toutes les choses anciennes disparaissent pour faire place à de nouvelles choses. Il faut que le monde entre dans une éternité de perfection sans limite. Le ciel et la terre de maintenant sont réservés pour le feu. Selon la Parole de Dieu, la création actuelle doit retourner dans le néant. Réfléchissez, lecteur, cette terre a été arrosée du sang d'Abel, des larmes d'Ève, du sang des martyrs. Toutefois, ce monde ne sera pas toujours le théâtre où se jouent les drames sanglants de la mort et de la misère.

Ceci nous amène à considérer ce moment terrible où le monde entier était contre Christ. Je veux parler de la croix de Golgotha. Voilà le drame des drames ! Christ était seul buvant la coupe amère et ayant aussi contre Lui ces foules qui, dans un immense soulèvement de haine l'avaient cloué au bois maudit. Satan était contre Christ. Quelles heures solennelles que celles de la croix du Calvaire quand le Fils de l'homme fut chargé de nos péchés sans nombre. Les jours de la terre sont comptés. Elle va disparaître, cette scène de désolation après le règne glorieux du Sauveur ressuscité. Alors, Satan sera lié dans l'étang de feu et de soufre. C'est la seconde mort, la mort éternelle. Telle sera la fin de l'ennemi après les innombrables victoires qu'il aura remportées.

La mort et le hadès seront aussi jetés dans l'étang de feu. Il n'en sera pas autrement non plus de ceux dont le nom n'est pas trouvé écrit dans le livre de vie. L'écrivain sacré s'exprime alors ainsi : *Et je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre* (Apocalypse xxi, 1). Le moment arrivera où Dieu sera tout en tous. De nos jours on ne peut pas dire qu'il en est ainsi. Bien au contraire,

l'homme est tout en plusieurs choses. Au seuil de cette éternité bienheureuse que nous contemplons, Celui qui était assis sur le grand trône blanc dira : *C'est fait.* Tout sera désormais nouveau dans un monde nouveau. Tout sera éternel sur une terre éternelle.

Celui qui croit en Jésus a donc entendu le premier *c'est accompli.* Cette déclaration bénie apporte la paix à l'âme troublée, le repos au cœur fatigué, la délivrance au captif, le salut au perdu, la justification au coupable. Lecteur ! Se pourrait-il que vous méprisiez la grande clémence du Sauveur des pécheurs ? Sans Christ l'homme s'avance sous un ciel bien sombre. Oh ! ressentez aujourd'hui le poids de votre chaîne. Venez à Jésus et Il brisera vos fers.

La deuxième déclaration, nous venons de le voir, concerne le monde. Le *c'est fait* du jugement est prononcé. Ceci devrait faire réfléchir les incrédules et aussi les amis des plaisirs impurs. Que de classes de personnes ne pouvons-nous pas distinguer dans les ténèbres d'ici-bas. Mais tous ceux qui ne connaissent pas le Fils de Dieu comme leur Sauveur personnel auront à faire avec le jugement inexorable d'un Dieu dont les yeux sont trop purs pour voir le mal.

Enfin, la troisième fois que Dieu dit *c'est fait,* c'est en rapport avec la félicité des élus. Les sauvés se tiendront devant l'éclat incomparable de la Majesté. La plus grande bénédiction sera de contempler la face adorable de l'Agneau qui a été immolé. Mais pour être dans le séjour des pures délices de la présence du Fils de l'homme glorifié, il faudra avoir entendu et reçu dans son cœur le *c'est accompli* du mont Calvaire. Ami, où

serez-vous ? Puissiez-vous recevoir, aujourd'hui, cette douce parole que l'Esprit Saint adresse à votre cœur. Venez à Jésus car Il vous invite. Voyez Ses plaies ouvertes. Oh ! quel amour que Son amour. Se pourrait-il que vous puissiez encore résister ?

M. C.

LES LETTRES D'OR

Par un bel après-midi de dimanche, un pauvre petit garçon tout déguenillé parcourait lentement l'une des rues les moins fréquentées d'une grande ville, lorsque ses yeux, fixés à terre, tombèrent tout à coup sur un objet qui attira particulièrement son attention. C'était une carte, que venait sans doute de laisser tomber quelque enfant d'une école du dimanche. Le petit garçon la ramassa soigneusement, la tenant par les bords pour ne pas la salir, et se mit à l'admirer. Dans un cadre aux brillantes couleurs, étincelaient, au soleil, des lettres d'or. Il aurait bien voulu les lire, mais, hélas ! personne ne lui avait jamais rien appris. Il mit donc la carte dans sa poche, de peur que quelque camarade ne la lui prit, et se dit : « Je demanderai à la vieille Marguerite de me lire cela ce soir. Je parierais que c'est quelque chose de bon, sans cela on n'aurait pas pris tant de peine pour l'écrire si bien. »

Pensant ainsi il poursuivit sa route ; mais bientôt rejoint par quelques autres garçons, il oublia sa carte pour le moment. Mais le soir venu, avant de retourner chez lui, il monta un sombre escalier dans la même cour, ouvrit une porte et s'écria : « Mère Marguerite, êtes-vous là ? — Oui, Jacques ;

entre mon garçon, » cria, d'une voix cassée, une vieille femme qui essayait de lire près d'une table chancelante sur laquelle brûlait une chandelle fumeuse.

— « Eh bien ! mère Marguerite, j'aimerais que vous me disiez ce qui est écrit là en lettres d'or. Je ne connais personne que vous qui pourrait le faire. — Volontiers, répondit la vieille femme, je ferais plus encore pour toi, Jacques, car tu es toujours prêt à me donner un coup de main. »

Elle prit la carte dans ses mains, et après l'avoir admirée un instant, elle lut lentement : Crois au Seigneur Jésus Christ, et tu seras sauvé.

— « Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Jacques. — J'ai peur de ne pas pouvoir te le dire, mon garçon ; je ne connais pas grand'chose de tout cela. — Mais qui est le Seigneur Jésus Christ ? — J'ai entendu dire qu'il est le Fils de Dieu, qui vit dans le ciel. — Je voudrais bien savoir ce que cela signifie : Tu seras sauvé ! Du quoi devons-nous être sauvés ? — Je crois que je puis te le dire, Jacques, dit la vieille Marguerite. Quand j'étais une enfant de ton âge, j'allais à l'école du dimanche où j'ai appris bien des choses, mais j'ai presque tout oublié maintenant. Je me rappelle qu'on nous disait quelquefois que ceux qui sont méchants, et qui ne servent pas Dieu comme ils le doivent, seront jetés dans un grand feu quand ils mourront, un feu nommé l'enfer ; et je pense que c'est de cela que nous avons besoin d'être sauvés. — Eh bien ! dit Jacques, j'aimerais bien en savoir davantage sur le Seigneur Jésus Christ, afin que je puisse croire en Lui, car je ne voudrais pas aller dans ce grand feu. »

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Rentré chez lui, Jacques se coucha ; mais il ne put dormir de longtemps. Ses pensées étaient toujours remplies de ces paroles mystérieuses : Crois au Seigneur Jésus Christ.

Le jour suivant, il résolut de chercher quelqu'un qui pût lui parler de Jésus Christ ; et rencontrant la vieille Marguerite à la porte de la cour, il lui demanda si elle ne pourrait pas l'aider dans sa recherche.

« Attends, lui dit-elle, il y a un monsieur qui demeure dans une maison où je vends quelquefois des oranges ; je suis sûre qu'il pourra te dire tout ce que tu veux savoir. »

Elle montra la maison à l'enfant, et poursuivit son chemin.

Il fallut quelque temps à Jacques avant qu'il trouvât le courage de frapper à la porte ; ce fut timidement qu'il s'y décida à la fin. Un domestique vint ouvrir, mais prenant le pauvre garçon pour un mendiant, il allait le renvoyer quand le maître de la maison vint à passer, et demanda à Jacques ce qu'il voulait. L'enfant tira la carte de sa poche et, la lui présentant, le pria d'être assez bon pour lui expliquer ce qui était écrit dessus. Le monsieur sourit avec bonté, puis prenant Jacques par la main, il le conduisit dans une chambre où il le fit asseoir.

« Mon enfant, lui dit-il, Dieu a fait toutes choses, ce monde et nous-mêmes. Dieu est saint, et il hait le péché. Toutes les mauvaises choses que nous faisons sont des péchés. Tu ne peux rien cacher à Dieu des mauvaises choses que tu as faites, et Il connaît même toutes tes pensées. Mais Dieu est amour, et Il a envoyé son propre Fils dans le monde. C'est Lui qui se nomme Jésus. Il vint du

ciel sur la terre, il y a plus de dix-huit cents ans, pour dire aux hommes que Dieu est amour. Il vint aussi pour mourir pour les pécheurs, pour porter la punition que ceux-ci méritaient à cause de leurs péchés. Il mourut d'une mort bien cruelle, Jacques. De méchants hommes lui clouèrent les pieds et les mains à une croix, où il resta pendu jusqu'à ce qu'il mourût. C'est là, sur la croix, qu'il a porté la punition qui nous était due, à nous, pour nos péchés. Dieu avait mis nos péchés sur Lui. Après sa mort, Jésus fut enseveli dans un sépulcre ; mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et maintenant Jésus est dans le ciel. Il est plein d'amour, mon enfant ; il est tout prêt à te recevoir. Il veut te pardonner tous tes péchés, afin que tu puisses entrer au ciel. Crois au Seigneur Jésus Christ, et tu seras sauvé. »

Jacques crut, et son visage rayonnait de bonheur quand il quitta la maison ; il sentit qu'il avait commencé une nouvelle vie, et qu'il avait trouvé un Ami qui jamais ne le laisserait ni ne l'abandonnerait.

Et maintenant, chers jeunes lecteurs, lequel de vous veut croire en Jésus comme le pauvre Jacques, et être sauvé ?

CHRIST A-T-IL UNE PLACE DANS VOTRE CŒUR ?

A sa naissance, le Seigneur Jésus ne trouva *pas de place dans l'hôtellerie*, comme nous le dit l'évangile de Luc au chapitre II, verset 7.

Pauvre et étranger, le Fils de Dieu vint visiter ses créatures parmi lesquelles il n'y eut pas de place pour Lui. On peut alléguer que ce fait résultait de l'édit de recensement ordonné par César Auguste et de la foule qui encombrait les hôtelleries à cette occasion. Oui, mais si Marie et Joseph avaient été riches, ils auraient trouvé à se loger. Quand le Seigneur vint sur la terre, il était pauvre. Combien émouvantes ces paroles de l'apôtre Paul aux Corinthiens : *Vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, comment, étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis.* Et quand un homme qui selon toute apparence recherchait les avantages terrestres, lui demanda un jour la permission de le suivre, Il dut lui dire : *Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des demeures, mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* (Luc IX, 58).

Le Seigneur a traversé cette terre en pélerin, sans avoir un foyer. Quelle grâce, quel amour et quelle humilité de cœur nous voyons chez Lui depuis le commencement de son chemin jusqu'à sa mort à la croix !

Les mots — *pas de place* — montrent d'une façon frappante la position des hommes vis-à-vis du Fils de Dieu, car il n'y eut pas plus de place pour Lui dans les cœurs qu'il n'y en avait à l'hôtellerie. Le Seigneur fut repoussé par la majorité des hommes, malgré les éclatantes manifestations de son amour. Il n'y eut qu'un tout petit troupeau pour se grouper autour de Lui, pour croire en Lui, L'aimer et Le servir. La grande masse témoigna en paroles et en œuvres : *Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous.* Et nous voyons le

Seigneur de gloire attaché à la croix maudite, outragé, frappé, couronné d'épines et placé au rang des malfaiteurs. Telle est la place que, sous l'influence de Satan, l'homme a donnée au Fils de Dieu en ce monde.

Et qu'en est-il aujourd'hui ? Les hommes sont-ils mieux disposés à recevoir le Seigneur ? Certainement non ! Nous nous trouvons dans le temps dont il déplorait la venue : *Je voudrais que tu fusses ou froid ou bouillant ! Ainsi parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je vais te vomir de ma bouche* (Apocal. III, 15-16).

Dans la chrétienté, la plupart des cœurs sont fermés pour Lui. On y maintient les formes extérieures de la religion, mais il n'y a pas de place pour Jésus dans les cœurs. Dans son amour inlassable, Il s'adresse encore aux indifférents et leur crie : *Je me tiens à la porte et je frappe, si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi* (Apocalypse III, 20). Ces mots s'adressent à chacun de nous. Ne cherchons pas d'excuse pour repousser l'invitation. Dans la parabole du grand souper, le Seigneur nous présente une foule de gens qui refusèrent l'invitation sous des prétextes futiles. Des circonstances terrestres, telles que le commerce, l'augmentation des biens, le mariage, les empêchèrent d'assister au festin et d'avoir part aux glorieuses bénédictions. Il en sera ainsi de tout chrétien dont le cœur est fermé pour le Seigneur et qui repousse le salut.

Cher lecteur, ne repoussez pas Celui qui vous aime d'un amour si grand. Donnez-lui une place dans votre cœur et acceptez le salut qu'Il vous a acquis par ses souffrances à la croix.

G. B. F.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

LE LIVRE DE LA GENÈSE

(*Suite*)

Un mot par chapitre

CHAPITRE XXXI. — **La Moisson**

La *moisson* : nous entendons ici ce mot de deux manières. Il y a pour Jacob une « Moisson » morale, toujours en vertu de ce principe : *Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera* (GALATES VI, 7). Dieu lui parle en disant : *Retourne au pays de tes pères et vers ta parenté, et je serai avec toi* (verset 3). Jacob va se mettre en devoir de le faire ; l'école pour lui est terminée à Charan ; elle se continuera ailleurs ; mais il trompe encore une fois Laban au moment du départ et si l'Éternel n'intervenait pas auprès de ce dernier, sa vengeance serait sévère. Puis il y a une « Moisson » matérielle : Jacob emporte de grands biens du pays d'exil, de même que quatre cent cinquante ans plus tard, en sortant d'Égypte, le pays de servitude ; d'une manière plus étendue encore, il prendra dans l'avenir leurs richesses aux nations pour rentrer dans son pays où régnera le Messie rédempteur.

Rachel et Léa sont vite décidées à un départ clandestin ; le caractère de leur père n'a pas éveillé en elles l'amour filial, mais il a déteint sur elles-mêmes, et Jacob qui connaît le vrai Dieu, n'a pas eu une influence bénie sur leurs âmes ; Rachel vole les idoles, les dieux domestiques de son père.

La manière dont Dieu agit en fidélité envers Jacob, veillant sur chacun de ses pas, le protégeant au milieu de ceux qui pourraient être ses ennemis,

cela sans aucun reproche en présence de la folie du patriarche, est merveilleuse. Quel chemin ne faudra-il pas encore, combien de larmes, jusqu'à ce que, le cœur enfin brisé et les yeux fermés sur les choses qui se voient, Jacob puisse adorer, tout à la fin de la course, appuyé sur le bout de son bâton (HÉBREUX XI, 21).

Laban, avec trois jours de retard, poursuit Jacob et l'atteint au bout de sept. Il ne pourra faire que ce que Dieu lui permettra. Hypocrisie, ruse, sentiments faussés, tout se trouve dans les paroles et les reproches de Laban, qui termine en réclamant ses dieux volés. Jacob domine Laban dans toute cette scène, pourtant comme il rend peu témoignage au Dieu qui est avec lui. Il se justifie ; il glorifie sa conduite en démontrant la honte de celle de Laban et lorsqu'il invoque le nom du Dieu qui le secourt, il n'ose l'appeler *son* Dieu, mais le Dieu d'Abraham et la frayeur d'Isaac. Et cependant dans le cours du Saint Livre, ce Dieu de toute grâce, ce Dieu de miséricorde, s'appellera *Lui-même* beaucoup plus souvent le *Dieu de Jacob* que celui d'Isaac. Quel encouragement pour nous qui avons tant besoin d'une telle miséricorde !

Laban, jusqu'au bout, se donne le beau rôle en des apparences qui ne l'engagent plus à rien, et il cherche à tirer encore profit de la situation en garantissant l'avenir. Sa sécurité pourrait, pense-t-il, être menacée un jour, et il invoque le nom de l'Éternel : l'homme du monde peut, pour certains avantages, prendre le ton et l'apparence d'un chrétien. Au verset 29, il avait employé l'expression : le Dieu de votre père ; misérable Laban ! Quelle leçon pour ceux qui vivent en marge de la famille de Dieu, qui connaissent les vérités de

l'Évangile mais qui ne s'en servent que pour en faire une *source de gain* (I TIMOTHÉE VI, 5). C'est un affreux état, pire que l'incrédulité déclarée. L'accord est scellé, l'alliance est conclue ; le Dieu d'Abraham et celui de Nakhor, ainsi que la frayeur d'Isaac sont encore invoqués par ces deux hommes, mais un Jacob, malgré tout ce qu'il a manifesté de faiblesse et d'inconséquence, peut faire une chose inconnue à un Laban ; il offre un sacrifice. Enfin, ayant mangé ensemble, ils se séparent et Laban sort pour toujours de l'histoire de la famille de Dieu, à laquelle il a été mêlé pour un temps. Ses deux filles y sont entrées sans que rien nous fasse voir quelque fruit pour sa propre âme. Quelle leçon solennelle à méditer longuement par ceux qui sont en danger d'abandonner les privilèges que Dieu leur a donnés !

LA REPENTANCE DE NINIVE

Et les hommes de Ninive crurent Dieu, et proclamèrent un jeûne, et se vêtirent de sacs, depuis les plus grands d'entre eux jusqu'aux plus petits (JONAS III, 5-6).

* * *

Le héraut du ciel est donc entré dans Ninive et lui a solennellement déclaré la guerre de la part du Dieu souverain. Sa voix a retenti sur toutes les places de la cité, comme le son éclatant de la trompette : *Encore quarante jours et Ninive sera renversée.* Comme se sont multipliées ses

iniquités, ainsi vont se multiplier ses douleurs, et sa gloire sera changée *en ignominie* (OSÉE IV, 8). La sentence est prononcée, le jour de l'exécution fixé ; tous les enfants de Ninive, saisis d'effroi, croient Dieu et se repentent. C'est ainsi que Dieu manifeste sa puissance, en accompagnant la prédication de son faible serviteur d'une bénédiction prodigieuse. Les Ninivites *crurent Dieu,* le Dieu vivant, créateur et souverain possesseur des cieux et de la terre. Ils virent, dans le message de l'étranger, son intervention directe, ils reconnurent son doigt. Quel autre, en effet, que le Dieu des dieux, devant qui s'anéantissaient Bel, Nébo et toutes les divinités de Ninive, eût osé dénoncer, en termes pareils, l'entière subversion de leur ville et en fixer l'époque avec autant de précision ? C'est donc le Tout Puissant, c'est Jéhovah, ceint de vengeance, qui va sortir de son lieu pour juger l'iniquité de *la ville de sang, toute pleine de fausseté et de violence* (NAHUM III, 1). *Son chemin est dans le tourbillon et dans la tempête, et la nue est la poussière de ses pieds... Qui tiendra devant son indignation, et qui subsistera devant l'ardeur de sa colère ? Sa fureur est versée comme le feu, et devant lui les rochers sont brisés.* (NAHUM I, 3-6).

Comment résister quand c'est le Dieu suprême qui menace et où fuir quand c'est lui qui poursuit ? Les tremblements de terre, le soufre ardent, le feu du ciel, la nature entière lui obéit. *Il tance la mer et la dessèche, et fait tarir toutes les rivières... Les montagnes tremblent devant lui, et les collines se fondent ; et devant sa face la terre se soulève, et le monde et tous ceux qui y habitent* (NAHUM I, 4-5). Il n'a qu'à dire une parole

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

et, en un clin d'œil, la grande Ninive ne sera plus qu'un vaste amas de ruines.

A l'aspect de l'épée flamboyante de la justice divine suspendue sur elle, la cité tout entière est bouleversée. Elle retentit partout de cris d'angoisse et de lamentations. A quoi lui servent maintenant sa gloire, son opulence et toutes ses richesses, et que feraient pour elle ses idoles ? Dans sa détresse, c'est ailleurs qu'elle a tourné ses regards. Son unique espoir est dans la miséricorde de ce Dieu dont elle avait bravé les jugements. Ses habitants *proclamèrent un jeûne et se vêtirent de sacs, depuis les plus grands d'entre eux jusqu'aux plus petits.*

Telle est la conséquence de la prédication de Jonas, et l'étonnante bénédiction que fit reposer le Dieu des compassions sur les paroles du prophète. C'est l'unique vengeance qu'il veuille tirer des craintes pusillanimes de son messager. Jamais encore prédicateur n'avait obtenu succès pareil. Noé avait prêché, pendant cent vingt ans, à ses contemporains rebelles, sans qu'à sa voix, aucun d'eux eût délaissé son mauvais train. Lot avait affligé son âme juste dans l'impure Sodome et dénoncé à ses habitants les jugements qui allaient fondre sur eux, sans avoir jamais été pour eux autre chose qu'un objet de moquerie. Mais Jonas ne fait que se promener dans Ninive, en répétant : *Encore quarante jours et Ninive sera renversée.* A peine a-t-il parcouru la grande cité que, subitement réveillée par les terreurs du Très Haut, l'orgueilleuse métropole de l'Assyrie devant qui s'inclinait le monde entier, tombe elle-même à son tour devant le marchepied du Roi des rois.

Les habitants de Ninive épouvantés *proclamèrent un jeûne.* Cet acte qui était le fruit de la contrition produite dans leurs cœurs par le message divin, sied à tous les hommes, à nous comme à ces Assyriens. Outre qu'il est un témoignage de notre repentir, il mortifie en nous la chair et nous laisse plus de temps pour l'humiliation. Puis, il nous dispose à la prière et, en maintenant notre esprit plus libre et plus éveillé, nous permet de mieux reconnaître nos torts et de les mieux sentir. C'est là sûrement sa place dans le temps actuel. Mais gardez-vous, sous la grâce, de jeûner dans l'esprit de la loi; gardons-nous surtout d'attacher au jeûne la moindre idée de mérite ou de satisfaction. Le Seigneur ne l'a pas aboli, mais nous enseigne la manière dont nous devons le pratiquer (Matthieu vi, 16-18). Après la descente du Consolateur, nous voyons les apôtres et les premiers disciples s'y adonner dans les circonstances les plus importantes de leur vie (Actes xiii, 2). L'expérience a d'ailleurs montré que jamais on ne le fait dans l'esprit de la grâce, sans y trouver de la bénédiction. C'est surtout dans les conjonctures délicates et critiques de sa carrière, que l'enfant de Dieu doit prier avec jeûne, mais toujours en prenant garde que le formalisme, ce cancer de la vie chrétienne, n'altère ou ne dénature le vrai caractère de cet acte important.

Au reste, il est bon de rappeler le jeûne que Dieu agrée : ce n'est pas qu'un homme afflige son âme un jour, qu'il courbe sa tête comme un roseau et étende sous soi le sac et la cendre. Le jeûne que Dieu a choisi, c'est *qu'on rompe les chaînes de l'iniquité, qu'on fasse tomber les liens du joug et qu'on renvoie libres les opprimés* (És. lviii, 5-6).

Tel est le vrai jeûne. C'est la pratique de tout ce qui est bien et la fuite de tout ce qui est mal. Le chrétien est un nazaréen de Dieu; sa vie doit être un jeûne perpétuel et ce jeûne une affaire du cœur. Sans le jeûne intérieur, le jeûne matériel n'a plus d'objet, plus de sens. Sans l'abstinence réelle, les privations extérieures ne sont, devant Dieu, que de vaines cérémonies, des actes de pharisaïsme, plus nuisibles qu'utiles à notre âme et mieux faits pour ajouter au déplaisir du Seigneur que pour détourner son courroux.

Non seulement les Ninivites jeûnèrent, ils se *vêtirent de sacs* et se repentirent. L'on peut espérer que plusieurs d'entre eux furent amenés par l'opération puissante de l'Esprit de Dieu, de la mort à la vie.

Tel lecteur dira peut-être : Il était convenable que la païenne Ninive, plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie et de la corruption, se repentît et revint de sa mauvaise voie. Mais, suis-je un Ninivite, que je sois exhorté à me repentir? Ah ! Si vous êtes revêtu du manteau d'une belle profession chrétienne, votre cœur est-il meilleur que celui des Ninivites? Savez-vous d'ailleurs ce qu'est la repentance? Se repentir, ce n'est pas seulement reconnaître ses fautes, s'en humilier devant Dieu et se courber un moment comme le jonc, pour se redresser l'instant d'après comme le chêne. La repentance est le fruit de la conversion opérée par l'Esprit de Dieu dans l'âme du pécheur qui reçoit, par la foi, l'Évangile du salut. Ayant horreur du mal dans lequel il est tombé, celui-ci apprend, par la Parole, que la croix du Calvaire a mis fin à tous ses péchés et à sa vie même d'homme pécheur. Il a dépouillé le vieil homme avec ses convoitises et

a revêtu le nouvel homme créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité (Éphésiens iv, 22-24).

La vrai repentance nous amène ainsi à haïr le péché duquel la grâce infinie de Dieu en Christ nous a délivrés, et à le redouter plus encore que les maux dont il est la source. Une contrition de forme qui n'est pas accompagnée d'un jugement profond du mal dans lequel nous sommes tombés, et qui a causé les souffrances infinies qu'a traversées notre Sauveur à la place de tous ceux qui le reçoivent par la foi, n'est pour Dieu qu'une impie dérision. Il ne se paie pas de mots ; ce qu'Il veut, ce qu'Il attend de nous, c'est l'amendement du cœur et de la vie.

Faut-il encore que des païens nous apprennent que ce que Dieu demande, c'est que chacun de nous se détourne *de sa mauvaise voie* (versets 8-10) *et produise du fruit qui convienne à la repentance* (Matthieu iii, 8). Sans doute la pénitence des Ninivites était bien défectueuse ; mais, tout imparfaite qu'elle fût, ne valait-elle pas mieux que la contrition hypocrite de ces chrétiens de nom qui, à un certain jour de l'année, s'approchent de Dieu des lèvres, pendant que leur cœur, asile ordinaire des plus mauvaises passions, demeure fort éloigné de lui. Sous le manteau d'une profession sans vie, les pécheurs les plus endurcis peuvent ainsi persévérer dans leurs voies ténébreuses, en se persuadant que leurs exercices religieux les mettent à l'abri du jugement : *Nettoyez vos mains, pécheurs, et purifiez vos cœurs, vous qui êtes doubles de cœur. Sentez vos misères, et menez deuil et pleurez. Que votre rire se change en deuil, et votre joie en tristesse. Humiliez-vous devant le Seigneur, et il vous élèvera* (Jacques iv, 8-10).

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Recherchons nos voies, et scrutons-les, et retournons jusqu'à l'Éternel (Lamentations III, 40). Il faut retourner à Celui duquel nous nous sommes si profondement détournés. Il est des retours à Dieu qui ne s'achèvent pas : *Votre piété est comme la nuée du matin et comme la rosée qui s'en va de bonne heure* (Osée VI, 4). Surtout, que l'âme travaillée par le sentiment de sa culpabilité ne diffère pas de s'approcher du Seigneur. Car, outre que le délai rend la repentance toujours plus difficile, la porte de la miséricorde qui nous est ouverte aujourd'hui, le sera-t-elle encore demain ? Craignons que cette sentence solennelle ne nous atteigne : *Parce que j'ai crié et que vous avez refusé d'écouter, parce que j'ai étendu ma main et que personne n'a pris garde... moi aussi je rirai lors de votre calamité, je me moquerai quand viendra votre frayeur, quand votre frayeur viendra comme une subite destruction... quand la détresse et l'angoisse viendront sur vous : alors ils crieront vers moi, et je ne répondrai pas; ils me chercheront de bonne heure, mais ils ne me trouveront point* (Proverbes I, 24-28). *Que le méchant abandonne sa voie, et l'homme inique, ses pensées, et qu'il retourne à l'Éternel, et il aura compassion de lui, et à notre Dieu, car il pardonne abondamment* (Ésaïe LV, 7).

Puisse le pécheur inconverti répondre à ce miséricordieux appel. Que le fidèle aussi se repente de ses propres fautes ; que chaque famille, chaque assemblée fasse de même : il convient de déplorer et de délaisser individuellement et collectivement les fautes que nous avons commises.

Les hommes de Ninive crurent Dieu. Ils crurent à ses menaces. Leur foi ne fut pas vaine et elle les

remplit d'une salutaire frayeur. Si comme eux, nous croyons Dieu, comme eux nous tremblerons à ses paroles et nous les accepterons, soit qu'elles nous fassent connaître le juste jugement que nous avons mérité, soit qu'elles nous apportent le message du salut, de la paix et de la réconciliation en Christ, mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. En vain, pécheur, bénis-tu ton âme ; en vain dis-tu : *J'aurai la paix, lors même que je marcherai dans l'obstination de mon cœur* (Deutéronome XXIX, 19.) Voici Il vient et sa récompense est avec lui. Où donc irais-tu loin de sa face ? On peut fuir devant un lion ou devant un ours, mais où fuir devant le Tout Puissant ? Hâte-toi donc, âme perdue, hâte-toi de te réfugier dans les bras du Sauveur et de prendre place dans l'arche du salut, avant que ne tombe le déluge de la colère de Dieu, cette tempête tourbillonnante qui consumera *tous les orgueilleux, et tous ceux qui pratiquent la méchanceté... de manière à ne leur laisser ni racine ni branche* (Malachie IV, 1).

QUI AS-TU ENCORE ICI ?

Et les hommes dirent à Lot : Qui as-tu encore ici ? Gendre, et tes fils, et tes filles, et tout ce que tu as dans la ville, fais-les sortir de ce lieu ; car nous allons détruire ce lieu.

(Genèse XIX, 12-13).

* * *

Cher lecteur, il se peut que cette question vous surprenne. Mais en parcourant ces lignes vous verrez pourquoi elle vous est adressée et, d'autre

part, qui est Celui qui vous l'adresse. J'espère que vous comprendrez aussi combien il est important de pouvoir répondre à cette interrogation d'une manière satisfaisante.

Pour vous encourager dans la lecture de cette petite feuille, je vous cite un exemple, banal peut-être, mais qui traduit fort bien ma pensée. Un voyageur se trouvait dans un compartiment de wagon de chemin de fer. Distrait, il dépassa la gare de la ville où il se rendait. Il avait près de lui des compagnons de voyage qui, très certainement, auraient pu lui éviter ce pénible désagrément. Mais il y avait toutefois une condition qui était indispensable. Il fallait oser prononcer ces simples mots : Permettez-moi de vous demander où vous allez ?

N'en est-il pas très souvent ainsi dans notre course terrestre ? Combien de milliers de nos semblables ne côtoyons-nous pas à qui nous n'osons pas demander en toute simplicité : Où allez-vous ?

Qui as-tu encore ici ? Vous avez peut-être une famille, une épouse tendrement affectionnée, un époux chéri, des enfants aimants, de vieux parents, en un mot vous avez tout un petit monde qui gravite autour de vous. Et chacun de ceux qui le composent se dispute en quelque sorte le privilège de vous apporter sa part de joie, de satisfaction et de bonheur. Que de paroles affectueuses vous sont adressées, que de marques d'intérêt vous sont témoignées !

Ainsi, vous êtes ce que j'appellerai un *privilégié* puisqu'il y en a tant d'autres qui sont voués à la solitude et à l'abandon. De plus, vous avez peut-être une situation, du travail, une maison qui est

à vous. Que d'avantages dans un monde où les déshérités forment un si nombreux cortège !

Qui as-tu encore ici ? Quelqu'un, parmi mes lecteurs répondra : Personne. J'ai tout laissé sur la route du temps, mes parents, ascendants ou descendants, mon compagnon ou ma compagne et aussi mes amis. Leur dépouille repose là-bas dans le petit cimetière, à l'ombre du vieux clocher. Je suis seul. Parfois, un malheureux pourra ajouter à ce triste bilan : je n'ai plus même la santé ; elle est partie sans espoir de retour. Situation navrante s'il en fut.

Ah ! combien je comprends que dans un nombre considérable de cas, il sera excessivement douloureux de répondre à la question de ce mystérieux inconnu qui tout bas, murmure à votre oreille : *Qui as-tu encore ici* ? Lecteur, répondez à cette voix, car c'est la voix de Jésus, le Fils de Dieu, le Sauveur des pécheurs. Avec les accents d'une tendresse infinie, Il se penche aujourd'hui sur votre cœur et vous dit : *Qui as-tu encore ici ?*

Ce monde d'incertitude donne d'une main et reprend de l'autre. Aussi, pouvons-nous tous dire :

Ici, famille, amis, tout passe ;
Le bonheur paraît et s'efface.

Les joies de la famille disparaissent pour certains avec autant de rapidité qu'un météore dans le ciel. En une nuit, que dis-je, en quelques instants, la santé s'est fait des ailes. Et au matin, elle est partie sans aucun espoir de retour. Beaucoup ont pu alors murmurer : Terre sombre. Pays où tout passe. Lieu où les belles choses ne durent pas. Sombre vallée de deuil et de larmes. Scène de déchirements et de désolations. Champ clos où la mort triomphe de toutes les possibilités humaines.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Toutefois, laissez-moi vous dire qu'il y a une chose qui vous a toujours manqué, même dans les jours les plus prospères. C'est un tendre Ami, un fidèle Ami, empressé et secourable, infatigable dans Sa sympathie et dans Ses consolations. En un mot, un Ami qui aime en tout temps.

En effet, toutes les belles et bonnes choses de la vie présente sont de courte durée. Elles disparaissent de notre horizon à une vitesse extraordinaire. Elles sont appréciables, certes, mais combien éphémères. Et quand la question parvient à nos oreilles : *Qui as-tu encore ici ?* alors, baissant la tête, vous êtes contraint de dire : « Plus rien, plus personne. » Ame meurtrie, votre douleur me remplit de pitié.

Il y a quelqu'un dont vous avez absolument besoin. C'est Jésus. Oh ! si vous connaissiez Jésus, combien tout serait totalement transformé pour vous. Si vous possédiez dans votre cœur une vive et joyeuse espérance, votre sentier serait tout différent sur cette pauvre terre où coulent tant de larmes. Celui qui n'a pas Jésus n'a rien. Celui qui ne connaît pas Jésus est pauvre, aveugle et nu. Il se trouve dans la plus extrême misère pour le temps et l'éternité.

Ne poursuivez pas votre route, chère âme, dans un tel dénuement. Acceptez donc Jésus comme votre Sauveur. Savez-vous qu'il mourut pour vous sur la croix du Calvaire ? Les souffrances et les larmes furent Sa part. Il traversa la colère et l'abandon de Dieu. Volontairement, Il entra dans la mort. Il veut vous délivrer de vos nombreux péchés. Aujourd'hui, à l'instant même, Il vous tend une main secourable. Ne l'étreindrez-vous pas

avec émotion et amour, cette main ? Ne la saisirez-vous pas sans peur ?

Qui as-tu encore ici ? Votre réponse, lecteur, a été incomplète. Ce que vous n'avez pas dit, c'est ceci : J'ai devant moi la lugubre perspective d'être saisi par le bras glacé de la mort, car le salaire du péché, c'est la mort. Triste souveraine, la mort a des droits sur toutes les créatures humaines.

Lecteur, derrière vous, il y a un passé coupable, une vie chargée de ces fruits affreux qui se nomment : les péchés. Votre âme est inquiète. Et c'est ce que vous avez de plus précieux : votre âme. N'aimeriez-vous pas qu'elle soit sauvée ? Il me souvient toujours d'un petit cantique que j'ai entendu autrefois, dans les jours de mon enfance. Il s'exprimait ainsi :

Je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver.

Ce trésor vous reste : une âme immortelle, précieuse aux yeux de Dieu. Comment pourrez vous la sauver du grand naufrage qui a tout englouti ?

Cela est facile si seulement vous voulez écouter et croire. N'est-il pas écrit : *C'est Lui qui sauvera son peuple de leurs péchés* (Matthieu I, 21). Ainsi donc, c'est Christ qui *sauve*. Ce n'est pas vous, ni moi, ni personne. D'autre part, Jésus a dit dans la maison de Zachée : *Le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu* (Luc XIX, 10). Pourquoi est-Il venu ? Quel était son but ? Chercher et sauver. Dans l'Évangile selon Marc nous trouvons cette question : *Et qui peut être sauvé ?* (X, 26) Voici la réponse du Seigneur : *Pour les hommes, cela est impossible, mais pas pour Dieu* (verset 27).

Écoutez, chère âme, comment vous pouvez être sauvée. Jésus se présente dans une parabole comme le Semeur. La semence est la Parole de Dieu (Luc VIII, 11). Cette semence est répandue et le sol représente ceux qui entendent la Parole. Mais après le Semeur, la semence et ceux qui entendent il est ajouté : *Ensuite vient le Diable.* Que fait ce grand ennemi ? Ah ! *Il ôte de leur cœur la Parole de peur qu'en croyant, ils ne soient sauvés.* Quelle admirable simplicité.

L'apôtre Pierre dit d'une manière très explicite : *Et il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés* (Actes IV, 12). Lecteur ! La *parole de ce salut* (Actes XIII, 26) vous est aujourd'hui adressé. Seul Christ peut vous délivrer de votre lourd fardeau de péché. La croix de Jésus est le grand et le seul remède de Dieu à toutes les douleurs de votre cœur désolé.

Nous sommes fugitifs comme une légère brise de printemps. La terre est le lieu des séparations déchirantes, des plaisirs factices, de la vanité de la vie mondaine, de la basse flatterie, des excès de la débauche et du désordre, L'orgueil des hommes est encore servi par la mort. Mais le jugement est une terrible réalité. Dieu se doit à lui-même de punir le plaisir impur, les crimes ignorés, le mal grossier, comme aussi l'indifférence et l'insouciance et la timidité.

Lecteur ! Dieu attend de vous la confession de vos fautes et l'acceptation du pardon des péchés. Il veut que vous fassiez partie des phalanges des croyants loin des soupirs et des deuils de la terre. Pensez à la mort, à l'éternité et au jugement. Ne

tremblez-vous pas à l'approche de l'orage? Le jugement du grand trône blanc ne vous effrayera-t-il donc pas ? Si vous refusez de croire la bonne nouvelle, il n'y a plus pour vous que la lugubre perspective de la juste punition de vos fautes. Et surtout, ne nourrissez pas l'espoir que, d'une manière quelconque vous échapperez au châtiment. Ne méprisez plus l'amour de Dieu qui a donné Jésus et l'amour de Jésus qui a donné Sa précieuse vie sur la montagne de Golgotha.

Qui as-tu encore ici ? Je vous l'ai dit : sans Christ vous n'avez *rien*. Avec Lui, vous avez *tout* : la paix, la joie, le pardon et la délivrance. Vous avez la guérison des profondes meurtrissures du cœur. Puissiez-vous, en réponse à cette question dramatique et poignante : *Qui as-tu encore ici ?* être à même de laisser échapper de votre cœur régénéré, ce cri de triomphe et d'allégresse : « Toi, Jésus, mon Sauveur, mon Seigneur et mon Dieu ».

M. C.

Jésus est l'Amour fidèle,
Mon Repos en ce bas lieu ;
Il est la Vie éternelle
Et me conduit jusqu'à Dieu.

Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos.

(Matthieu XI, 28.)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

OU PASSERAS-TU L'ÉTERNITÉ ?

Voilà une question des plus sérieuses et la plus importante de toutes en cette vie. Mais l'expérience nous apprend que les hommes se préoccupent beaucoup plus de choses moins graves et même inutiles, sans penser une fois à l'éternité ! Ils demanderont : « Que devons-nous manger ou boire ?... De quoi devons-nous nous vêtir ?... Comment gagnerons-nous assez d'argent pour vivre agréablement et sans soucis ? »

Dieu donnera le nécessaire à tous ceux qui se confient en Lui. Ne nous a-t-il pas rappelé qu'Il nourrit les oiseaux du ciel qui ne sèment ni ne moissonnent et que les lis des champs sont royalement vêtus sans qu'ils travaillent à leur parure ? Ne donnera-t-il pas beaucoup plutôt le nécessaire aux hommes qui sont supérieurs aux oiseaux et aux fleurs ?

Cher lecteur inconverti, si les soucis de la vie quotidienne t'ont préoccupé au point de te faire oublier la question de ton sort éternel, nous voudrions t'engager à méditer les réflexions suivantes et à te demander : « Où passerai-je l'éternité ? ».

La Parole de Dieu nous dit clairement que nous sommes en route pour l'éternité. Alors même que la crainte de la mort et du jugement pousse les hommes à se persuader que tout est fini avec la mort, l'Écriture sainte *qui demeure éternellement* et dont pas une lettre ne saurait être effacée, témoigne clairement que : *Il est réservé aux hommes de mourir une fois et après cela le jugement.*

Ces paroles devraient pénétrer comme un coup d'épée dans le cœur et la conscience de tout inconverti, pour le sortir de son indifférence, le délivrer

de ses erreurs et l'amener, plein de crainte, à chercher le salut.

Ceux-ci (les injustes) *s'en iront dans les tourments éternels et les justes, dans la vie éternelle* (Matthieu xxv, 46). Ce verset nous indique le verdict que le Seigneur prononcera un jour sur les vivants, et nous y voyons deux classes d'hommes et deux états dans l'éternité.

Deux classes : il y a des inconvertis et des justes ; deux états : entrée pour les uns dans les tourments éternels, pour les autres dans la vie éternelle.

Nous savons aussi, par la Parole de Dieu, que le choix doit être fait, par tout homme, déjà sur cette terre. Celui qui est mort sans pardon va dans le lieu de tourments ; celui qui a trouvé la paix et le pardon en Christ, dans la vie éternelle. C'est pourquoi aucun inconverti ne peut se tranquilliser dans l'espoir d'un pardon universel, comme si les condamnés pouvaient une fois échapper à leur peine et être sauvés. Cette doctrine vient du diable et l'on ne saurait assez mettre en garde contre cette erreur. Le Seigneur, qui pouvait dire de lui : *Je suis la vérité.* a déclaré clairement que *les injustes s'en iront dans les tourments éternels.*

Par la grâce de Dieu, nul n'est obligé d'aller dans ce lieu maudit. Dans son amour, Dieu a préparé un salut parfait en livrant son Fils bien-aimé à la mort et au jugement *afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle* (Jean iii, 16). L'œuvre de Christ à la croix est aussi glorieuse que sa personne. Il y a accompli un sacrifice parfait afin que tout pécheur puisse être sauvé par la repentance et la foi. Tous ceux qui font usage de la grâce de Dieu ont le pardon et

la vie éternelle, et jouiront des bénédictions dans la maison du Père.

S'il est déjà doux ici-bas, où tout est imparfait, de bénéficier de l'amour des frères en Christ, que sera-ce en la présence de Dieu et du Seigneur Jésus où nous jouirons éternellement d'un amour inexprimable et de toutes les bénédictions acquises à la croix par notre Sauveur ! Il n'y aura là plus de mort, plus de souffrances. Tout cela sera passé pour les élus. Quel bonheur de participer à la gloire de Celui que Dieu a placé à sa droite et élevé au-dessus de tout ce qui est au ciel et sur la terre. Nous hériterons avec lui de tout ce que le Père lui a donné. *Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ ; si du moins nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui* (Romains viii, 17).

Quelle belle part ! Et combien est insensé celui qui la dédaigne pour une courte vie de péchés et de plaisirs avec la considération du monde ! Il réalisera une fois combien *il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.*

G. B. F.

LA BONNE CARTE D'ENTRÉE

Un homme préoccupé de l'avenir de son âme demandait une fois à un croyant comment il était arrivé à la certitude du salut. Celui-ci répondit : « J'ai présenté la bonne carte d'entrée et j'ai reçu le pardon et la paix. — Que voulez-vous dire ? demanda le premier.

— Eh ! bien, répondit l'autre, je me suis présenté devant le Seigneur, avec le billet suivant : « Reçois le porteur : il est un pécheur ! » Je m'étais déjà présenté quelquefois avec cette carte, mais j'y avais toujours ajouté quelque chose. Une fois, j'avais mis : « Mais il n'est pas un si grand pécheur que la plupart des hommes ». Je fus repoussé. Je fis un nouvel essai et je présentai mon billet avec l'inscription suivante : « Il fait ce qu'il peut pour devenir meilleur ». Je fus encore repoussé... Après quelque temps je revins avec ma carte, sur laquelle je n'avais ajouté que quelques mots. Ces mots étaient : « Il pleure et prie beaucoup ». Mais je fus renvoyé comme précédemment. Alors j'essayai encore une fois et écrivis : « Il est un trop grand pécheur pour obtenir miséricorde ». Hélas ! ce n'était pas encore ce qu'il fallait et je ne fus pas reçu !

« Dans mon désespoir, je levai alors mon regard en-haut, et j'entendis Jésus me dire : *Moi, je suis la porte ; et si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé, et il entrera* (Jean x, 9). Alors je tendis ma carte, telle qu'elle était, et je dis : « Reçois le porteur, il est un pécheur ! » Aussitôt je fus reçu et je trouvai la paix offerte aux pécheurs par le sang précieux de Jésus. »

Oui, Jésus accueille les pécheurs. Il est l'ami des pécheurs. Il est mort pour les pécheurs. Ses bras sont ouverts pour les recevoir. Il appelle : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi... Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi.*

G. B. F.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

LE LIVRE DE LA GENÈSE

(*Suite*)

Un mot par chapitre

CHAPITRE XXXII. — **La Lutte**

Nous allons trouver, dans ce chapitre, deux prières de Jacob. Mais la première n'est pas encore une prière sincère, elle fait partie de toutes les précautions qu'il accumule avant de rencontrer son frère Ésaü, car il y a une question à régler entre eux. La conscience de Jacob est toujours chargée et la crainte d'Ésaü remplit son cœur. Pourtant le Dieu qui le bénit lui montre encore une fois sa faveur; lui qui a déjà vu les anges sur l'échelle de Béthel, les rencontre comme une grande armée formant deux bandes. Pour qui donc sont-ils sortis du ciel? Pour un pauvre Jacob sans paix et sans confiance. Quel contraste avec leur sortie en LUC II où ils venaient célébrer la venue, l'arrivée de l'homme parfait, l'homme de tous les conseils de Dieu — un grand sujet de joie. Ah, ce Dieu grand et terrible en présence de tout mal, et qui s'occupe en grâce du pauvre pécheur, ayant pourvu à sa misère, le connaissons-nous, ce Dieu Sauveur?

Jacob envoie des messagers à son frère. Ils ne lui rapportent qu'un nouveau sujet de frayeur, il vient avec 400 hommes. Dans son angoisse Jacob fait la part du feu, partage son monde et ses biens en deux bandes, afin qu'au moins l'une puisse échapper. Ensuite, et enfin, il prie. C'est comme une précaution de plus, il rappelle à Dieu ses promesses et ses bienfaits précédents et demande

la délivrance. En ESDRAS VIII, 21-23, nous trouvons aussi un homme de Dieu en présence d'une grande difficulté; mais avec bonne conscience et toute confiance, il s'humilie et prie avec ceux qu'il conduit; il aurait eu honte de profiter des ressources humaines; son cœur reste en paix et il est exaucé. Le Dieu d'Esdras était aussi celui de Jacob, et Il est le nôtre, rien n'a changé et ne changera de son côté.

Mais laissons Jacob avec toute sa sagesse humaine et sa prévoyance inquiète, qui seront inutiles, et arrivons à la scène du dernier paragraphe. Jacob est seul, mais un personnage mystérieux s'approche et engage la *Lutte* avec lui. Celui qui est appelé ici un homme, est un représentant de Dieu, un envoyé de Dieu; nous pouvons donc dire que c'est avec Dieu lui-même que Jacob soutient la lutte, ce n'est pas lui qui lutte par la prière; il est un pécheur à qui Dieu veut apprendre à se connaître, un pécheur que Dieu veut dépouiller de lui-même et de sa confiance en la chair, mais qui se défend avec toute son énergie charnelle. Cette scène marquera comme une étape bénie dans la vie du patriarche. La nuit entière pendant laquelle ce combat se poursuit, représente toute la vie de Jacob jusqu'alors. Vingt années auparavant, le soleil s'était couché pour lui à Béthel. Il se lève ici à Péniel, nom qui signifie : *face de Dieu.* Mon âme a été délivrée, dira-t-il, lorsque touché dans son corps par le doigt divin, il boitera pour le reste de ses jours. C'est ici que nous trouvons la première prière vivante de Jacob : *Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni.* Il reconnaît que *tout ce qui nous est donné de bon et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des*

lumières (JACQUES I, 17). Il pleure et il supplie (OSÉE X). Son nom de supplanteur est changé, la Grâce lui donne celui d'Israël, *vainqueur ou prince de Dieu.* Jacob valide et plein de ses ressources ne pouvait être cela, mais un pauvre infirme auquel chaque pas rappellera sa misère et aussi la Grâce patiente et ferme de Dieu, pourra être élevé au-dessus du Pharaon qu'il bénira; il est *Prince de Dieu.* Sans doute il devra connaître encore l'école de Dieu, il usera peut-être bien des bâtons avant de trouver celui de l'adorateur selon la pensée de Dieu (HÉBREUX XI, 21), ses progrès seront lents, mais la grâce ne l'abandonnera pas.

Quel bonheur de se sentir les objets de l'amour et des soins d'un tel Dieu! Le Dieu qui choisit, le Dieu qui sauve, le Dieu qui pardonne à cause de Christ, le Dieu qui porte et supporte et qui va ouvrir son ciel devant les objets de sa si longue patience.

C'est en toi, Dieu Sauveur,
Qu'en toute confiance
Se repose mon cœur.
Ta longue patience
Et ta grande clémence
Me montrent chaque jour
Les soins de ton amour.

La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse.

(Proverbes IX, 10.)

L'HUMILIATION DU ROI

La Parole vint au roi de Ninive et il se leva de son trône et ôta de dessus lui son manteau, et se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre.

(JONAS III, 6.)

* * *

Ce n'est pas auprès du roi que Jonas s'est rendu d'emblée pour lui faire entendre le message divin, c'est aux sujets du monarque qu'il s'est d'abord adressé. Car, devant Dieu, les têtes couronnées, quand elles sont loin de lui, descendent et s'abaissent au niveau de toutes les autres : *Il n'y a pas de différence car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu* (ROMAINS III, 22). Ce n'est pas non plus à la cour et aux princes de l'État qu'il a porté la parole de mort; il l'a fait retentir dans les rues et les places de la cité et tous ont pu l'entendre. Mais, en peu d'instants, le bruit en est parvenu jusqu'aux oreilles du roi, de ses principaux ministres et de tous les grands de l'empire.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici une remarque : Si Jonas eut proclamé, dans Jérusalem, un message analogue, la ville qui tuait les prophètes et qui lapidait ceux que l'Éternel lui envoyait n'eût sûrement pas trouvé assez de pierres pour le lapider. Et ce que nous disons de Jérusalem ne le dirons-nous pas, hélas! de la plupart des villes de la chrétienté? Mais, au lieu de frapper Jonas, c'est *pour elle-même* que la païenne Ninive réserve ses rigueurs et ses anathèmes. Phul qui, à ce que nous croyons, portait, à ce moment-là, la couronne royale, veut, le tout premier, donner l'exemple public du deuil et de l'humiliation. On vit alors le

Le Salut de Dieu 64 (1937)

plus grand potentat de l'époque, ce roi qui s'intitulait fastueusement le « roi des rois » descendre inopinément du trône, où tantôt il siégeait, environné de toute la magnificence et de toute la pompe des monarques de l'Orient. Il s'était dépouillé lui-même de la pourpre impériale ; il avait déposé la tiare et tous les insignes du souverain pouvoir, en s'humiliant devant Celui par qui les rois règnent et qui leur demandera compte, un jour, de l'administration qu'Il leur a confiée et de l'emploi de leur vie terrestre.

Le roi se reconnaît solennellement indigne de porter plus longtemps un sceptre dont il n'a pas su faire usage pour maintenir l'ordre public et le droit, pour réprimer les oppressions, les prostitutions et tous les crimes. Il confesse et déplore ses iniquités et celles de la nation ; et, pour donner plus d'éclat à sa repentance et marquer encore mieux son humiliation, il se couvre d'un cilice et s'assied sur la cendre.

Le cilice est une sorte de sac, grossièrement arrangé en façon d'habit, que portent encore les Orientaux quand ils veulent témoigner publiquement leur douleur et leur humiliation. La personne qui l'a mis en signe de deuil s'assied souvent parmi les cendres, dont elle se couvre aussi la tête (I Rois xxi, 27 ; Esther iv, 1 ; Job xvi, 15).

Quand Jérusalem était menacée par le roi d'Assyrie, le roi Ezéchias comprenant que la main de l'Éternel s'appesantissait sur lui et sur son peuple, *déchira ses vêtements et se couvrit d'un sac et entra dans la maison de l'Éternel.* Les anciens du peuple vinrent à Ésaïe le prophète *couverts de sacs* (II Rois xix, 2), pour lui demander d'intercéder auprès de lui, et Dieu écouta les

requêtes de son peuple angoissé et lui accorda une merveilleuse délivrance.

Jérémie exhorte la nation rebelle, à la veille du jugement final, à prendre cette attitude devant Dieu : *Fille de mon peuple, ceins-toi d'un sac et roule-toi dans la cendre ; mène deuil comme pour un fils unique* (Jérémie vi, 26). Daniel, à la fin de la captivité de Babylone, tournait sa face *vers le Seigneur Dieu pour le rechercher par la prière et la supplication, dans le jeûne et le sac et la cendre* (Daniel ix, 3).

C'est ce vêtement d'humiliation que vient de prendre le grand monarque devant qui tremble tout l'Orient, c'est sur la cendre qu'il s'est assis, c'est de cendre au lieu d'une couronne que sa tête altière est maintenant couverte. Cependant il n'estime pas encore suffisants tous ces témoignages de deuil et de repentir. La cité tout entière ayant péché et se trouvant tout entière placée sous l'anathème du Dieu Saint, il veut aussi que, tout entière, elle s'amende et s'humilie devant lui, pour détourner s'il est possible, par une repentance nationale, le jugement qui la menace dans son ensemble.

En conséquence, le souverain a convoqué dans la demeure royale les princes et les administrateurs de l'État, les gouverneurs des provinces, les généraux des armées, les officiers de la cour et tous les personnages éminents qu'il avait l'habitude de consulter dans les grandes circonstances de l'empire. Ils accourent à un ordre. Tous savent déjà de quel douloureux sujet il va les entretenir ; car le terrible message a parcouru toute la ville avec la rapidité de l'éclair, et l'alarme s'est, en un moment, propagée de rue en rue et de quartier en

quartier, dans tous les rangs de la population. Ils arrivent émus, saisis d'effroi.

Ce n'est plus assis fièrement sur le premier trône du monde que le chef de l'État paraît maintenant en leur présence ; c'est tristement couché sur la poussière. Ce n'est plus revêtu du manteau royal qu'il se montre à leurs yeux, mais enveloppé d'un sombre et grossier cilice ; ce n'est plus abaissant sur eux un regard hautain, mais l'air abattu, humilié, tremblant. Souverain d'un grand peuple, il ne leur demande plus à cette heure l'expression ordinaire de leurs hommages. Son diadème est tombé dans la cendre sur laquelle il s'est assis, et sur laquelle eux-mêmes sont venus se ranger en silence autour de lui. Leur terreur s'accroît de toute la sienne. On délibère sur ce qu'il y a à faire pour conjurer l'orage, si toutefois l'orage peut être conjuré. Puis l'on arrête de publier un édit que tous les habitants de Ninive devront recevoir, comme l'expression positive et unanime de la volonté du roi et de ses princes.

Telle fut l'œuvre merveilleuse opérée dans les cœurs, à cette heure où le jugement allait fondre sur la ville plongée dans les ténèbres et la corruption du paganisme. La gloire de ce travail appartient toute entière à Celui qui donne la repentance, afin de pouvoir aussi accorder le pardon.

Il nous convient de méditer sérieusement cette page du Saint Livre. Les visitations divines, qui s'agravent de jour en jour sont le prélude des jugements qui vont fondre sur un monde rebelle qui, depuis dix-neuf siècles repousse les appels et les avertissements du Dieu d'amour. *Parce que la sentence contre les mauvaises œuvres ne s'exécute pas immediatement, à cause de cela le cœur*

des fils des hommes est au-dedans d'eux plein d'envie de faire le mal (Ecclésiaste viii, 11). Rappelons-nous que Dieu est vrai, dans tout ce qu'Il nous dit par Sa Parole. *Méprises-tu les richesses de sa bonté, et de sa patience, et de sa longue attente, ne connaissant pas que la bonté de Dieu te pousse à la repentance* (Romains ii, 4).

La repentance ou la perdition ? Tel est le redoutable dilemme que Dieu place devant toi, pécheur. Afflige ton âme et reçois la grâce qui pardonne et justifie le coupable qui croit sa Parole, sinon tu périras. Si l'on vous annonçait, de la part du Seigneur, que dans peu de jours, un tremblement de terre doit renverser le lieu que vous habitez, avec quel ardeur ne vous verrait on pas repentants et humiliés, implorer immédiatement ce pardon qu'Il vous offre aujourd'hui. Pourquoi ne viendriez-vous pas à Lui à l'instant même, pour éviter la colère à venir, et le lieu des pleurs et des grincements de dents ? *Nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu ! Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui* (II Corinthiens v, 20).

Cherchez l'Éternel tandis qu'on le trouve; invoquez-le pendant qu'il est proche. Que le méchant abandonne sa voie, et l'homme inique, ses pensées, et qu'il retourne à l'Éternel, et il aura compassion de lui; et à notre Dieu, car il pardonne abondamment.

(Ésaïe LV, 6-7.)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

JE LUI AI DONNÉ DU TEMPS

Et je lui ai donné du temps afin qu'elle se repentît ; et elle ne veut pas se repentir.
(Apocalypse II, 21.)

* * *

N'est-ce pas précieux lorsqu'un maître donne à ses ouvriers le temps nécessaire pour effectuer leurs travaux ? Ce maître montre qu'il a une juste compréhension des tâches qu'il requiert de ceux qu'il emploie à son service. Vous dites, peut être : voilà un maître bon, intelligent et équitable. Oui, mais c'est aussi une grave responsabilité que celle qui est encourue par les mauvais ouvriers qui gaspillent leur temps. Ils abusent de la bonté de leur employeur. Dans ce cas, une réprimande sévère du maître sera pleinement justifiée. Et si, dans ces conditions, un ouvrier venait à perdre sa place, il n'aurait qu'à se blâmer lui-même et avoir d'amers regrets.

Parfois les créanciers eux-mêmes donnent du temps à leurs débiteurs défaillants. Supposez que ces débiteurs se moquent des intentions excellentes de ceux à qui ils doivent de l'argent, personne ne les plaindra et ne s'apitoyera sur leur sort quand les créances seront remises entre les mains des hommes de loi, huissiers ou avoués. Alors la loi sera appliquée dans toute sa rigueur.

Quand un bon père a un fils indocile, il lui donne toujours du temps pour réfléchir sur les conséquences qu'il rencontrera immanquablement sur son chemin de propre volonté et d'insubordination. Si ce fils indocile bafoue les plus nobles sentiments de son père et qu'il est ainsi

finalement chassé du toit paternel, qui aura compassion de lui ? Personne ! L'insoumis ne pourra-t-il pas dire : Je récolte les tristes fruits de ce que j'ai semé ; j'ai abusé de la patience de mon père ; je suis bien puni et il est juste qu'il en soit ainsi.

Toutefois, ami lecteur, le verset cité en tête de ces lignes nous parle de choses bien plus solennelles que ces différents cas que nous venons d'examiner rapidement ensemble. Qui parle ? C'est le Seigneur Jésus. Par la bouche de l'apôtre inspiré, Dieu a déclaré qu'il avait passé par-dessus *les temps de l'ignorance.* Il ordonne maintenant *aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent* (Actes XVII, 30). Hélas ! les hommes ont continué, combien souvent, à marcher dans leur chemin de désobéissance, d'orgueil et de plaisir. Ils ont méprisé l'ordre de leur Créateur. Dans le livre de l'Apocalypse qui clôture comme nous le savons la Révélation divine, il est écrit : *Et je lui ai donné du temps afin qu'elle se repentît ; et elle ne veut pas se repentir.*

Il n'y aura donc rien à reprocher au Juge des vivants et des morts. Quelle patience que celle que Dieu manifeste maintenant à l'égard de ses créatures coupables. Celui que le ciel adore envoie parfois à un homme, pendant sa vie sur la terre, de nombreux avertissements, des appels et des supplications, afin que l'obstination et l'endurcissement fassent place *à la repentance.* Dieu ne veut pas en effet la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie.

Lecteur ! le Seigneur Jésus vous invite encore à cette heure *à vous repentir.* Il vous implore, vous conjure de rentrer en vous-même. Comment pouvez-vous résister encore ? Très souvent, les

hommes admettent qu'ils sont pécheurs, qu'ils ont gravement offensé Celui qui tient leur souffle dans le creux de Sa main. Néanmoins on se refuse, d'une manière générale, à tomber à genoux et à confesser à Dieu sa misère morale. On dit : Plus tard ! On ressemble en cela à Félix qui, autrefois, tout effrayé par les paroles qu'il entendait de la bouche de Paul, dit à l'apôtre : *Pour le présent va-t'en...* Ce Félix ajoutait encore : *Quand je trouverai un moment convenable, je te ferai appeler* (Actes XXIV, 25). Mais Celui qui sonde les cœurs nous donne ce court commentaire : *espérant en même temps que Paul lui donnerait quelque argent* (vers. 26). Le moment convenable n'était-il pas quand Félix tout effrayé était, dans sa conscience, convaincu de péché ?

Et elle ne veut pas se repentir... Serait-ce aussi votre cas ? Je tremble en pensant qu'il en est peut-être ainsi de vous ! *Car Dieu parle une fois, et deux fois ; et l'on y prend pas garde.* Mais, *on ne se moque pas de Dieu.* Invariablement, un homme s'endurcit lorsqu'il rejette la grâce qui lui est offerte. Savez-vous que le même soleil qui fait fondre la glace, durcit aussi l'argile ? Sèche, l'argile devient dure comme la pierre. Ainsi en est-il d'un cœur qui ne reçoit pas la grâce de Dieu, la paix et la miséricorde divines.

Toutefois le message du Seigneur ne se termine pas là. Le Fils de l'Homme dit encore : *Voici, je la jette sur un lit...* Quand Dieu agit de cette manière à l'égard d'un homme impénitent, oh ! combien tout est changé en un instant. Bien souvent on cherche au sein de son épreuve ce que l'on appelle *les secours de la religion.* L'homme est bien petit sur un lit de souffrance. La couche

où l'on gémit forme un contraste frappant avec la rue, la terrasse d'un café, le théâtre, le cinéma, la salle de danse, le casino où l'on joue de l'argent, où n'importe quel autre lieu de plaisir fréquenté par les mondains.

Sur un lit de douleur, c'est alors pour l'homme une grande tribulation. Mais il y a encore, dans ce lieu si triste, une parole très touchante. Écoutez-la : *A moins qu'ils ne se repentent...* (vers. 22). Le Juge accorde encore un sursis. Il donne du temps. Ah ! combien l'âme immortelle d'une créature humaine a un prix infini aux yeux de Dieu. Lui seul signifie l'ordre *de se repentir,* parce que Lui seul sait toute la portée de ce mot : *éternité.* C'est dans la géhenne que sont les pleurs et les grincements de dents, le ver qui ne meurt point et le feu qui ne s'éteint pas.

Dieu se plait à envoyer un messager, un interprète, pour montrer à l'homme ce qui, pour lui, est la droiture. Qu'est-ce que la droiture ? C'est se juger soi-même. Alors Dieu peut faire grâce. Ne dit-il pas : *J'ai trouvé une propitiation ?* (Job XXXIII, 24). Cette propitiation que Dieu a trouvée ce sont les blessures et les meurtrissures de son saint Fils souffrant et mourant sur le bois de la croix. Voyez combien le péché est une chose grave aux yeux de Dieu puisque Jésus a souffert, Lui, le juste, pour nous injustes. Si vous recevez ce salut par la foi, vous ne descendrez pas dans la fosse éternelle. Acceptez ce que Dieu vous offre pendant que dure encore la miséricorde divine. C'est actuellement la période, si simplement, mais si sérieusement exprimée par ces mots : *Je lui ai donné du temps.*

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Seigneur ajoute : *C'est moi qui sonde les reins et les cœurs* (vers. 23). On ne peut rien dissimuler à Celui *qui donne du temps*. Il connaît nos intentions les plus secrètes et nos pensées les plus cachées. Malgré tout, Dieu attend. Connaître la vie intérieure d'une personne, ne nous pousse pas toujours à avoir pitié d'elle ; connaître les pensées de son cœur, encore bien moins. En dépit de tout, Dieu donne du temps aux hommes pour Lui confesser leur misère.

Combien se sera terrible lorsque le temps du pardon sera passé. Il est dit du Pharaon d'Égypte : *Il a laissé passer le temps* (Jérémie xliv, 17). Cela sera-t-il dit de vous aussi ami lecteur ?

Et je vous donnerai à chacun selon vos œuvres. Le Seigneur ordonne aux pécheurs de revenir de leur mauvaise voie. Il donne du temps pour cela dans Sa patience et dans Son amour pour les coupables. Mais ensuite, notez bien ces paroles si sérieuses : *Je vous donnerai... selon vos œuvres.* Pensez je vous en supplie à vos œuvres publiques ou cachées, connues ou inconnues de vos semblables. Dieu voit tout et Il sait que vos œuvres sont mauvaises. Ceci d'ailleurs, votre conscience vous l'a déjà dit. Qu'est-ce que Dieu pourra donner aux hommes sans repentance, pour leurs œuvres, sinon la désapprobation, la colère et l'indignation. Dieu *donne aujourd'hui le salut*, la paix et le pardon. Dieu *donnera demain à chacun... selon ses œuvres.* Ceux qui se tiendront devant le grand trône blanc seront jugés selon leurs paroles, leurs pensées et leurs actions.

Ami, vous avez déjà reçu bien des choses du Créateur et du Conservateur de tous les hommes.

En énumérerai-je quelques-unes ? La vie, la respiration, la nourriture et le vêtement nous sont dispensés par Dieu. Il entretient notre vie naturelle. De plus Il a donné à beaucoup d'entre nous et pendant bien des années, l'affection d'une tendre mère, la douceur des liens de la famille. Mais lecteur, vous avez aussi reçu *du temps*. En avez-vous conscience ? Avez-vous mis à profit ces années, ces semaines et ces jours que le Dieu de toutes grâces a mis à votre disposition afin que vous vous repentiez. La dernière chose que vous recevrez est celle-ci : La juste récompense de vos œuvres. La mort et le jugement éternels sont ainsi le sombre partage des pécheurs qui n'auront pas écouté la voix de l'Évangile, c'est-à-dire les appels du Sauveur.

Je lui ai donné du temps afin qu'elle se repentît... Repentez-vous donc lecteur. Passez condamnation sur vous-même. Reconnaissez que votre âme est tombée dans un abîme de misère et que seul le sang précieux de Christ répandu sur la croix du Calvaire, peut vous purifier et vous rendre ainsi propre pour vous tenir dans la présence du Dieu Saint. C'est pour la délivrance de votre âme immortelle que le Fils de Dieu est venu sur cette terre. C'est pour vous révéler les trésors d'amour qui étaient dans le cœur du Père de toute éternité, que Christ a été ici-bas. Mais là où la plénitude de l'amour de Dieu a été manifestée, c'est quand, sur la croix infâme on vit de Jésus Christ le corps inanimé.

Lecteur ! Le temps de la grâce dure encore pour vous puisqu'il vous est accordé d'être le lecteur privilégié de ces lignes écrites par pitié pour votre âme. C'est encore à présent pour vous

le temps de croire et ainsi de passer de la mort à la vie. Ce temps ne durera pas toujours. Profitez donc de l'offre gracieuse que le Seigneur vous fait à l'instant même. Que dans les profondeurs du gouffre de l'éternelle nuit, il ne soit pas dit de votre âme désolée : Elle ne voulut pas se repentir.

M. C.

HEUREUX PARCE QUE JE SAIS

Je fus appelé il n'y a pas longtemps à visiter un vieillard éprouvé par une grande pauvreté et par une maladie douloureuse qui le tenait continuellement alité. Dans de telles circonstances, on aurait pu s'attendre à rencontrer un visage sombre et un esprit abattu, mais non : la figure du vieillard était paisible, un doux sourire illuminait ses traits et témoignait d'un bonheur réel. On n'en pouvait douter, cet homme, pauvre, vieux et malade, était heureux. Chose étrange, n'est-ce pas ? mais vraie aussi.

Quelle était donc la cause de son bonheur ? Ce n'étaient certes pas les circonstances où il se trouvait. Avait-il peut être reçu l'assurance d'une prochaine guérison, ou bien la certitude que sa pauvreté allait être échangée contre de grandes richesses ? Nullement, ce ne fut pas ce qu'il me dit quand je m'informai de la cause de son bonheur. — Il venait donc de recevoir de bonnes nouvelles touchant des personnes qu'il aimait et qu'il croyait perdues ? Non, ce n'était rien de semblable.

Le secret de son bonheur au milieu de toutes les circonstances les plus propres à attrister le cœur et à assombrir la vie, je vais vous le dire en employant ses propres paroles :

« Je suis heureux parce que *je sais* que le sang de Christ *m'a* purifié de *tous* mes péchés ».

Telle était la cause de son bonheur. Ses péchés, qui l'auraient banni à jamais de la présence de Dieu et l'auraient précipité dans la perdition éternelle ; ses péchés, dont il était incapable de se purifier par lui-même, ils étaient *tous* effacés, et il le savait.

S'il n'en avait eu que l'espérance, sa joie eût été faible et vacillante ; mais parce qu'il le savait, parce qu'il en avait la *certitude*, il pouvait s'avancer vers l'avenir non seulement sans crainte, mais avec joie.

Cher lecteur, *savez-vous* que vos péchés ont *tous* été effacés, que vous en êtes parfaitement purifié ?

Remarquez bien que je ne vous demande pas si vous espérez aller au ciel après cette vie, ni non plus si vous croyez que Dieu est miséricordieux. Je ne vous demande pas si vous faites tous vos efforts pour être sauvé en accomplissant des cérémonies ou des ordonnances religieuses ; je ne m'informe pas même si vous priez afin d'obtenir le pardon de vos péchés.

Ce que je vous demande sérieusement et solennellement, c'est : *Savez-vous* que vos péchés sont ôtés, ou ne le savez-vous pas ? Si votre réponse est négative, je ne sais pas comment vous vous préparez à rencontrer un Dieu dont les yeux sont trop purs pour voir le mal. Comment espérez-vous pouvoir échapper au jugement et à la ruine éternelles.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Votre position et les circonstances de votre vie sont peut-être tout autres que celles du vieil infirme. Il se peut que vous jouissiez d'une bonne santé, que vous soyez dans l'abondance, que vous ayez des amis sincères et une aimable famille, en un mot, que tout ce qui vous entoure prospère, de sorte que vous ayez un cœur joyeux et un visage serein.

Mais possédez-vous *par* toutes ces choses un bonheur durable ? Est-ce que votre joie est telle que la mort même ne puisse vous la ravir ? Pourriez-vous dire, si vous aviez la certitude de n'avoir plus que cinq minutes de vie : « Je suis heureux ? »

Le pauvre vieillard pouvait le dire ; son bonheur était porté à la perfection par l'arrivée du messager que vous redoutez : la mort l'introduisait *auprès du Seigneur* pour être toujours avec Lui et tel que Lui, dans une gloire et une félicité éternelles.

Vous dites peut-être : « Oh ! pour moi, je crois au Seigneur Jésus Christ ; mais je n'ose pas dire que tous mes péchés *sont* effacés ; ce serait de la présomption ». Eh bien, mon cher lecteur, je n'hésite pas à vous répondre que, *si vous croyiez Dieu,* vous devriez pouvoir dire avec certitude que vos péchés sont effacés ou « *ôtés* », puisque sa parole affirme positivement que le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de *tout* péché (I Jean i, 7 ; ii, 2).

Ce serait de la présomption, dites-vous, d'affirmer que *nous savons* que nous sommes sauvés. Mais où y a-t-il le plus de présomption, croire Dieu ou douter de sa parole ? Pour moi, lorsque Dieu déclare que *celui* qui croit au Fils a la vie éternelle, je n'ose pas dire que je crois au Fils,

sans être assuré de mon salut. Le langage de toute personne qui croit simplement la déclaration de Dieu est celui-ci : Je *suis* heureux, parce que *je sais* que le sang de Jésus Christ m'a purifié de tous mes péchés.

Que Dieu, dans sa grâce infinie, veuille ouvrir les yeux de votre entendement pour voir la rédemption parfaite qui est dans le sang de Christ, c'est-d-dire, la rémission *entière* de tous vos péchés, et puissiez-vous, ayant cru Dieu, être rendu capable de dire comme notre pauvre vieillard malade : « Je suis heureux, parce que je *sais* que le sang de Christ m'a purifié de *tous* mes péchés. »

VIE ET RÉDEMPTION

En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui ; en ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés (I Jean iv, 9-10).

* * *

La vie et la rédemption sont les dons précieux que, dans son amour, Dieu nous a acquis par son Fils, et qu'Il fait offrir gratuitement à tous les hommes, au moyen de l'Évangile. La vie et la rédemption sont les deux bienfaits dont tout homme a besoin s'il veut jouir de la communion avec Dieu. Sans la vie et sans la rédemption, nul

ne peut entrer dans la gloire éternelle. L'homme a besoin de vie, d'une vie nouvelle et divine, car, par le péché, il est mort spirituellement. La question de savoir combien il a péché ne se pose pas. Il suffit qu'il ait péché. *L'âme qui péchera, celle-là mourra* (Ézéchiel xviii, 4). Telle est la sentence divine. Dieu ne dit pas : « L'âme qui péchera beaucoup » mais simplement : *l'âme qui péchera.* Combien il est sérieux de constater que, même en petite quantité, le péché est un tel poison. *La mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché* (Romains v, 12).

Dans l'épître aux Éphésiens, l'apôtre dit en parlant de lui même et de tous les croyants : *Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ* (Éphésiens ii, 4-5).

Oui, tous les enfants de Dieu, devenus tels par la foi en son Fils, étaient autrefois morts spirituellement, sans vie divine intérieure. Mais ils ont été rendus vivants en Christ qui est le chemin, la vérité et la vie. Jésus vit, Il est la vie, et Il donne la vie.

Mais ce n'est pas seulement par l'état de son âme que l'homme est mort, c'est aussi dans sa marche, ses penchants, qu'il est pécheur et condamné. C'est pourquoi il lui faut l'expiation, la réconciliation. L'apôtre adresse un appel pressant aux hommes : *Nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu !* Puis il indique la base de la réconciliation et le moyen d'y arriver : *Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui* (II Corinthiens v, 20-21).

L'Esprit de Dieu dit aux croyants : *Il a fait la paix par le sang de sa croix... Et vous, qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises œuvres, il vous a toutefois maintenant réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort* (Colossiens i, 20-22).

Qu'elles sont précieuses, les paroles de l'apôtre Paul relatives aux croyants, dans l'épître aux Romains ! *Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. Beaucoup plutôt donc, ayant été maintenant justifiés par son sang, serons-nous sauvés de la colère par lui. Car si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son fils, beaucoup plutôt, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie* (Romains v, 8-10).

Puisse cette merveilleuse déclaration nous concerner tous !

La chrétienté professante célèbre Pâques comme la fête de la résurrection. Mais une simple adhésion aux instructions de l'Église ou aux vérités chrétiennes ne constitue pas une foi vivifiante. Il faut une repentance sincère devant Dieu, dans la conscience du péché, et une confiance complète dans l'efficacité du pardon et du salut que Jésus nous a acquis à la croix.

Quand Jésus mourut et qu'un soldat lui perça le côté avec une lance, il en sortit *du sang et de l'eau,* symboles de la rédemption et de la vie. C'est vers Lui, vers Jésus, qui *a été livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification* (Romains iv, 25) qu'il faut lever les yeux de la foi pour avoir la paix et la vie éternelles.

G. B. F.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

ILS NE VOULURENT PAS VENIR

Ces paroles se trouvent dans la parabole des noces royales, où le Seigneur présente aux hommes, par l'image du festin, le salut que Dieu a préparé pour eux. Ces noces sont celles du Fils de Dieu. Quel privilège pour les invités de pouvoir participer aux joies et aux bénédictions de cette fête! Combien Dieu aime les hommes! Malheureusement, il en est bien peu qui le reconnaissent, encore moins qui en profitent et l'en remercient.

Les premiers invités aux noces étaient les Juifs. Ils devaient jouir, sous le règne de Christ, d'une glorieuse période de paix et de bénédictions. Voici ce qu'en dit la Parole : *C'est lui qui pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités, qui rachète ta vie de la fosse, qui te couronne de bonté et de compassions, qui rassasie de biens ta vieillesse ; ta jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle* (Psaume ciii, 3-5). Et encore : *En ses jours, le juste fleurira, et il y aura abondance de paix* (Psaume lxxii, 7).

Ne ressort-il pas de ces paroles que Dieu veut le salut et le bonheur des hommes? Malgré les insinuations de l'Ennemi qui cherche à leur persuader que Dieu est dur, la vérité n'en demeure pas moins. Dieu cherche toujours leur bien et leur salut éternel. Il l'a prouvé en livrant son Fils bien aimé à la mort pour les pécheurs. Pouvait-Il donner une plus grande preuve d'amour? Il ne pourrait pas non plus leur offrir de joies et de bénédictions plus élevées que celles qu'Il leur a préparées en Christ.

On devrait croire que tous les invités de Dieu ont répondu avec reconnaissance à son appel...

Erreur! Nous lisons : *Ils ne voulurent pas venir.* Était-ce que les promesses de bénédictions étaient liées à un sacrifice de leur part? Oh non, Dieu ne demande à ses invités qu'un repentir sincère, le jugement des péchés et la foi en Celui qui est venu dans ce monde comme Sauveur. Il n'y avait rien à apporter. Dieu voulait tout donner gratuitement. Et pourtant les invités préférèrent manquer le banquet, c'est-à-dire refuser le salut et les bénédictions que Dieu leur offrait en Christ. Ils s'excusèrent tous avec des raisons terrestres et secondaires, et ils haïrent Celui qui voulait les sauver.

Le Seigneur a été bien attristé de les voir dédaigner le salut et aller au devant du jugement. Nous l'entendons dire : *Vous ne voulez pas venir à moi* (Jean v, 40). Et à Jérusalem : *Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule sa couvée, et vous ne l'avez pas voulu!* (Luc xiii, 34). Et quand il contempla la ville depuis le mont des Oliviers, il pleura en pensant au jugement qui allait fondre sur elle pour la punir de l'avoir rejeté : *Si tu eusses connu, toi aussi, au moins en cette tienne journée, les choses qui appartiennent à ta paix! Mais maintenant elles sont cachées devant tes yeux. Car des jours viendront sur toi, où tes ennemis t'entoureront de tranchées, et t'environneront, et te serreront de tous côtés, et te renverseront par terre, toi et tes enfants au dedans de toi ; et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as point connu le temps de ta visitation* (Luc xix, 42-44).

Oui, elles sont terribles, les conséquences du refus de répondre à la grâce de Dieu. Méditons ce verset de l'épître aux Hébreux : *Comment*

échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut ? Pour l'incrédule et l'indifférent, il ne reste plus qu'*une certaine attente terrible de jugement, et l'ardeur d'un feu qui va dévorer les adversaires* (Hébreux x, 27). Tout le nécessaire pour le salut de l'homme a été fait du côté de Dieu, car Il ne veut pas *qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance.* Il dépend uniquement de l'homme d'accepter. Personne n'y est forcé ; mais Dieu supplie encore aujourd'hui tous les hommes de répondre à son appel : *Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos* (Matthieu xi, 28). Et par ses serviteurs, Il leur fait dire sans cesse : *Soyez réconciliés avec Dieu!* Encore aux dernières pages de l'Apocalypse, le Seigneur fait entendre sa voix de grâce : *A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de la fontaine de l'eau de la vie.* Et encore : *Que celui qui a soif, vienne ; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie.*

Cher lecteur, puisses-tu ne pas être de ceux qui se tiendront devant le grand trône blanc et qui entendront la sentence suivante sortir de la bouche de Dieu : *Tu n'as pas voulu!...*

G. B. F.

« Quiconque veut! » qu'il accoure et qu'il prenne des mains du Père et la vie et la paix.

« Quiconque a soif! » aux eaux vives qu'il vienne ; il trouvera le bonheur à jamais!

PLUS DE DÉLAI

Et l'ange... jura par celui qui vit aux siècles des siècles, lequel a créé le ciel et les choses qui y sont, et la terre et les choses qui y sont.... qu'il n'y aurait plus de délai (Apocalypse x, 5-6).

* * *

Nous vivons dans un siècle d'activité fébrile. Voyez, pour vous en convaincre, la foule des passants. Les uns vont à l'usine ou à l'atelier, d'autres se dirigent vers leur magasin ou leur bureau. Tout le monde s'agite de nos jours, d'une manière extraordinaire. Il faut dire aussi que les découvertes et les inventions, les moyens de communication que l'on a multipliés, tout concourt à la promptitude, à la vitesse, car on n'a pas de temps à perdre. Les minutes sont précieuses. Le temps, c'est de l'argent. Le télégraphe et le téléphone marchent sans arrêt. On saute d'un train dans un autre. Il faut se hâter, accélérer le rythme du mouvement, avancer à une cadence absolument étourdissante.

En dépit de tout ce que nous venons de constater, il y a une chose qui me plonge toujours dans le plus profond étonnement, c'est le calme, la patience, la réflexion, la pondération que nos semblables manifestent en un grand nombre de circonstances. Voyez, par exemple, les chefs des différents gouvernements, quels qu'ils soient ; les ministres y regardent à deux fois avant de prendre une décision qui va engager l'avenir d'un pays. Ils attendent et se renseignent, ils pèsent ensemble le pour et le contre avant de s'arrêter à une solution quelconque. Songez donc qu'une mesure prise

Le Salut de Dieu 64 (1937)

trop hâtivement pourrait avoir des conséquences funestes pour tout un peuple. Ils ont derrière eux non seulement des hommes, mais encore des femmes, des enfants, des vieillards. Aussi les chefs responsables délibèrent-ils jusqu'à une heure très avancée de la nuit. On préfère, bien souvent, temporiser avant de trancher une question. Ne croyez-vous pas qu'il est sage d'agir de cette manière?

Il y a parfois des procès qui ont un retentissement mondial. Y a-t-il alors de la précipitation? En aucune façon. Ne convient-il pas qu'une affaire soit minutieusement instruite lorsque la tête d'un homme est en jeu ? Les juges et les jurés, les hommes de loi se livrent à un travail littéralement gigantesque. Les débats sont longs et on ne peut plus fatigants. Une sentence terrible est prononcée après que le jury a rendu un verdict affirmatif. La grâce du condamné sera-t-elle accordée? La peine sera-t-elle commuée? Y aura-t-il de la clémence en haut lieu pour le misérable coupable? Enfin, après bien des jours d'attente et d'anxiété, les journaux impriment ceci en gros caractères : l'heure du châtiment a sonné, il n'y aura plus de délai... Que c'est triste ! Toutes les ressources ont été épuisées. La justice humaine va supprimer un homme. Elle va se débarrasser d'un être néfaste pour la société. Que ce soit d'une manière ou d'une autre que la peine capitale soit exécutée, la minute est tragique, l'instant est solennel.

Souvent aussi les hommes se trouvent dans la douloureuse obligation de se diriger vers la clinique d'un chirurgien. Une intervention du célèbre praticien s'impose. Mais ne croyez pas qu'il y ait eu de la précipitation. Le diagnostic de l'affection

a été très soigneusement établi. Tous les signes ont été minutieusement examinés. La nécessité de l'opération a été très bien démontrée au malade, aux parents et aux proches. Il a fallu songer à mettre de l'ordre dans ses affaires, peut-être à faire son testament. Qui sait ? Il est toujours possible d'envisager une issue fatale. Mais il y a un jour et une heure fixés pour entrer à la clinique. Les parents peuvent alors dire : « C'est pour aujourd'hui, il n'y a *plus de délai* ».

Il me semble entendre dire par quelques-uns : « A quoi bon cette énumération? Ne connaissons nous pas toutes ces choses? » Sans doute; il n'y a rien de nouveau dans tout ce que j'avance. Mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que Dieu aussi, dans Sa divine Parole, a fait entendre cette sentence si grave, si importante, si sérieuse. C'est Dieu lui-même qui a dit aux enfants des hommes *qu'il n'y aurait plus de délai...* Cette écriture s'adresse à chacun, et je désire vivement qu'elle trouve un écho dans votre cœur; oh, vous qui avez été jusqu'à cette heure insouciant à l'égard des intérêts primordiaux de votre âme, écoutez aujourd'hui ce message qui vient du ciel.

La créature humaine est pécheresse. Et Dieu, dans sa tendre miséricorde, lui donne du temps, disons *un délai*, pour rentrer en elle-même, pour confesser sa misère, pour se repentir. Notre Créateur ne veut pas la mort du pécheur, sa condamnation définitive, son jugement éternel dans le lieu des tourments. Dieu est patient, et Il le montre tous les jours, en n'intervenant pas en châtiment comme Il pourrait le faire envers des êtres rebelles et coupables.

Mais quelle rapidité dans l'écoulement des jours! Comme l'homme avance vite sur la route du temps ! De sorte que *le délai* imparti par Dieu aux hommes pour qu'ils se tournent vers Lui va sans cesse en diminuant. Le temps que je prends pour tracer ces quelques lignes constitue une diminution notable du *délai* que Dieu, dans sa bonté, donne à chacun pour qu'il passe de la mort à la vie.

L'homme descend vers la mort plus rapidement que la pierre qui s'est détachée du sommet de la montagne et qui rebondit de rocher en rocher jusqu'à ce qu'elle ait atteint le fond d'un ténébreux ravin. Cette pensée est effrayante, mais nos semblables font souvent de leur temps précieux un emploi si frivole, que le plus grand service que nous puissions leur rendre est de les amener à être attentifs quant à la brièveté de leurs jours.

Ami lecteur, vous êtes-vous repenti ? Quelle place importante la repentance n'a-t-elle pas dans les Saintes Écritures ! Jean le Baptiseur disait : *Produisez donc du fruit qui convienne* A LA REPENTANCE (MATTHIEU III, 8). Et lorsque le Seigneur Jésus Christ entra dans son ministère, Il dit : REPENTEZ-VOUS, *car le royaume des cieux s'est approché* (MATTHIEU IV, 17). L'Évangile selon Marc nous rapporte aussi ces paroles : *Le temps est accompli, et le royaume des cieux s'est approché;* REPENTEZ VOUS *et croyez à l'Évangile* (I, 15). Au sujet des Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang avec leurs sacrifices, Jésus répondit à ceux qui lui avaient raconté cette scène affreuse : *Si* VOUS NE VOUS REPENTEZ, *vous périrez tous de la même manière* (LUC XIII, 3).

L'apôtre Pierre ne tenait pas d'ailleurs un autre langage. Quand la question lui fut posée : *Que ferons-nous frères?* Savez-vous ce qu'il répondit? *Repentez-vous* (ACTES III, 37). Quand l'apôtre Paul fit ses adieux aux anciens d'Éphèse, il leur rappela comment il avait insisté dans ses prédications sur *la* REPENTANCE *envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus Christ* (ACTES XX, 21). S'il s'agit de la promesse du Seigneur, concernant Sa venue, il n'y a pas de retardement, mais *Il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la* REPENTANCE (II PIERRE III, 9).

Dieu est merveilleusement patient et le Seigneur Jésus aime les hommes d'un amour insondable. Il veut sauver les pauvres, les aveugles, les captifs, les opprimés. Il veut délivrer ceux qui ont l'amour des plaisirs ou de l'argent, les avares, les lâches, les orgueilleux. Les cas les plus navrants peuvent s'adresser à Christ. Il sait, ami lecteur, ce qui trouble si profondément votre vie, comme Il sait ce qui empoisonne la vie de tous les humains. Je vous entends dire : « Vous ne connaissez pas le désarroi intérieur de mon âme et combien je suis accablé de tristesse en songeant à mon hideux passé. J'ai à mon actif des paroles et des actes sacrilèges, et, maintenant, je me débats désespérément dans la nuit. Lecteur, je ne disconviens pas de ces choses. Mais Jésus vous *connaît* et Il vous aime. Il veut briser vos fers. Tournez-vous vers Lui et vous trouverez une paisible retraite.

Quand la conviction du péché entre dans un cœur, les minutes paraissent longues comme des siècles. Alors on recule avec horreur devant les pages du livre de sa vie. Le péché devient quelque

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

chose qui hallucine. Comment dompter son émotion et dissimuler son angoisse? Ah, les souffrances de l'indigence ne sont pas comparables au drame qui se joue dans une âme lorsqu'elle a, enfin, compris sa misère. Le cœur de l'homme est un noir repaire, un gouffre aux profondeurs inconnues. Aussi, pour un grand nombre de nos semblables, la vieillesse n'est plus qu'un regret immense et un remords constant. Que faut-il faire? C'est simple. Il faut vous tourner vers le Seigneur Jésus avant qu'il ne soit trop tard.

Je le dis avec douleur, l'heure va sonner où il sera dit: *Il n'y a plus de délai.* Que faire alors, dites-moi, quand *le délai* aura expiré? Il n'y aura rien à faire, car il est écrit : *Et l'ange* JURA *par Celui qui vit aux siècles des siècles.* Le serment de Dieu intervient. Il faudra, devant le grand trône blanc, rendre compte de ses péchés. Or, *le salaire du péché, c'est la mort.* Dans sa Parole, Dieu parle d'un jour où le péché recevra ses gages. Pourquoi ? Parce que *le délai* sera expiré. Lecteur, quand mourrez-vous ? Quand *le délai* que Dieu vous accorde aura-t-il définitivement pris fin pour vous? C'est sérieux et c'est solennel. Qu'allez-vous répondre? Vous ne savez pas quand se lèvera pour vous la dernière aurore.

Dieu attend la confession de vos péchés pour vous donner un plein pardon et la vie éternelle. Mais, je vous le répète — c'est si grave — bientôt *il n'y aura plus de délai.* Dans le lieu des tourments, chaque perdu pourra dire : « J'ai méprisé la patiente grâce de Dieu. J'ai laissé, dans ma triste folie, passer *le délai* si précieux que Dieu, dans ses compassions envers moi, m'avait accordé ». Ami, vous pousserez alors ce cri terrifiant: *Plus*

de délai, plus de délai... Oui, le jour du pardon sera à tout jamais passé. Vous devriez graver ces paroles dans votre cœur. Ferez-vous partie de cette lugubre compagnie de désolés? Aujourd'hui, c'est encore le temps du *délai*, c'est-à-dire de la grâce, de la bonté miséricordieuse d'un Dieu qui vous a produit sur la scène de l'existence, et qui, pour vous, n'a pas épargné son propre Fils. Demain, c'est la seconde mort, car il est écrit *qu'il n'y aurait plus de délai.* Recevez donc maintenant, par la foi, la joyeuse nouvelle qui vous est annoncée.

M. C.

VIE POUR VIE

Le fait qu'on va lire est si extraordinaire, si inouï et si plein d'enseignements qu'il mérite d'être conté !

Deux frères habitaient ensemble une ville d'Orient et, du lever de l'aurore jusque tard dans la nuit, le plus jeune se livrait à une vie de débauche et de dérèglements, et ne semblait éprouver aucun désir de rompre avec le péché.

Le plus âgé, au contraire, était un homme tranquille, humble, craignant Dieu et véritablement consacré au Seigneur. Travailleur infatigable, il se préservait des souillures du monde. Très attristé par la conduite de son jeune frère, il l'avait souvent exhorté avec larmes à renoncer à sa vie de péché. Mais, sans tenir aucun compte des prières et de la douleur de son aîné, le

malheureux persévérait dans sa mauvaise voie, recommençant chaque jour à se corrompre corps et âme, tandis que chaque nuit le frère aîné attendait le retour de son cadet, une ardente prière aux lèvres.

Un soir, vers minuit, des coups violents retentirent à la porte d'entrée. Le chrétien se hâta d'ouvrir, et il se trouva en face de son frère, pâle, tremblant, les vêtements en désordre et souillés de sang.

— Sauve-moi ! cache-moi ! supplia-t-il. J'ai tué un homme et je suis poursuivi. Regarde ici !... c'est son sang !...

Mais comment le cacher de manière à le soustraire à la justice des hommes?

L'amour est ingénieux ! Sans se répandre en paroles inutiles, le frère aîné dépouilla le coupable de ses vêtements accusateurs, il s'en revêtit lui-même; puis il fit endosser son habit sans tache au pauvre meurtrier. Après quoi, il le poussa dans une chambre voisine et demeura seul, attendant les évènements.

Ce ne fut pas long. Bientôt on entendit des pas précipités et des agents de police firent irruption dans la pièce.

— Exactement ce que nous pensions, s'écria l'un d'eux; c'est ici que se cache l'assassin. Du reste, nos soupçons sont sur cette maison pour bien d'autres raisons.

Ils s'approchèrent du soi-disant coupable, le regardèrent avec sévérité en disant :

— C'est toi qui a fait le coup?

Mais l'interpellé ne répondit rien.

— A quoi bon questionner davantage? intervint impatiemment un autre agent; regarde ses

vêtements, ils répondent pour lui. Lions-le et emmenons-le !

Aussitôt dit, aussitôt fait, et le malheureux fut entraîné, bien loin de chez lui, par des chemins obscurs jusqu'à la prison où il fut enfermé. Le lendemain, on procéda à son interrogatoire, mais l'accusé refusa de répondre quoi que ce soit aux questions qu'on lui posait. Il se bornait à répéter simplement : « Je dois payer ce crime de ma vie, et le plus tôt sera le mieux ! »

Quelques jours après, le jugement eut lieu. En face de ses vêtements tachés de sang, les témoins n'apportaient pas grande lumière. L'affaire était claire, le vrai coupable était là.

« Quel est votre avocat? demandèrent les juges. — Je n'en ai pas, répondit l'accusé. — Qu'avez-vous à dire pour votre défense? — Rien, fut la réponse. » Et le noble frère inclina la tête, de peur de se trahir.

Le procès fut rapidement terminé et l'assassin présumé condamné à mort.

La veille de l'exécution, dans la soirée, il demanda la permission de parler au directeur de la prison, et dès que celui-ci eut pénétré dans sa cellule, il lui dit : « Pouvez-vous exaucer le dernier désir d'un homme qui va mourir?... Je voudrais avoir du papier, une plume, de l'encre et de la cire à cacheter. Je dois écrire une lettre, mais auparavant, jurez-moi devant Dieu que, sans l'ouvrir, vous l'enverrez après ma mort à son adresse. Soyez assuré que cette missive ne contiendra rien de mal..., car je sais que demain je comparaîtrai devant le tribunal de Dieu... Je ne peux pas mentir à ma dernière heure !... »

Examinant le visage du condamné, le directeur fut obligé de croire à sa sincérité, et sa demande

Le Salut de Dieu 64 (1937)

lui fut accordée. Il semblait avoir mis toute son âme dans sa prière. Il était calme et paisible et dans ses yeux brillait une lumière ardente et surnaturelle. On lui apporta les objets désirés et le soir en faisant sa ronde, le gardien se chargea de la lettre du condamné.

La nuit passa — nuit de repos pour plusieurs, de douleur et de remords pour beaucoup — nuit sans sommeil, mais pleine de paix pour le détenu agenouillé dans sa cellule ; il semblait, du seuil de l'éternité, contempler déjà un autre monde.

Le jour parut. Partout les hommes se remirent à vaquer à leurs occupations. Le bourreau fit comme les autres... Au bout d'une heure sa besogne était terminée.

Peu après un messager, une lettre à la main, fut dépêché à la demeure des « deux frères ». Il frappa à la porte ; un homme au visage pâle, ravagé par l'anxiété, vint lui ouvrir et reçut avec étonnement la lettre du condamné. Longtemps il la considéra sans comprendre, semblait-il.

Enfin il se décida à en rompre le cachet. Il lut... et éclata en sanglots...

Son premier mouvement fut de se précipiter vers la porte..., mais effrayé, il recula, comme égaré !...

Quel était donc le contenu de cette lettre?

Elle se composait que de ces quelques lignes : « *Demain, revêtu de tes habits, je mourrai pour toi, mais toi, en souvenir de moi, couvert de mes vêtements, tu devras à l'avenir vivre d'une vie sainte et juste* ».

« *Je meurs pour toi* ». Il fut vaincu. Ces quelques mots le bouleversèrent jusqu'au plus profond de son cœur endurci par le péché, et rendu lâche par la peur.

Alors comme revenu soudain à la réalité des choses, il s'écria tout à coup : « *Je meurs pour toi !...* Mais, il n'est peut-être pas encore mort ! » Et il se précipita dehors pour aller, si possible, sauver son frère. Arrivé à la prison, il fut arrêté. Mais il demanda d'un ton si suppliant à voir le directeur qu'on eu pitié de lui et il fut introduit.

« *Je meurs pour toi !...* » Ces mots émurent le directeur au profond de son âme. Il se souvint de la prière du condamné, il revit ce regard ferme et assuré, auquel il n'avait pas pu résister et, dans une grande agitation de tout son être, il porta la lettre au juge. Après en avoir pris connaissance, le magistrat procéda à l'interrogatoire du vrai coupable qui fit des aveux sincères et complets. Il décrivit sa vie de péché, avoua son crime, sa lâche frayeur, son honteux silence et termina par ce cri d'angoisse : « Faites-moi mourir, car je ne mérite que la mort. »

Mais la parole du frère aîné n'avait rien perdu de sa valeur : « *Je meurs pour toi* ». C'était vrai, il avait pris la place du coupable et son sacrifice était un tribut payé à la société. Le juge regarda longuement celui qui avait été l'objet d'un aussi grand amour, et il dut convenir qu'il n'avait pas le droit de le faire emprisonner, encore bien moins celui de le condamner à mort.

La liberté et la vie lui furent assurés.

La lettre à la main, le coupable grâcié rentra chez-lui. Là, le cœur broyé sous le poids de ses crimes, il cria vers Dieu, lui apportant sa douleur et son repentir.

« Seigneur mon Dieu, implora-t-il avec larmes, ne me laisse pas mourir dans mes péchés. Un autre que moi en a porté la peine. Donne-moi

ton secours pour lutter contre le mal. Rends-moi digne de porter les vêtements de celui qui pour moi a été frappé par la justice des hommes. Aide-moi à les garder purs de toute souillure et de tout péché ! »

Dès ce moment on ne le reconnut plus tant il était transformé,

Ses anciens compagnons de débauche essayèrent bien de le ramener à sa vie d'autrefois. Mais à toutes les sollicitations, il opposait fermement cette seule réponse : « Avec les vêtements que je porte aujourd'hui, il m'est impossible d'aller avec vous. Mon frère ne serait jamais entré dans les lieux que vous fréquentez ! »

Peu à peu, ils cessèrent leurs efforts. Les uns s'éloignèrent de lui ; d'autres, attirés par cette attitude nouvelle, se lièrent plus intimement avec lui ; ils apprirent à le connaître sous un tout autre jour, et à respecter la vie nouvelle de cet homme, maintenant entièrement consacrée au service du Seigneur. Eux aussi se détournèrent du péché pour marcher en nouveauté de vie, et ils unirent leurs efforts à ceux de leur ancien camarade pour faire le bien et pour porter de bons fruits.

Le moment arriva où les deux frères furent réunis dans la patrie céleste. Selon son désir, le plus jeune d'entre eux fut porté au tombeau revêtu des habits de celui qui avait donné sa vie pour lui, et, dans tout le voisinage, nul ne put jamais oublier ces faits tragiques.

Lecteur, mon récit est terminé, mais sa signification demeure, et tu en as saisi la portée. C'est l'histoire de tout être humain, c'est la tienne, à toi qui lis ces lignes...

Tu connais l'Évangile, lecteur, tu l'as lu toi-même, tu l'as entendu, mais, jusqu'ici, peut-être

n'a-t-il fait qu'effleurer ton âme sans en atteindre les profondeurs. Sors, une fois pour toutes, de ta coupable indifférence, et cherche enfin à réaliser ce que le Seigneur a fait pour toi, relis la Parole de Dieu racontant la vie, les souffrances et la mort de Christ *ton* Sauveur.

Il t'a aimé d'un amour incompréhensible et qui n'est égalé que par ses souffrances. Il a donné sa vie pour ta vie, non seulement pour te libérer de la condamnation éternelle, mais aussi pour te libérer du péché et te rendre capable de vivre à sa gloire. *Il est mort pour toi,* afin que, *revêtu de sa justice,* né de nouveau, tu sois irréprochable et pur, enfant de Dieu irrépréhensible au milieu de cette génération perverse (Philippiens II, 15).

Revêtu de *tes* vêtements, c'est-à dire couvert de ta souillure, de ton péché, *Il est mort pour toi.* Et toi, couvert de *sa* justice, tu peux vivre pour Lui.

Comment répondras-tu à tant d'amour?

Ne repousse pas, cher lecteur, l'offre qui t'est faite. Aujourd'hui, saisis la main du Sauveur, et marche en assurance vers l'éternité.

LE SÉRIEUX DU TEMPS

Le temps s'avance et n'attend personne. Il est impossible de mettre un frein à sa roue. Il roule sans interruption. Chaque battement de pouls nous rapproche de l'heure à laquelle — que ce soit volontiers où à contre-cœur que nous soyons prêts ou que nous ne le soyons pas, — nous devrons quitter le théâtre de ce monde avec toute son inquiète activité et passer dans l'éternité.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Cela est sérieux et en même temps profondément humiliant. L'homme, avec tous les avantages et l'énergie dont il se glorifie, avec son esprit et son habileté, son savoir et sa puissance, ne peut tenir devant cet ennemi dur et impitoyable. Il doit céder devant la mort. Il ne trouve, à la fin de cette vie, si longue ou si courte qu'elle ait été, qu'un lit étroit sous le sol. *Le salaire du péché, c'est la mort.* (Romains vi, 23.)

L'homme meurt et gît là : l'homme expire, et où est-il ? dit Job (xiv, 10.) Oui, où est-il ? L'instant où l'homme doit quitter cette terre s'approche constamment. Et qu'arrive-t-il alors ? D'autres prendront sa place sur la terre et continueront ses affaires. La roue du temps continuera à tourner et le monde continuera à s'occuper de ses affaires, absolument comme si le défunt n'avait jamais vécu. On pensera peut-être encore à lui un certain temps, puis il tombera dans l'oubli. Mais où est son âme ? Dans le ciel ou dans l'enfer ?

Nous sommes souvent profondément saisis quand nous entendons parler d'épouvantables accidents de chemins de fer, de terribles explosions de mines ou de choses semblables. Et quand nous lisons les rapports qui nous donnent des détails sur l'horrible catastrophe, quand nous entendons parler des souffrances de ceux qui ont été blessés, quand nous pensons au désespoir de ceux qui ont été ensevelis vivants dans la mine, le frisson nous saisit et nous avons des expressions de la plus profonde sympathie, non seulement pour les pauvres victimes, mais pour les malheureuses familles laissées dans le désespoir et souvent dans la plus grande détresse.

Mais il y a encore une misère, bien plus grande que celle-là, une misère que l'on peut contempler tous les jours, mais à laquelle on accorde comparativement peu d'attention. Je veux parler de la multitude innombrable d'hommes et de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles et d'enfants, qui disparaissent du monde par la maladie et d'autres causes, suites de cette terrible chose : *le péché.* Ils s'en vont ; le temps les emporte, sans Dieu et sans Christ, sans repentance, sans foi à l'Évangile, ayant perdu le sens par le fait même du péché ; ils courent à la rencontre du tribunal d'un Dieu saint, du feu brûlant et des flammes éternelles, des pleurs et des grincements de dents, là où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point.

Quelle épouvantable réalité ! Qu'est-ce qui pourrait en égaler la terreur ? Des milliers d'hommes vont à la rencontre de la perdition éternelle. Et ce ne sont pas seulement ceux qui se sont enfoncés dans la corruption morale, mais aussi les gens estimables et honorables, ceux qui ont été entraînés dans le tourbillon des affaires ou dans l'ivresse des plaisirs. Pas un instant ne leur est plus accordé pour réfléchir, quand leur course a pris fin et que le sort de leurs âmes immortelles est fixé pour toujours.

Je le répète : c'est une épouvantable réalité, au sujet de laquelle le rire moqueur et insouciant de l'homme trompé par Satan est une des grandes souffrances du chrétien. Bien qu'il soit sur le chemin de l'éternité, l'homme rejette avec dédain tous les avertissements qu'il reçoit au sujet du danger qui le menace et se refuse à « fuir la colère à venir. »

Peut être parmi les lecteurs de cette feuille, y en a-t-il un qui fait partie de ces pauvres abusés ?

Si tel était le cas, que Dieu fasse briller [illegible] sa lumière dans son cœur, en sorte qu'il reconnaisse son état de perdition et vienne à se repentir avant qu'il soit trop tard.

Une chose est vraie : *On ne se moque pas de Dieu ; car ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera* (Galates vi, 7.) Dieu n'oublie aucun des péchés commis contre lui. Avec quelle promptitude le rire du pécheur peut-il se changer en cri de détresse éternelle ! Combien rapidement des souffrances sans fin et le désespoir peuvent remplacer les voluptés et les plaisirs ! Notre cœur saigne en y pensant, et nous crions : « O Dieu ! aie pitié de ces multitudes malheureuses avant qu'il soit trop tard ! Arrache leurs âmes coupables à la perdition, pour qu'elles ne portent pas les suites éternelles de leur folie et de leurs péchés ! »

Mais, nous pouvons considérer le cas de l'inconverti à un autre point de vue encore. Combien il est digne de pitié, sans même parler du danger continuel dans lequel il se trouve ! Que de choses il perd déjà sur cette terre ! L'amour et la sympathie de Jésus lui sont étrangers ; il ne connaît rien du pardon de ses péchés, rien, par conséquent, de la paix et de la vraie joie. Il suit le chemin, souvent si pénible, de la vie, sans être éclairé par l'amour de Dieu, et quand les soucis étendent leur lourd manteau sur lui, il ne connaît pas l'ami qui est *plus attaché qu'un frère.* Il marche à tâtons dans l'obscurité et ne voit pas les pièges, tandis que *le sentier du juste est comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi* (Proverbes iv, 18.) Il avance, le cœur et les mains vides.

Mais lecteur croyant, c'est pour toi surtout que j'écris ces quelques lignes. Elles sont destinées à te rappeler la responsabilité qui t'incombe à l'égard des inconvertis. Elles te disent vers quelle fin terrible ils s'acheminent, puis combien ils sont pauvres, privés de tout et dignes de pitié. Le temps presse. Bientôt notre Seigneur bien-aimé viendra prendre les siens auprès de lui. Combien seront alors laissés pour le jugement, qui auraient eu du temps pour se convertir, mais qui pensaient toujours qu'il était trop tôt ! Combien aussi n'ont reçu que rarement des avertissements, et pourraient dire avec une certaine raison : « Personne ne s'est inquiété de mon âme ! » Oh ! puissions-nous penser davantage à leur sort ! Que toute notre vie, toute notre marche soient sous cette impression ! Combien de chrétiens sont devenus tièdes et indifférents dans ces jours de la fin, où ils devraient redoubler d'énergie, de zèle et d'activité pour le Seigneur ! Qu'il nous accorde un réveil véritable. Combien de chrétiens se contentent d'être sauvés eux-mêmes, tandis que leurs cœurs sont froids et sans amour à l'égard de leur prochain ! Puissent-ils s'effrayer en pensant qu'outre l'amour et la grâce qui leur appartiennent, une responsabilité leur incombe, et que le temps qu'ils perdent dans ce monde est perdu pour toujours ! Apprenons tous à connaître un peu plus de cet amour pour de pauvres âmes perdues, qui a conduit notre Sauveur à la mort, et qui a fait dire à son fidèle serviteur Paul qu'il avait lui-même « souhaité d'être, par anathème, séparé du Christ, pour ses frères, ses parents, selon la chair. » (Romains ix, 3.)

R. B.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

LE LIVRE DE LA GENÈSE

(Suite)

Un mot par chapitre

CHAPITRE XXXIII. — **Les Cabanes**

Est-il possible qu'après la scène de Péniel, Jacob, qui vient, semble-t-il, d'apprendre à se connaître et qui a découvert où se trouve la délivrance du *moi* retourne aux calculs de son cœur ? Hélas, il y revient tout naturellement ; Ésaü approche avec ses hommes et Jacob, sans confiance dans le Dieu qui *incline les cœurs comme des ruisseaux d'eau,* range les siens de façon à mettre en tête, à l'endroit le plus exposé, la partie de sa famille qu'il semble le moins aimer. Si la vengeance anime le cœur d'Ésaü, peut-être n'ira-t-elle pas jusqu'à l'arrière garde où se tient Rachel avec ses enfants. Pauvre Jacob ! Mais quels exemples pour nous que cette mauvaise conscience en présence d'un passé accusateur, ce manque de confiance et de dépendance envers Dieu et cet égoïsme misérable. La boiterie aurait dû lui rappeler constamment la nuit de Péniel : La Parole devrait suffire pour que nous apprenions à nous connaître (PSAUME XXXII, 9) ; mais encore puisque Dieu dans sa grâce nous met parfois la bride et le mors, apprenons au moins quelque chose des circonstances, parfois douloureuses, que notre folie amène et que Dieu permet.

Mais le cœur d'Ésaü, attendri par les sentiments de famille, était incliné à la grâce ; telle peut être l'action de la fidélité de Dieu dans le cœur même d'un profane et cela en faveur d'un Jacob, croyant misérable, mais objet de grâce. Il

est même étonné du présent royal qu'il a rencontré, et sa question à cet égard, devrait être une flèche pour la conscience de Jacob. Le Dieu de Péniel n'est-Il pas fidèle ?

Mieux encore, avec une réelle noblesse humaine et sans arrière pensée, aimons-nous à le croire, Ésaü offre un séjour à son frère en ses propres possessions. Mais Jacob allègue la faiblesse des enfants et la lenteur du bétail pour ne pas le suivre ; il décline toute escorte, et Ésaü parti, il tourne le dos à Séhir et s'en vient à Succoth. Ce manque de droiture nous amène encore à lire dans l'âme de Jacob, et n'est pas véritablement dans la pensée de Dieu qui le ramenait dans son pays ; pourquoi ne pas en rendre clairement témoignage devant son frère ? Aussi, ne sommes-nous pas étonnés que, oubliant la tente d'Abraham et celle de son père Isaac, Jacob bâtisse une maison pour lui et fasse des *cabanes* pour son bétail (verset 17). Ainsi en est-il du croyant qui oublie ses bénédictions célestes et cherche ses aises dans ce monde où il s'établit.

Jacob ne reste pourtant pas en ce lieu ; il monte à Sichem ; là il campe, et comme Abraham, il achète une portion de ce pays qui lui appartient par la promesse. Il bâtit l'autel dressé au *Dieu, Dieu d'Israël.* Rentré où Dieu le veut, il semble apprécier le nouveau nom qu'il a reçu et acquis à Péniel, mais hélas, si même son cœur a appris quelque chose, il va avoir à faire de tristes expériences dans sa famille de la foi.

Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point. (Hébreux XII, 5)

LES ÉGOUTS DE LONDRES

Le jour où l'incendie de funeste mémoire détruisit le vaste entrepôt de coton, près du pont de Londres, un batelier manœuvrait une embarcation à voile, dont il était le patron. Comme il descendait la Tamise, son attention fut attirée par la vive lueur qui rougissait le ciel, et aussitôt la pensée lui vint que ce devait être le reflet de quelque grand embrasement. Il savait que dans des catastrophes de ce genre, les occasions de gagner de l'argent ne manquent pas ; et voulant profiter d'une si belle aubaine, il donna l'ordre à son camarade de carguer les voiles et de jeter l'ancre. Cela fait, il se hâta de débarquer, entra dans un cabaret où il se battit avec un matelot contre lequel il avait une vieille rancune, et courut vers le pont de Londres. Effectivement, il ne s'était pas trompé ; un immense incendie accomplissait son œuvre dévastatrice ; mais l'unique préoccupation de ce malheureux était le profit que ce désastre lui procurerait à lui-même ; son cœur demeurait sans pitié ni sympathie pour ceux qui en subissaient le dommage.

Oh ! qu'elle est vraie la description que la parole de Dieu fait de l'homme dans son état naturel, lorsqu'elle dit que nous sommes *haïssables, nous haïssant l'un l'autre* (TITE III, 3). C'est après avoir bu et s'être battu que celui dont nous parlons s'achemina vers le pont de Londres ; et il n'y fut pas plus tôt arrivé qu'il remarqua l'activité des bateliers, non pas pour aider à conjurer le fléau qui était une cause de ruine pour les uns, et de privation de travail pour des centaines d'autres, mais pour transporter quantité de curieux jusqu'au milieu du fleuve d'où l'on pouvait *jouir,* disaient-ils, beaucoup mieux que depuis terre, *de la vue du feu* dans toute son horrible splendeur. Avide de profiter, lui aussi, de cette source de gain, il rebroussa chemin vers l'embarcadère du Vieux-Cygne ; là, il s'empara d'un bateau qui n'était pas à lui et rama à toute vitesse vers un des escaliers du quai en criant d'une forte voix : « Un franc par tête pour voir le feu ! » A peine eût-il atteint les marches que jeunes et vieux, hommes et femmes, voleurs et débauchés, sautèrent dans l'embarcation et la remplirent en un clin d'œil. Quand elle ne put plus recevoir personne, elle s'éloigna du bord, et ce fut au milieu des jurements, des imprécations, des blasphèmes, des moqueries et d'obscènes plaisanteries que ces gens se mirent en route pour aller « voir le feu. » Quelle scène ! Des flammes gigantesques tourbillonnant dans les airs, le fleuve lui-même comme une mer de feu — car, en effet, l'huile et la graisse qui brûlaient à la surface lui donnaient cet aspect — les cris des pompiers, les cris de la populace excitée, le rugissement incessant des flammes, le sifflet strident et le mugissement palpitant des puissantes pompes à vapeur, les clameurs railleuses et désordonnées de ce qu'on pouvait appeller l'écume du peuple dans la grande cité, semblaient ne justifier que trop l'exclamation d'une femme témoin de ce lugubre évènement : « On aurait dit que l'enfer lui-même était déchaîné. »

Ceux qui disent que pour connaître le genre humain, il faut étudier les individus qui le composent, auraient pu s'instruire à ce sujet la nuit du terrible incendie des entrepôts de coton, à Londres ; là, ils auraient pu voir l'homme tel qu'il est. Puis,

Le Salut de Dieu 64 (1937)

si l'on se tourne vers Celui qui *connaissant ce qui était dans l'homme* (Jean II, 25), a bien voulu, de son plein gré, *mourir pour des impies* (Romains V, 6), combien son merveilleux amour brille d'une manière éclatante et magnifique. Il a vu l'homme perdu, plongé dans l'insondable abîme de la corruption morale, ayant un cœur désespérément malin par-dessus toute chose, l'homme méchant de sa nature et dans ses voies, et c'est à cause de cela qu'Il est venu pour être *le Sauveur du monde* (I Jean IV, 14.)

Mais continuons notre récit. Après avoir passé les deux tiers de la nuit à transporter des curieux, et ramassé ainsi une bonne somme d'argent, notre héros laissa courir le bateau à la dérive, sans même daigner le reconduire là où il l'avait pris, puis il gagna la taverne la plus proche, où il passa le reste de la nuit à boire. Le lendemain, dimanche, à dix heures du matin, il trébuchait dans les rues, n'ayant plus un sou sur lui ; ses lèvres étaient brûlantes, sa tête lourde, ses yeux injectés de sang ; et, à la maison, sa femme et son enfant, dont il ne prenait aucun souci, souffraient de la faim. En vérité *la voie des transgresseurs est dure* (Proverbes XIII, 15), dure pour eux-mêmes, dure aussi pour les autres.

Tandis qu'il errait à l'aventure, un de ses compagnons, voleur de profession, l'aborda : « Sais-tu, lui dit-il, le moyen de faire sa bourse ? » Et continuant sur le même ton, le bandit lui apprit que, parmi les bâtiments incendiés, il y avait trois ou quatre magasins remplis de suif de Russie, et qu'il savait par un des employés au service des égouts que la graisse fondue avait coulé dedans, et qu'au contact de l'eau elle s'était

figée, formant une masse qui, par places, avait jusqu'à quatre pieds d'épaisseur. « Connais-tu quelqu'un qui nous achèterait de ce suif? » lui demanda encore l'aventurier.

« Oui, répondit le batelier ; viens seulement avec moi. »

On trouva bientôt un individu, dont le métier était d'acheter les choses volées. Il leur procura des lanternes, des sacs, une fausse clef pour pénétrer dans les canaux souterrains, et leur promit le payement de la marchandise dérobée dès qu'on la lui livrerait. Quatre autres compères se joignirent à eux pour tenter la dangereuse entreprise, et à trois heures du matin, alors que les rues étaient désertes et silencieuses, ils se glissèrent furtivement le long d'une ruelle du Borough, ouvrirent avec leur clef une des grilles de l'égout dans lequel ils descendirent.

Arrivés au bas de l'échelle de fer, ils s'avancèrent dans le canal et marchèrent à pied sec pendant quelque temps. Mais soudain celui qui était à la tête de la bande mit son pied dans l'eau et cria : « Arrêtez, voici de l'eau ». « Si tu as peur, va-t'en périr ailleurs », lui répliqua-t-on avec accompagnement d'affreux jurements ; et notre héros, le batelier, se mit cette fois à la tête des cinq autres vagabonds. Ils continuèrent à avancer, prêts à commettre tous les crimes, le meurtre même s'il le fallait, plutôt que de renoncer à leur dessein. L'obscur souterrain, enveloppé de ténèbres si épaisses qu'il semblait qu'on dût pouvoir les toucher, était envahi par une armée innombrable de rats dont les cris perçants retentissaient sous les voûtes profondes, tandis qu'ils fuyaient devant l'éclat inaccoutumé des lanternes tenues

par trois des hommes, et couraient éperdus çà et là, cherchant à se réfugier dans les embranchements qui aboutissaient au grand canal. A mesure que les malfaiteurs avançaient, l'eau devenait plus profonde, et ils en avaient jusqu'à la ceinture lorqu'ils se virent arrêtés par le banc de suif. Ils avaient atteint le but de leur ambition, et tandis qu'ils se préparaient à remplir les sacs, le maître batelier poussa plus avant son voyage nocturne pour se rendre mieux compte de l'importance du butin. Mais à peine avait-il fait soixante pas qu'il entendit derrière lui le cri « Au feu ! » poussé par un de ses camarades ; il se retourna aussitôt, et que vit-il ? Un spectacle qu'il n'oublia jamais depuis : c'était l'égout qui avait pris feu. Une flammèche était tombée d'une lanterne, avait allumé du suif, et en un instant un embrasement considérable s'en était suivi. Tout l'espace qui séparait le batelier du reste de la bande était en feu. Ceux-ci s'enfuirent en poussant des cris d'épouvante, sans chercher à porter secours à leur camarade qu'ils abandonnèrent lâchement. Qu'on se représente l'épouvantable situation de ce malheureux : des troupes de rats affolés venaient se heurter contre lui en poussant des cris sauvages ; devant lui toute issue était fermée par un énorme bloc de suif qui ne pouvait manquer de s'allumer dès que les flammes l'atteindraient ; derrière lui était une rivière de feu, et au-dessus de sa tête des flots d'une fumée noire et nauséabonde qui le suffoquait. Il y avait là de quoi faire défaillir le cœur le plus vaillant ; et quant à lui, à la vue de la scène qui l'environnait de toutes parts, il sentit son sang se glacer dans ses veines. Les atrocités de sa vie passée tout entière

se dressèrent devant lui, et se déroulèrent comme un terrible panorama à son esprit frémissant, et ces souvenirs venaient ajouter à l'horreur de la situation du moment. Se voyant privé de toute possibilité d'échapper, il fit vœu, s'il était délivré, de « réformer complètement sa vie » ; promesse que, hélas ! tant d'autres avant lui ont déjà faite à l'heure de la détresse, mais que l'homme n'est pas capable de tenir s'il le fait en comptant sur ses forces propres. Et en supposant même que l'homme pût tenir ses promesses de réforme, cela ne serait nullement suffisant pour faire l'expiation du passé, ou pour sauver dans l'avenir.

Arrêtons-nous un instant ici, chers lecteurs, pour considérer cet homme plongé dans les entrailles de la terre, abandonné de ses compagnons, laissé seul au milieu des flammes et d'une scène d'horreurs indescriptibles, arrêté au moment même où il violait les lois de Dieu et celles des hommes ; ayant la bouche remplie de blasphèmes et d'imprécations, tandis que son âme était torturée par les remords de sa conscience, et que son corps était menacé d'être consumé par le feu ou d'être étouffé par la fumée et les émanations infectes de la matière en combustion ! Considérez-le ! Il avait volé le bateau de son prochain, laissé sa propre famille affamée, pendant qu'il passait la nuit dans ce bateau et qu'il commettait toutes sortes de méchancetés en paroles et en actions, de quoi faire trembler même nos mauvais cœurs. Puis, pour comble d'infamie, il se met à la tête d'une bande de voleurs audacieux ; et maintenant le voilà surpris dans son iniquité, sans autre perspective qu'une mort terrible *et après cela le jugement*. Quel tableau de dépravation et

Le Salut de Dieu 64 (1937)

de ruine ! et cependant quelque terribles que nous paraissent les actions de cet homme, elles n'étaient que le débordement, la manifestation de ce qu'est le cœur humain, par nature. Si les hommes pouvaient se voir comme Dieu les voit ; si la *chair*, dans toute sa laideur, pouvait devenir aussi visible à leurs yeux qu'elle l'est aux yeux de Celui qui *connaît les cœurs* (Actes I, 24), personne ne se ferait d'illusion sur ce que l'homme vaut quant à lui-même.

L'histoire qui précède ne nous montre, après tout, que *l'homme tel qu'il est*, et encore elle nous le montre faiblement. Elle ne fait que soulever le rideau en quelque sorte, pour jeter une petite lueur sur ce qu'est le cœur naturel de l'homme, lorsqu'il n'est pas tenu en bride par les circonstances, la crainte de l'homme, l'éducation, ou par certains principes moraux ou religieux. Ces choses-là peuvent servir de barrière au torrent, mais la source du mal est *là* ; et tant que le pécheur n'est pas amené sous l'efficace de la puissance du sang de Christ et sous l'action de son Esprit, il n'y a pas de remède. Un homme peut dissimuler le mal pendant toute une longue vie, mais *Dieu le voit*, et *Dieu amènera toute œuvre en jugement*, même les plus secrètes (Eccl. XI, 9 ; XII, 14 ; Matth. XII, 36). Puissiez-vous être convaincus de cette vérité, chers lecteurs, si vous êtes encore sans Christ ! Dans la carrière de l'homme dont nous venons de vous parler, dans ses associations depuis le moment où il quitta sa propre barque jusqu'à celui où nous le voyons dans le souterrain, en face de la mort et du jugement, on a le commentaire pratique de cette parole : *Le cœur est rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses ;*

les vœux qu'il pouvait avoir faits quand il s'était vu à la dernière extrémité ! Il n'en fut rien, hélas ! Les circonstances ne sauraient changer le cœur. Le feu, la crainte de la mort, les remords de la conscience, même une attente terrible du jugement ne peuvent opérer cette *repentance à salut dont on n'a pas de regret* (II Cor. VII, 10). Notre homme n'eut pas plus tôt rejoint ses compagnons que ses bonnes résolutions disparurent avec ses craintes, et il reprit son ancien train de vie. O dureté du cœur humain, fermé à cette vérité que la bonté de Dieu pousse à la repentance ! Celui qui épargna cet homme, en l'arrachant littéralement comme *un tison hors du feu* (Zach. III, 2), le sauvant, comme à travers le feu, du juste jugement qui le menaçait, ne l'abandonna pas à son funeste sort. Béni soit le nom du Seigneur ! *Il aura compassion de celui dont il a compassion.* Le temps vint enfin, où le cœur de cet homme fut brisé ; non point par le feu, ni par la tempête ou le tremblement, mais par ce *son doux et subtil* de la précieuse parole de Dieu. Non, cher lecteur, il n'y a pas d'autre moyen. Celui qui dit : *Soit la lumière, et la lumière fut* (II Cor. IV, 6), peut seul agir avec efficace, et il le fait par sa Parole. *Il a plu à Dieu, par la folie de la prédication, de sauver ceux qui croient* (I Corinth. I, 21). La moralité peut jeter un voile sur ce qu'il y a dans le cœur, mais elle ne peut purifier celui-ci. Rien, sinon le sang de Christ, ne peut effacer une seule tache. Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission de péchés, pas de pardon. Vous pouvez oublier les péchés que vous avez commis, mais vous ne pouvez en effacer aucun. A quoi vous servirait-il de vivre désormais d'une façon irréprochable

qui le connaîtra ? (Jérémie XVII, 9). Qu'est-ce que ce cœur, sinon celui de tout homme, même du plus honnête selon le monde ? Et que l'homme honnête, moral, puisse en venir, comme le pharisien d'autrefois, à rendre grâces à Dieu de ce qu'il n'est pas *comme le reste des hommes* (Luc XVIII, 11), quelle folie ! *Ce qui est né de la chair est chair* (Jean III, 6). Qu'était cet homme, sinon *chair* ? Qu'était toute sa carrière, sinon la manifestation des fruits de la *chair* ? Avec quelle force ces paroles ne ressortent-elles pas, en face d'un pareil tableau de dépravation : *Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu* (Jean III, 5).

Revenons à notre récit. Le Seigneur a dit : *Je ferai miséricorde à celui à qui je fais miséricorde ; et j'aurai compassion de qui j'ai compassion* (Rom. IX, 15 : Matth. IX, 13). C'est ainsi qu'il eut compassion de ce misérable pécheur, au moment où tout espoir d'échapper semblait perdu. Le malheureux était là dans toute l'agonie du remords et de la frayeur, lorsqu'un moyen de salut se présenta tout à coup à son esprit. L'eau lui arrivait à la ceinture, mais il était bon nageur ; et comme les flammes n'étaient qu'à la surface, il pouvait, en nageant au-dessous, éviter une mort terrible. S'approchant le plus possible du foyer de l'incendie, il plongea et nagea jusqu'à ce qu'il fut de l'autre côté, et ainsi il trouva la délivrance. Oui, Dieu épargna sa vie, toute mauvaise qu'elle fût. Vous vous direz, sans doute, chers amis, que cette délivrance si remarquable, d'une mort affreuse, dut certainement produire l'effet désiré, que cet homme a dû être changé pour le reste de ses jours, et qu'il accomplit sans nul doute

de manière à ne rien ajouter à la liste des péchés d'autrefois, si l'ancienne dette que vous avez contractée vis-à-vis de Dieu n'est pas acquittée ? *Certainement, il n'y a point d'homme juste sur la terre, qui agisse toujours bien et qui ne pèche point* (Eccl. VII, 20). Mais *le sang de Jésus Christ, le Fils de Dieu nous purifie de* TOUT *péché* (I Jean I, 7). La religiosité peut tromper l'âme, mais ne peut la régénérer ; il faut être *né de nouveau* (Jean III, 3).

Vous qui parcourez ces lignes, et qui n'avez pas encore la paix, qu'allez-vous faire maintenant ? De quel côté vous tournerez-vous ? Au-dedans de lui-même, l'homme est corruption ; au dehors, et tout autour de lui, il n'y a aucun remède ; mais il est écrit, et ce sont les paroles du Sauveur : *Regardez* VERS MOI *et soyez sauvés* (Ésaïe XLV, 22). JE SUIS *le chemin, la vérité et la vie* (Jean XIV, 6). *Venez* A MOI, *vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos* (Matth. XI, 28). Chers lecteurs inconvertis, puissiez-vous être attirés à Lui dans la puissance de l'Esprit, par la Parole ; alors, et seulement alors, vous serez sauvés.

Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé... Quiconque croit en Lui ne sera pas confus.

(Romains X, 9-11)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

ES-TU VENU POUR METTRE EN MÉMOIRE MON INIQUITÉ ?

Et elle dit à Élie : Qu'y a-t-il entre moi et toi, homme de Dieu ? Es-tu venu chez moi pour mettre en mémoire mon iniquité et faire mourir mon fils ? (I Rois xvii, 18).

* * *

Si pour les hommes, il y a un sujet de conversation triste et déprimant, c'est bien celui du péché et de ses redoutables conséquences. Des gens de toutes conditions sociales et de tout âge, aiment parler de politique, de commerce, d'industrie, de sciences, de voyages, d'art, voire de mode, car ce sont là n'est-ce pas, des matières qui n'aiguillonnent pas la conscience et qui n'engendrent pas un indéfinissable malaise. Au contraire, toutes ces choses ont une action lénitive et ne pourraient être mieux comparées à la dose nouvelle d'anesthésique qu'un chirurgien administrerait à un opéré au cours d'une intervention, lorsque celui-ci semblerait se réveiller trop rapidement du sommeil artificiel dans lequel il a été plongé.

Ainsi, de quelque côté que l'on se tourne, on constate que beaucoup de nos semblables ne veulent absolument pas être attentifs au péril qui menace leur âme immortelle. Qui niera que depuis le berceau jusqu'à la tombe, une vie souffrante est le partage des humains ? Les premiers pas sur la route de l'existence ne sont-ils pas aussi les premiers pas vers le cimetière ? Amis lecteurs, je suis intimement persuadé qu'un nombre considérable d'entre nous s'est déjà trouvé au chevet

d'un mourant ou s'est approché d'un lit mortuaire. Quels sont ceux qui n'ont pas encore suivi le convoi funèbre d'un parent, d'un ami ou d'une connaissance ?

La mort livre une lutte sans merci à cette pauvre humanité. La bataille fait rage, et tous les hommes, les uns après les autres, sombrent dans la grande tourmente. Malgré les sursauts désespérés et les résolutions les plus viriles, on est terrassé et il faut tout quitter. La santé n'est-elle pas constamment en butte aux assauts des pires ennemis ? Combien de jeunes gens sont guettés par la tuberculose ! Tous s'en vont ici-bas, la première enfance, le printemps de la vie, la jeunesse au teint frais et au visage radieux et aimable, les hommes esclaves de l'orgueil, les carrières auréolées de gloire, comme ceux qui ont, hélas ! connu toutes les hontes du vice et de l'impiété. Avec la guerre atroce, le sang jaillit de toutes parts car les engins modernes de destruction font des monceaux de malheureuses victimes.

Puisqu'il en est ainsi, pourquoi se refuser à reconnaître qu'un germe de mort est implanté dans nos cœurs ? Ce germe ne se développe-t-il pas à chaque heure ? Ce principe de mort ne s'épanouira-t-il pas, de telle sorte que toutes les créatures s'en iront, tôt ou tard, rejoindre la poussière des siècles ?

Et pour le temps présent, peut-on parler de bonheur, de vie heureuse, quand il y a tant de plaies sociales, de ménages désunis, de circonstances douloureuses, de terribles maladies ? Dans les cœurs habitent le chagrin et l'anxiété, des nostalgies violentes, une soif inassouvie. Ah ! l'inquiétude humaine n'est pas un mythe. La vie est loin d'être une route fleurie !

Ces constatations nous emplissent de pitié. Comment ? Des êtres profondément tourmentés et que la mort tient déjà dans ses chaînes, et qui se refusent à être sérieux, à penser que le péché, la mort et le jugement sont de solennelles réalités ? Oui, on se refuse d'aborder ces questions de face. Plus que cela, on se repaît d'illusions et de vanités ! On fait tout *pour oublier* que l'on est pécheur perdu. On s'étourdit, on se grise de plaisirs raffinés ou impurs. On s'enivre du vin puissant des voluptés d'un jour, on passe maître dans la science du mensonge. D'autres personnes pensent que le temps peut guérir le péché. Il y a des milliers de bras qui travaillent et des milliers de fronts qui suent, pour le pain quotidien, sans doute, mais aussi *pour oublier* ! Qui songerait à me contredire ?

Et puis, quand la mort est là, l'incrédulité redresse encore audacieusement la tête. Ne va-t-on pas jusqu'à brûler des cadavres humains ? Ne réduit-on pas en cendre des corps morts ? Pourquoi agit-on de cette manière ? On pense que l'incinération est enfin les profondeurs de *l'oubli*. Quelle folie que celle des incrédules, des critiques et des négateurs de la Bible ! La haine des hommes va contre tout ce qui est de Dieu. L'humanité déchue continue à agoniser dans la nuit et ne veut pas prêter l'oreille à la Parole infaillible de Dieu qui nous enseigne d'une façon si solennelle que *les gages du péché, c'est la mort* et *après cela le jugement*.

Dans sa souveraineté absolue, dans sa majesté suprême, dans ses compassions, Dieu a arrêté d'arracher à la mer courroucée, des épaves flottantes du grand naufrage de l'humanité. Tel est

le plan sublime du Dieu d'amour pour le salut de sa créature. Dieu veut amener tous les perdus au bonheur suprême qui ne se trouve qu'en Jésus.

Il n'est donc pas surprenant que Dieu agisse pour mettre en mémoire l'iniquité, puisque les hommes cherchent à oublier quel est leur véritable état, c'est-à-dire leur douloureuse dégradation. Élie, le Thishbite, avait été envoyé par Dieu, vers une veuve à Sarepta, pour être nourri par elle en un temps de famine. Le prophète de l'Éternel l'avait mise à l'épreuve. Elle préparait en effet son dernier repas lorsque Élie lui demanda un peu d'eau à boire et un morceau de pain pour manger. Elle avait confessé sa grande pauvreté. Cette veuve était parvenue à la dernière extrémité. Mais elle fit selon la parole du prophète et expérimenta les soins assidus de Jéhovah, car son pot de farine ne s'épuisa pas et sa cruche d'huile ne vint jamais à manquer. Notez bien qu'il n'est pas dit que la cruche était toujours remplie, mais qu'elle ne s'épuisa pas.

Mais voici que le fils de cette veuve tomba malade et mourut. Il ne resta *plus de souffle en lui*. Alors, la femme de dire à Élie : *Qu'y a-t-il entre moi et toi, homme de Dieu ? Es-tu venu chez moi* POUR METTRE EN MÉMOIRE MON INIQUITÉ *et faire mourir mon fils ?* Autrefois, les frères de Joseph étaient heureux d'avoir leurs sacs remplis de blé ; mais quant à être exercés au sujet de leur état moral, c'était tout autre chose ! Pourtant la question du péché devait venir à la surface et leur conscience devait être réveillée au sentiment de leur culpabilité. De la même manière la veuve de Sarepta avait joui de la bénédiction mais elle ne connaissait pas celui qui la dispense, le Dieu

Le Salut de Dieu 64 (1937)

qui ressuscite les morts. Elle avait besoin de réaliser qu'elle n'était qu'une pécheresse et d'autre part, apprendre quelque chose de la grande doctrine de la résurrection.

Ami lecteur, Dieu se sert de la puissance de la mort *pour mettre en mémoire* l'iniquité. Il avertit les hommes, clairement et nettement. Quel moment, n'est-ce pas, quand un père aimé est sur le point de trépasser ! Quelle lourde inquiétude lorsqu'une mère chérie est près de mourir ! Et quand le dernier soupir a été rendu, que l'on a devant soi un corps froid et rigide, c'est alors le silence et le recueillement. Il semble qu'un immense vide noir vient soudainement de se creuser. En présence de la dépouille, on sombre parfois dans un morne abattement.

Quelle immense douleur, quel deuil poignant lorsqu'une épouse, un époux ou un enfant s'en vont ! La mort ! C'est par elle que Dieu nous ramène fréquemment à la conscience intime de notre état de pécheur. La mort n'est pas une théorie religieuse. Depuis la chute en Éden, elle est le partage des hommes parce que TOUS ONT PÉCHÉ *et n'atteignent pas à la gloire de Dieu.* Il est dit d'autre part : *Mais l'Écriture a renfermé toutes choses sous le péché* (GALATES III, 22). Aucun événement n'est le fils du hasard. Dieu se sert du râle des mourants, de la raideur cadavérique, du blanc linceul, du cercueil, de la pierre tombale dans le modeste petit cimetière, pour nous rappeler ce que nous voudrions oublier.

Ami, vous avez commis des péchés, je le sais. Combien de péchés et quelle en est la gravité, évidemment je ne saurais le dire. D'ailleurs, cela regarde Dieu et Dieu seulement. Nous pouvons

être purs à l'égard de certains crimes ; mais *tous* nous sommes coupables de péché envers Dieu. Toutefois, je ne veux pas mettre le point final à ces lignes sans vous dire comment vous pouvez être sauvé. Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures. Le précieux sang de Jésus a coulé sur le bois de la croix. Parlant de ceux qui placent leur confiance en Jesus, Dieu a dit : *Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités.* Quelle bonne nouvelle ! Lecteur, venez à Jésus ! S Il *met en mémoire* nos iniquités, en nous faisant vivre des minutes d'angoisse, c'est uniquement afin de nous pardonner. Oh ? quel amour que Son amour.

A. S. L.

LA BIBLE, PAROLE DE DIEU

La Bible est un livre merveilleux. Elle s'adresse au cœur et à la conscience des hommes avec une perfection de puissance qu'aucun livre humain ne pourrait atteindre. L'homme se sent forcé de reconnaître la puissance divine révélée par l'Écriture Sainte. Elle le transperce mieux que les rayons X ne transpercent le corps humain et lui font connaître ce qui était obscur et caché en lui.

Malgré l'intelligence dont il se vante, l'homme est resté pour lui-même une énigme indéchiffrable. Qu'aurait-il su sur son origine, son avenir, sur Dieu, si l'Écriture Sainte ne le lui avait révélé ? *Le monde, par la sagesse, n'a pas connu Dieu* (I CORINTHIENS I, 21). C'est aussi pour cela qu'un

temple d'Athènes portait l'inscription : « Au dieu inconnu ». Et pourtant Athènes, comme nous le savons, était alors le centre de la culture et de la sagesse. Oui, une révélation divine était nécessaire pour éclairer nos ténèbres du dedans et du dehors, et Dieu nous l'a donnée. Nous avons sa Parole, l'Écriture Sainte. Elle est une lumière pure, et, quand nous la laissons pénétrer, elle éclaire les plus profonds replis du cœur. Elle se rend elle-même ce témoignage : *La Parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'aux divisions de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur* (HÉBREUX IV, 12).

Mais un juge aussi clairvoyant n'est pas agréable au cœur humain dont les dispositions naturelles sont perverses et où naissent les mauvaises pensées. De là, l'inimitié contre Dieu. Les hommes préfèrent les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres, aussi bien que leurs pensées, sont mauvaises. Aussi la Bible est-elle le livre le plus combattu du monde, le seul livre contre lequel l'homme dirige, depuis des siècles, de vaines attaques. On s'est attaqué aussi à d'autres livres, mais seulement temporairement.

L'animosité suscitée par la Bible est durable, car ses droits et ses ordonnances demeurent. Son autorité est aussi vivante aujourd'hui qu'il y a des siècles, et elle pénètre aussi bien dans la conscience des hommes à notre époque de progrès si vantée, que dans les temps d'ignorance et de barbarie. Elle n'a rien perdu de sa force, de sa clarté. L'homme le sent, aussi s'efforce-t-il d'écarter la lumière qui révèle son état. Mais, par la

puissance de Celui dont elle est la Parole et la voix, la Bible a survécu à l'inimitié des hommes, et elle continuera à vivre, malgré leurs attaques, car **la Parole de Dieu demeure éternellement.** Elle subsistera encore, dans la perfection de sa puissance, quand son dernier détracteur aura quitté ce monde rebelle pour reconnaître, dans la flétrissure et les tourments éternels, combien il était fou de combattre contre la Parole de Dieu.

Aujourd'hui, elle est en butte aux railleries et à l'inimitié. On la méprise et on la dénature. Mais, un jour, elle apparaîtra en juge : le moqueur et l'indifférent ne pourront alors échapper à sa lumière pénétrante. Au jour du salut, ils la repoussent ; ils ne veulent ni la lire, ni l'écouter, pour être libres de suivre sans entrave la large route du péché et des honneurs terrestres. Mais, au jour du jugement, ils se verront nus et découverts devant la Parole, impurs et condamnés, sans grâce possible.

Mais le salut est offert, pour le temps et l'éternité, à tous ceux qui se courbent devant cette Parole ; car elle ne révèle pas seulement la culpabilité de l'homme, mais aussi le Sauveur qui a donné sa vie pour que *quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.*

Le Fils de Dieu nous dit encore aujourd'hui : *Celui qui entend ma parole et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie* (JEAN V, 24).

G. B. F.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

LE LIVRE DE LA GENÈSE

(Suite)

Un mot par chapitre

CHAPITRE XXXIV. — **La Violence**

Ni Succoth, ni Sichem, n'était le lieu où Jacob aurait dû s'arrêter. Il ne semble même pas qu'il eût le désir de revoir son père. Ni Béthel — maison de Dieu — où de si grandes promesses lui furent faites, ni Hébron — lieu de la mort mais où est aussi la promesse de la résurrection — ne l'attirent. Ses enfants ont, comme lui, leurs pensées aux choses de la terre; la curiosité pousse sa fille Dina dans un piège de Satan ; elle est humiliée par Sichem, fils de Hamor, prince du pays, mais Sichem s'attache à Dina et, avec son père, il vient la demander en mariage à Jacob. Ce dernier semble abdiquer son autorité devant ses fils, qui, eux, sont indignés de l'outrage fait à leur famille et à leur maison. Ils répondent aux propositions avantageuses et honnêtes de ces Cananéens, avec la ruse d'hommes religieux *qui ont la forme de la piété, mais qui en ont renié la puissance* (II TIMOTHÉE III, 5).

Leur astuce réussit : Hamor, Sichem et les hommes de la ville acceptent d'être circoncis ; Siméon et Lévi profitent du jour de la souffrance et de la faiblesse physiques pour massacrer tous les mâles, puis les fils de Jacob pillent les biens et emmènent les femmes captives. C'est la vengeance de la chair, dans laquelle il n'y a rien pour Dieu. Jacob, impuissant, débordé par ses fils impies craint, à juste titre, une vengeance des habitants du pays qui le détruiraient, lui et sa maison.

Certes, Jacob et les siens ont tout fait pour qu'il en soit ainsi ; aussi n'est-ce pas sur le principe des œuvres qu'il subsistera dans le pays, mais parce que Dieu a parlé en bien en sa faveur : ce que Sa bouche a dit, Sa main l'accomplira. Le moment viendra où Jacob pourra dire comme David (I CHRON. XVII, 16-17) : *Qui suis-je, Éternel Dieu, et quelle est ma maison, que tu m'aies amené jusqu'ici !*

Tout habitant du ciel, amené là par l'œuvre de Jésus, pourra parler ainsi ; notre maison, depuis Adam, est une maison de pécheurs, et pourtant Dieu nous aura sauvés et amenés dans *Sa* maison à Lui pour l'immense avenir, nous associant à la propre joie et à la propre gloire de son Fils bien-aimé. Sur la terre déjà, nous sommes aimés du même amour dont Il est aimé, Lui, dans le ciel. *Comme il est, Lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde* (I JEAN IV, 17). Lecteurs, avez-vous tous cru, puis compris ce merveilleux amour du Dieu qui sauve à cause de Lui-même et non à cause de quelque justice chez le pécheur ?

Jacob, si occupé de lui même ici, nous montre, lorsqu'il parle comme prophète (GENÈSE XLIX, 5-7), combien la corruption et *la violence* de ses fils lui ont été douloureuses. Avec le recul que lui a donné la longue discipline qu'il a subie, Jacob a apprécié, en fin de compte, les choses selon la pensée de Dieu. Ce Dieu patient nous forme, nous supporte, et le but final est toujours : *te faire du bien à la fin* (DEUT. VIII, 16).

SOIT QU'ILS ÉCOUTENT, SOIT QU'ILS N'EN FASSENT RIEN...

Et eux, soit qu'ils écoutent, soit qu'ils n'en fassent rien, car ils sont une maison rebelle, ils sauront qu'il y a eu un prophète au milieu d'eux (ÉZÉCHIEL II, 5).

* * *

Ézéchiel, le sacrificateur, prophétisa pendant la transportation des fils d'Israël à Babylone. Près du fleuve Kébar, en Mésopotamie, le fils de Buzi connut les tristesses et les souffrances de la captivité. (Ézéchiel signifie : *la force de Dieu).* Le ministère de ce serviteur fut tout particulièrement difficile. Ne fut-il pas appelé à s'identifier avec la nation d'Israël si grandement coupable, en portant en esprit son iniquité (chapitre IV) ? Et le jour mémorable où Nébucadnetsar, roi de Babylone, s'approcha de Jérusalem et commença le siège de cette ville, la femme du prophète, le désir de ses yeux, ne lui fut-elle pas ôtée par une plaie (chapitre XXIV) ? Dieu commanda alors à son serviteur de ne pas mener deuil, de ne pas laisser couler ses larmes, de gémir en silence.

Pour réaliser cette soumission à la volonté de l'Éternel, pour mener à bonne fin, dans des conditions semblables, sa grande mission prophétique, nous comprenons tout de suite qu'il était absolument nécessaire qu'Ézéchiel reçût des encouragements peu communs. Dieu donna à son serviteur une vision glorieuse du trône de son gouvernement (chapitre I). Ézéchiel dut être merveilleusement fortifié par la contemplation de la ressemblance de la gloire de l'Éternel. Car, je le répète, si quelqu'un

avait besoin de voir en esprit le trône de Dieu, pour être soutenu et consolé, pour être fortifié dans son service de prophète, c'était bien Ézéchiel, le sacrificateur en exil sur les bords du fleuve Kébar, dans le pays des Chaldéens.

Le chapitre II nous parle de l'appel et de la mission du fils de Buzi. Il entendit une voix qui lui parlait, l'Esprit entra en lui et le fit se tenir sur ses pieds. Maintenant le prophète pourra aller de l'avant dans la puissance incomparable de l'Esprit de Dieu.

Et il me dit : Fils d'homme, je t'envoie vers les fils d'Israël, vers les nations, les rebelles qui se sont rebellés contre moi (verset 3). Les Juifs avaient honteusement dégradé l'idée de la divinité par l'idolâtrie la plus grossière qui soit. Ils avaient imité les païens qui les entouraient et qui considéraient les animaux comme des êtres sacrés, les vénérant, leur rendant culte, leur apportant leurs hommages. Lecteur, de nos jours aussi les hommes rampent douloureusement dans les ténèbres de l'idolâtrie et de la superstition. Vous dites peut-être : Je n'adore pas, comme dans le paganisme, des dieux pris parmi les animaux ou les forces de la nature. Je n'en disconviens pas, mais il n'en demeure pas moins vrai que l'homme, par sa naissance même, est un enfant de la rebellion. Dans l'exercice d'une volonté perverse, il refuse de se soumettre à Dieu. Qui de nous n'a pas résisté à Dieu et peut se dire sans péché ? La vie ardente, inquiète et pénible des humains atteste la véracité de cette déclaration : *Tous ont péché.* Les maladies, les infirmités, les épaules voûtées, les yeux brillants de fièvre, toutes les souffrances physiques et morales,

Le Salut de Dieu 64 (1937)

les conflits douloureux, et enfin la porte lugubre du tombeau, toutes ces choses nous montrent les ravages effrayants du péché qui est entré dans le monde.

Eux et leurs pères m'ont désobéi jusqu'à ce jour même. C'est ainsi que parlait l'Éternel par la bouche du prophète. Après la rebellion, la désobéissance est mise à la charge d'Israël. Ce peuple n'avait pas cessé de contrevenir, de transgresser, de violer la loi de Dieu. Il refusait d'obéir ; il ne voulait pas se conformer aux préceptes divins. Adam a, le premier, désobéi à Dieu et ce chef de race a entraîné tous les hommes dans sa chute. Lecteur, faites-vous encore partie des *fils de la désobéissance* ? Si, par nature, telle est notre condition, nous avons tous la responsabilité d'obéir à l'Évangile (Romains x, 16). Vous avez agi contrairement à la volonté du Seigneur, si votre âme n'est pas encore venue sous la lumière, la puissance et l'autorité de l'Évangile. Souvenez-vous qu'il est parlé de la *révélation du Seigneur Jésus du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus Christ* (II Thessaloniciens i, 8).

Et ce sont des fils à la face impudente... (verset 4). Quoique ces Juifs eussent touché le fond de la dégradation morale et de la misère humaine, leur visage était effronté, sans ombre de honte. Pas d'humiliation, de contrition, de brisement de cœur et d'esprit chez ce peuple envers lequel Dieu avait multiplié ses soins et ses avertissements. Insensibles au déshonneur délibérément

jeté sur le nom de Jéhovah, ces captifs ne connaissaient pas la *confusion de face* dont a parlé le prophète Daniel qui, lui aussi, a été en exil (Daniel ix, 7). Ami, êtes-vous en proie à d'âpres colères, êtes-vous irrité et audacieux lorsqu'on parle des besoins de votre âme ? Vous n'aimez pas peut-être cette sorte d'interrogatoire. J'espère que vous n'avez pas des sourires moqueurs et sceptiques et que vous ne prononcez pas des paroles sacrilèges lorsqu'on évoque devant vous les terribles réalités du péché, de la mort et du châtiment. Bien souvent ne semble-t-on pas dire que l'Évangile est bon uniquement pour les peuplades fétichistes du centre de l'Afrique, mais que l'on n'a nullement besoin soi-même de ce pardon, de cette paix, de ce salut qui sont maintenant offerts gratuitement à tout pécheur qui se repent ?

Hélas ! un grand nombre de nos contemporains se flattent de mots, tiennent des propos oiseux, pèchent avec ostentation, tournent en dérision les écrivains sacrés, c'est-à-dire la Parole divinement inspirée, mais ne se repentent pas ! L'Écriture déclare qu'à la fin des temps *il y aura des moqueurs, marchant selon leurs propres convoitises d'impiétés* (Jude 18). Il faut que vous sachiez qu'il n'y a qu'une porte pour arriver au ciel : celle de la repentance envers Dieu et de la foi au Seigneur Jésus Christ. Le ciel est ouvert par Dieu à tout pécheur qui Lui confesse sa misère et qui croit au Seigneur Jésus et en son œuvre accomplie. Puisse le Saint Esprit appliquer ces paroles à la conscience et au cœur de tous ceux qui ne se sont pas encore tournés vers Dieu !

... *Et au cœur obstiné.* C'est un quatrième caractère des fils d'Israël. Mais, je vous demanderai

encore : Serait-ce aussi votre cas ? Se pourrait-il que l'amour si merveilleux de Jésus ne vous ait encore jamais touché et ému ? Pensez alors à ce Sauveur adorable qui fut en butte à la haine des hommes et l'objet de leurs accusations mensongères. Après avoir entendu les plus grossières railleries, Il endura le dernier des supplices, celui de la crucifixion. Il fut *fait péché.* L'épître aux Romains déclare que *Christ est mort pour nous* (chap. v, 8). Le jugement terrible que nous avions mérité à cause de nos péchés, Christ l'a porté. Et un soldat romain, assuré de son impunité absolue en insultant le Seigneur Jésus, perça Son côté avec une lance. Mais que fit ce guerrier de la Rome impériale, sinon accomplir une écriture qui dit : *Pas un de ses os ne sera cassé,* et d'autre part, faire couler ce précieux sang qui lave et purifie des êtres aussi vils que moi, que vous et que lui ? Car le sang de Jésus absout les plus souillés et les plus coupables. Oh ! si seulement tous les hommes voulaient profiter de l'effusion du sang de Jésus !

Je t'envoie vers eux, et tu leur diras : Ainsi dit le Seigneur, l'Éternel. C'est avec ces paroles qu'Ézéchiel devait aller vers les captifs. Il s'agissait de la Parole de Dieu et non de la sienne. Quand le prophète parlait, c'est Dieu qui parlait. Le message émanait de Dieu Lui-même et était revêtu de toute l'autorité divine. Et cet appel que je vous transmets aujourd'hui, cette invitation à être sérieux et à vous repentir que je vous adresse, n'est que le faible écho du message du Livre des livres. Il ne vous en sera jamais adressé de semblable dans le lieu des tourments. Là, jamais

un Évangile ou un traité ou un petit journal comme celui-ci, ne vous seront offerts.

Et eux, soit qu'ils écoutent, soit qu'ils n'en fassent rien, car ils sont une maison rebelle, ils sauront qu'il y a eu un prophète au milieu d'eux (verset 5). Les fils d'Israël devaient sentir la puissance de la Parole de Dieu, qu'ils soient ou non réveillés au sentiment de leur péché, qu'ils entrent ou non dans le sentier de la confession de leurs fautes. Nous ne trouvons plus ici un chaleureux plaidoyer, plein d'affection et de compassion avec le peuple coupable. Pour Israël, ce temps était passé sans retour, Il n'en est pas ainsi aujourd'hui parce que Jésus daigne plaider encore avec les âmes. Il le fait avec tendresse et une grâce si douce, si persuasive. Toutefois, lecteur, prenez garde ne ne pas résister à l'Esprit Saint. Il se peut que ce soit aujourd'hui la dernière fois qu'Il s'adresse à votre cœur : Écoutez et votre âme vivra.

A. S. L.

ALICE

L'œuvre de Dieu est la même partout et chez tous, chez les pauvres et les riches, chez les civilisés comme chez les sauvages. Nos jeunes lecteurs pourront le voir dans le récit qui va suivre et qui, sans doute, les intéressera.

Une petite troupe de Maoris (indigènes de la Nouvelle-Zélande) s'était établie à une dizaine de lieues de la ville de Wellington. Une dame qui se

Le Salut de Dieu 64 (1937)

trouvait dans le voisinage, ayant appris qu'il y avait parmi eux une jeune fille qu'on disait mourante, alla la voir et la trouva couchée sur la terre dans une des cabanes, en proie à de vives souffrances. Ses parents dirent à la visiteuse, que le médecin avait vu leur enfant et n'avait donné aucun espoir qu'elle pût se rétablir.

Alice avait quinze ans, et était malade depuis plusieurs mois. Elle parlait et comprenait un peu d'anglais, et aimait qu'on vînt lui faire visite ; mais quand Mme M. lui parla de l'amour de Jésus, elle s'aperçut que c'était un sujet totalement étranger à Alice ; elle ne savait même rien de Dieu.

Plusieurs Maoris se trouvaient là, et écoutaient ce que Mme M. disait à Alice ; mais en entendant les paroles simples avec lesquelles elle lui présentait l'amour que Dieu a manifesté envers les pécheurs, en donnant Jésus afin de mourir pour le péché, ils secouaient la tête d'un air incrédule.

Après leur avoir dit de préparer des tiges de lin séchées afin de faire un lit pour Alice, et avoir promis de revenir le jour suivant, Mme M. prit congé de la jeune fille.

Les Maoris vivent très simplement. Ils n'ont point de meubles dans leurs cabanes. Le sol est couvert de nattes de lin qu'ils fabriquent eux-mêmes. C'est là qu'ils dorment la nuit, une couverture grossière étendue sur eux et leurs bras leur servant d'oreillers. Le jour il s'asseoient par terre ; pour prendre leur repas, ils se réunissent autour d'un grand plat, et quand les miettes et débris ont été balayés, leur ménage est fait.

Le lendemain, Mme M. revint voir Alice. Elle arrangea les tiges de lin sous une couverture, de

manière à faire un lit pour la pauvre fille qui exprima chaudement sa gratitude, et se montra tout à fait disposée à écouter le nouveau message de la grâce de Dieu. Les parents étaient reconnaissants pour les soins donnés à leur enfant et remercièrent Mme M. à leur manière avec effusion. Ils lui demandèrent son nom, cars ils ne donnent de surnom à personne, et dès ce moment commencèrent à l'appeler « Marie », et à désirer ses visites. Une fois, un jour entier se passa sans que Mme M. eût pu se rendre au Pah (campement). Lorsqu'elle vint le lendemain, la mère alla à sa rencontre et lui dit : « Alice pleure ; femme blanche pas venir voir Alice ».

En cette occasion, un réel besoin sembla être éveillé dans l'âme d'Alice. Ses premières paroles furent : « Racontez-moi davantage touchant Jésus ». Après avoir écouté attentivement l'Évangile qui lui était présenté avec une très grande simplicité, elle resta silencieuse, évidemment plongée dans une profonde pensée, puis regardant en haut avec une expression de joie : « Je vois, je vois, dit-elle, Jésus est mort pour mes grands péchés ».

La bonne semence était tombée dans un bon terrain préparé de Dieu. L'esprit obscurci de la jeune fille maori s'illumina des clartés de l'Esprit de Dieu. Elle crut à Jésus, le Sauveur ; la joie et la paix remplirent son cœur durant les quelques jours qu'elle resta encore sur cette terre. Elle souffrit beaucoup, mais au milieu de toutes ses souffrances, elle écoutait avidement les paroles de Dieu touchant Jésus. Par la puissance du Saint Esprit, elle avait compris qu'étant purifiée par le sang de Jésus, elle était rendue propre pour la

présence de Dieu. Quelques heures avant sa mort, elle assurait à ses parents qui étaient autour d'elle, qu'elle allait vers Jésus. « Jésus prendre moi, et vous venir aussi ? » demandait-elle à Mme M., à qui elle s'était grandement attachée. Quand celle-ci lui eût donné l'assurance qu'elles se rencontreraient et seraient pour toujours avec Jésus, elle parut satisfaite, et comme dernière requête, elle lui demanda de l'embrasser. Sa demande lui ayant été accordée, elle resta paisible et heureuse, bien que souffrant encore grandement. Elle murmurait tout bas à elle-même : « Tout blanc ! tout pur ! » Et comme on lui demandait ce qu'elle disait, elle répondit à haute voix, de manière que tous purent l'entendre : « Jésus ôter tous mes péchés ! Merci, merci, merci, Jésus : Merci ! » Et c'est ainsi qu'elle passa auprès de son Sauveur.

Bien que les Maoris aient peu ou point de connaissance de Dieu et de son Christ, ils ont une grande peur du diable et sont très superstitieux. Ils croient que « Taupo », le mauvais esprit, s'efforce de prendre possession du corps mort, c'est pourquoi ils placent une garde auprès de lui. Des Maoris viennent de tout le voisinage pour prendre part au « tangi », c'est-à-dire au temps du deuil, jusqu'aux funérailles. Des lamentations continuelles se font entendre, et pendant que l'on porte le cercueil à la tombe, on tire des coups de fusil pour écarter « Taupo ». Le mort n'est en sûreté que quand la tombe est comblée. C'est aussi leur coutume d'enterrer avec la personne décédée tout ce qu'elle possédait. Le service funèbre de l'Église d'Angleterre fut lu par un ministre maori. Les pleurs et les gémissements des parents autour

de la tombe déchiraient le cœur. Ils ne savent rien d'une vie au-delà du sépulcre ; l'avenir pour eux n'est que ténèbres, jusqu'à ce que la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus ait brillé dans leur cœur.

Un jeune homme, beau-frère d'Alice, montra une grande émotion durant les funérailles, et resta près de la tombe, après que tous les autres furent partis. En s'en allant, il dit à haute voix : « Adieu, ma fille, prends soin de toi-même ». Comme il s'éloignait lentement, Mme M. qui l'avait remarqué, le rejoignit et lui dit : « Pensez-vous qu'Alice puisse prendre soin d'elle-même ? » Il répondit : « Elle est en sûreté maintenant ; Taupo pas pouvoir la prendre. — Oui, répondit Mme M. ; elle est en sûreté auprès de Jésus. — Jésus ? Qui est Jésus ».

Il n'avait jamais entendu parler de Dieu, ni de son Fils, et l'histoire du grand amour de Dieu lui était racontée pour la première fois. Il demanda : « Dieu vivre dans le ciel ? — Oui. — Et Dieu prendre Alice pour vivre avec lui ! — Oui ».

Cela lui semblait trop étrange et trop merveilleux ; son esprit ne pouvait le saisir. Après quelque temps, il dit : « Vous dire à moi Alice vivre avec Dieu ; alors moi plus pleurer pour Alice ». Il fit encore plusieurs questions et sembla fort surpris que Dieu pût aimer les pauvres Maoris. « Vous dire, homme maori pouvoir aller à Dieu ? » Mais peu à peu il comprit cette vérité que Dieu est amour, et qu'il a fait un chemin pour tous les pauvres pécheurs, les noirs comme les blancs, afin qu'ils viennent à Lui par Jésus.

L'effet que l'Évangile avait produit sur Alice, le calme, la patience et la joie de ses derniers

jours, avaient tellement saisi les Maoris, qu'après les funérailles, tous ceux du hameau voulurent entendre eux-mêmes les grandes nouvelles que Dieu leur avait envoyées, et désirèrent que d'autres pussent aussi en écouter le message. Ils demandèrent donc à « leur maîtresse blanche », de venir à un jour fixé pour dire à plusieurs Maoris « les bonnes paroles touchant Jésus ». Mme M. étant venue au Pah au jour indiqué, trouva vingt-sept Maoris rassemblés pour l'entendre. Elle s'assit à terre, avec sa Bible sur ses genoux, et leur annonça le message de paix et de pardon pour tous ceux qui croient. Bien qu'ils ne sussent pas lire, ils regardaient avec étonnement et respect le livre de Dieu qui renfermait pour eux un message. Ils firent plusieurs questions, se reconnurent pécheurs, et s'enquirent sérieusement du chemin du salut. Nul doute que l'Esprit de Dieu agissait dans leurs cœurs.

Ils entendirent avec joie que Jésus était mort pour ôter leurs péchés, et le reçurent comme leur Sauveur. Un jeune garçon demandait : « Jésus veut-il sauver moi? » ajoutant d'une voix que sa conscience rendait tremblante : « Moi avoir volé de l'argent à mon frère ». Une femme disait : « Jésus mort pour femme blanche, et Jésus mort aussi pour pauvres Maoris? »

Il était tard le soir, avant que Mme M. pût les quitter, si grand était leur désir d'entendre la Parole et l'intérêt qu'ils mettaient à écouter ce qui leur était dit. Mme M. leur parlait de la manière la plus simple, répétant à plusieurs reprises la même phrase jusqu'à ce qu'ils l'eussent saisie. Un d'entre eux demandait : « Où avoir été ces paroles si longtemps? Moi jamais entendre elles à l'église ».

En plusieurs endroits, il y a des églises pour les Maoris, avec des ministres qui ont étudié et ont été consacrés. Mais combien vain et inutile est l'enseignement purement humain! La Parole de Dieu déclare : *Il vous faut être né de nouveau,* et cette nouvelle naissance est l'œuvre du Saint Esprit.

Le matin suivant, à cinq heures, Mme M. fut réveillée par le bruit des voix des Maoris hors de la maison où elle restait. S'étant levée et habillée, elle trouva vingt et un Maoris qui, sachant qu'elle devait partir ce jour-là, étaient venus d'aussi bonne heure, disant qu'ils voulaient « entendre encore les bonnes paroles touchant Jésus ». Elle les fit entrer, et trois heures se passèrent à écouter la parole de Dieu, et à louer et bénir le Seigneur pour sa grâce. Plusieurs d'entre eux prièrent, rendant grâces à Jésus dans leur langage incorrect « d'avoir sauvé leurs âmes en mourant pour leurs noirs péchés ».

Treize Maoris confessèrent que Jésus était leur Sauveur et furent remplis de joie. La mère, le frère et le beau frère d'Alice, étaient au nombre de ces âmes sauvées. Son père était un homme très âgé qui ne comprenait que très peu d'anglais. Une de ses sœurs était une fille étourdie et tout à fait indifférente, tandis que ceux qui l'entouraient recevaient l'Évangile avec bonheur. Un vieillard de soixante-douze ans avait la figure rayonnante de joie : « Jésus aimer moi ; Jésus sauver moi ; oui, moi connaître toute parole vous dire ». On lui demandait s'il comprenait. « Moi si heureux! » répondait-il.

Ce fut avec beaucoup de regrets qu'ils prirent congé de leur « maîtresse blanche », et elle retourna

à la ville, les recommandant à Dieu, sachant que Celui qui avait commencé cette bonne œuvre dans leurs cœurs, prendrait certainement soin de ses enfants maoris.

Bien des prières montèrent vers Dieu pour eux, mais plusieurs semaines se passèrent sans que l'on eût de leurs nouvelles. Un après-midi Mme M. éprouva fortement le sentiment qu'elle devait aller les voir. C'était tout à fait clair pour son esprit. Il lui semblait qu'une voix lui disait : « Il te faut aller demain à P. » Elle y alla donc dès le matin, et trouvant fermée la maison où elle avait demeuré, elle se rendit directement au Pah des Maoris. Dès qu'elle fut proche de l'enclos, elle entendit les gémissements qui annoncent un fâcheux événement chez les Maoris. Elle entra dans la cabane et trouva le père d'Alice près de sa fin. La mère s'avança vers Mme M., en disant : « Moi savoir Jésus envoyer vous! Moi demander à Jésus envoyer vous et donner une belle journée ». Dieu lui avait accordé ses deux demandes, car le temps était beau, après une période pluvieuse et froide. Environ une trentaine de Maoris étaient autour du mourant, et leurs gémissements lugubres pénétraient le cœur.

Le vieillard tendit les bras vers Mme M., lorsqu'il la vit. Lui aussi pleurait et se lamentait, mais lorsqu'on eut demandé à la majeure partie des assistants de s'éloigner, il dit : « Vous dire bonnes choses à Alice. — Oui, répondit Mme M., et maintenant je suis venue vous dire les bonnes nouvelles touchant Jésus. »

Il semblait être dans une grande détresse d'âme ; ses larmes coulaient en abondance, tandis qu'il répétait tristement : « Trop sombre — peut pas mourir — trop noir ».

A plusieurs reprises, le message tout simple de l'Évangile lui fut redit : « Dieu vous aime ; Jésus est mort pour vous ; Jésus peut vous laver de tous vos péchés ». Pendant quelque temps, Mme M. fut en doute si le vieillard la comprenait. Mais peu à peu il saisit ce que c'est qu'être lavé de ses péchés, et répondit : « Oui, moi savoir », et par plusieurs signes et remarques qu'il fit, il montra qu'il recevait l'Évangile. Puis il dit à Mme M. : « Vous dire : Merci Jésus! pauvre vieux homme ». Elle répondit : « Remercierai-je Jésus de vous avoir lavé de vos péchés? — Oui ; vous dire : Merci, Jésus! Pauvre vieux homme! »

Le pasteur maori et un autre homme étaient restés près du mourant pendant cette conversation. Le pasteur demanda à Mme M. de le laisser lire les prières pour les malades. On demanda au vieillard s'il le désirait. Se tournant vers le pasteur, il dit : « Moi pas malade ; moi avoir Jésus! Vous pas avoir Jésus ; livre à vous pas bon ». Le pasteur s'éloigna ; mais Mme M. lui donna son Nouveau Testament, en lui demandant s'il connaissait Jésus pour lui-même. Il sembla très surpris, prit le livre et s'assit pour le lire. Il l'avait ouvert au chapitre x de l'évangile de Luc. Après l'avoir lu, il vint vers Mme M. et lui dit : « Je n'ai jamais eu cette « bonne part » ; je n'ai pas été assis à ses pieds ». Durant ce même après-midi, lui aussi reçut le salut. Il reconnut qu'il était un homme pécheur, mais que Dieu l'avait pardonné, et que Jésus était mort pour ses péchés. Avant que le vieillard mourût, il put lui dire que lui aussi avait trouvé Jésus. Il dit : « Vous allez auprès de Jésus ; moi je reste afin de travailler pour Lui, et parler de Lui aux Maoris ».

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le vieillard était vraiment passé de la mort à la vie, ses dernières paroles furent remplies de joie et de paix, rendant grâces à Jésus et se réjouissant de revoir son Alice. La douleur que lui avait causé sa mort avait disparu.

Peu d'instants avant sa mort, il appela sa femme, et levant sa main en haut, il dit : « Écoute ! Des chants ! Lumière ! Beauté ! Jésus, Jésus ! Le sang de Jésus ! » Puis il dit à son fils : « Rappelle-toi, pas de « tangi » pour moi. Je vais vers Jésus ». Moins de cinq heures après l'arrivée de Mme M., le vieillard avait achevé d'une manière triomphante sa vie sur la terre et était entré en la présence de son Seigneur. Sa femme dit après son délogement : « Moi pas pouvoir pleurer. Lui si heureux, si heureux ! »

Tous ceux qui étaient présents semblaient fortement impressionnés et reçurent volontiers quelques traités maoris. La fille qui, d'abord, s'était montrée si indifférente, avait été amenée aussi à croire en Jésus et, joyeuse, disait à Mme M. : « Jésus Sauveur à moi ; mère m'avoir dit bonnes paroles ». Plusieurs de ceux qui étaient là savaient lire, et l'un d'eux montrant dans le passage de l'Évangile de Jean III, 16, le mot « quiconque », dit : « Cela, moi, moi-même ».

Le pasteur, en prenant congé de Mme M., lui dit : « Je retourne à O., mais un autre homme ». Il pouvait rendre grâces à Dieu d'avoir maintenant la bonne part que Marie avait. Il désirait dès lors prêcher aux Maoris Jésus Christ et Jésus Christ crucifié.

C'est là tout ce que nous savons, jusqu'à présent, de cette œuvre merveilleuse de Dieu : combien ce qui nous est dit est vrai : *Ma parole ne*

reviendra pas à moi, sans effet, mais fera ce qui est mon plaisir, et accomplira ce pour quoi je l'ai envoyée (Ésaïe LV, 11).

L'AMOUR DE DIEU

Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle (Jean III, 16).

* * *

C'est ce message réjouissant que Dieu adresse encore une fois, cher lecteur, pour t'engager à venir à Lui avec confiance. Il a fait tout le nécessaire pour ton salut présent et futur. Il a livré à la mort et au jugement l'objet le plus précieux de son cœur, son Fils unique, et Il t'offre gratuitement le bien le plus élevé : la vie éternelle. Quel amour ! Oui, *Dieu est amour*. Comment en douter quand on sait qu'Il a donné Jésus pour nous, ses ennemis ?

Écoutons ce que dit sa Parole : *En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui ; en ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés* (I Jean IV, 9-10).

Et pourtant, ils sont rares, ceux qui reconnaissent cet amour. Satan aveugle les yeux et les

pensées des hommes sur les fruits amers du péché. Il leur présente la misère, la souffrance, l'injustice comme étant l'œuvre de Dieu. Il éveille ainsi de la méfiance, oui, voire même l'amertume et la révolte envers le Dieu d'amour. Combien est-ce attristant pour Celui dont il est dit que : *Ce n'est pas volontiers qu'il afflige et contriste les fils des hommes* (Lamentations de Jérémie III, 33), mais que : *S'il afflige, il a aussi compassion, selon la grandeur de ses bontés* (vers. 32).

Le monde est une vallée de larmes, mais il l'est devenu à la suite du péché et de la chute de l'homme. Et si Dieu n'avait pas agi en grâce et en miséricorde envers les hommes, non seulement leur misère aurait augmenté, mais le jugement eut été leur fin inévitable, comme cela a été le cas lors du déluge. L'homme n'a répondu que par l'ingratitude à l'amour, la bonté et la patience de Dieu. Pourtant Dieu continue à aimer la créature ingrate et à rechercher son salut.

Quelques-uns pensent que Dieu n'aurait pas dû permettre la chute de l'homme, où aurait dû le créer de manière à rendre cette chute impossible. Comme si l'on pouvait faire des prescriptions à Dieu ! Le potier ne fabrique-t-il pas les vases à sa convenance ?

Dieu veut élever à une hauteur de gloire inespérée l'homme déchu qui croit à Christ et à son sacrifice. *Ce que l'œil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment* (I Corinthiens II, 9).

Au lieu de se soumettre aux voies de Dieu et d'accepter son amour, l'homme dédaigne le salut, ce qui prouve la méchanceté et l'inimitié de son

cœur. Malgré cela, Dieu appelle encore : *Venez, car déjà tout est prêt... Venez à moi.* Ah ! si la pauvre humanité voulait écouter l'appel de grâce, combien les cœurs seraient heureux !

Quand Dieu a dit, une fois, aux Israélites : *Je vous ai aimés*, ils ont demandé : *En quoi nous as-tu aimés ?* ce qui prouve qu'ils n'avaient rien remarqué de cet amour.

N'y a-t-il pas encore aujourd'hui des milliers et des milliers de personnes qui tiennent le même langage, le cœur plein de haine contre Dieu dont elles cherchent à détacher les autres ? La mort éternelle sera leur partage.

J'espère, lecteur, que tu n'appartiens pas à cette catégorie. Mais crois-tu à l'amour de Dieu ? Mets cet amour à l'épreuve. Apporte à Jésus le fardeau de tes péchés ; place ta confiance dans Son sang précieux. Alors tu feras l'expérience de l'amour inexprimable de Dieu et tu pourras t'écrier avec l'apôtre Jean : *Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu* (I Jean III, 1).

La paix de Dieu, *qui surpasse toute intelligence*, est la part de ceux qui ont goûté l'amour de Dieu. Les autres auront leur place dans le lieu des tourments éternels.

G. B. F.

Tel que je suis... Ton grand amour
A tout expié sans retour.
Je puis être à toi dès ce jour,
Agneau de Dieu, — je viens !

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

LE LIVRE DE LA GENÈSE

(*Suite*)

Un mot par chapitre

CHAPITRE XXXV. — **La Sainteté**

Nous assistons, au commencement de ce chapitre, à un de ces contrastes dont la sainte Parole de Dieu est remplie. La corruption et la violence du chapitre précédent font place ici à la *sainteté*. D'étape en étape, Dieu amène Jacob à Béthel (*maison de Dieu*). Il habitera là un temps, le temps nécessaire pour devenir un vrai adorateur, adorant en esprit et en vérité. Dieu rappelle le passé, pour que l'âme comprenne la grâce, et cette grâce, avec le salut, mène toujours à la sainteté (Considérez EXODE III, 5-8 ; JOSUÉ V, 14-15 ; I SAMUEL II, 1-2 ; LUC I, 47-49). Jacob pour la première fois pense à l'état de sa maison et comprend que la maison du croyant est liée à son propre témoignage. Les dieux étrangers supportés jusqu'alors, les ornements dont on pare la chair, les vêtements souillés (les vêtements nous parlent toujours de la profession, de ce qui est vu par les hommes), tout cela doit disparaître lorsqu'il s'agit d'entrer dans la présence du Dieu saint. Les dieux et les ornements sont enterrés près de Sichem, lieu où un si mauvais témoignage a été rendu. La main de Dieu arrête les justes vengeances des villes qui entouraient Sichem. Mais des délivrances comme celle dont Jacob et sa maison jouissent en ce moment, ne marquent pas que Dieu laisse le mal impuni. Il règle Lui-même avec ses enfants.

En effet, maintenant que Jacob se trouve dans l'état que Dieu veut, la discipline s'appesantira davantage sur lui et il pourra la comprendre. Ce

chapitre nous fait assister à trois deuils pour Jacob. Déborah, la nourrice de Rebecca, meurt ; elle qui avait nourri Rebecca, celle qui avait poussé son fils à tromper son mari, avait bien aussi contribué à l'éducation de Jacob ; elle rappelle, semble-t-il, tous les principes mondains, humains, qui gouvernaient la maison des Bethuel, des Laban et de ceux qui en étaient sortis. Il y a des habitudes, les fruits d'un caractère non jugé, que nous voyons disparaître avec Déborah. Elle est enterrée sous le *Chêne des pleurs* : il en coûte de rompre avec bien des choses cultivées jusqu'alors, lorsque l'on est amené dans la présence de Dieu, mais pourtant c'est la condition nécessaire pour être un adorateur du Dieu saint.

Ce qui n'avait pas été révélé à Jacob au chapitre XXXII, verset 29, lui est maintenant donné sans qu'il le demande. Après lui avoir renouvelé la déclaration de son nouveau nom *Israël* (prince, vainqueur de Dieu), Dieu se présente à lui comme le *Tout-Puissant*. Ce nom, déjà révélé à Abraham, est celui que Dieu prend en présence de ses promesses afin d'affirmer sa puissance à les accomplir. Jacob béni, mis à l'aise dans la présence du Dieu des promesses, place une stèle de souvenir auprès de l'autel de l'adorateur.

Mais la discipline continue, car maintenant elle peut produire tous ses fruits dans le cœur de Jacob. Rachel, l'épouse aimée, en contraste avec Léa haïe, meurt en donnant le jour à Ben-oni (fils de ma peine). La foi épurée de Jacob change le nom donné par Rachel, il appelle son fils Benjamin (fils de ma droite) : c'est un type de Christ venant pour établir son royaume en jugement. Remarquons ici que ce n'est pas Léa que Dieu retire,

mais Rachel. Il sait où il faut toucher nos cœurs, quelles sont les branches qu'il faut couper, afin que l'arbre émondé porte davantage de fruits.

Voilà maintenant la famille de Jacob complétée : le chiffre douze est le nombre de la perfection selon Dieu dans l'administration et l'ordre des choses humaines ; le peuple terrestre de Dieu se forme : Abraham, la racine ; Isaac et Jacob, le tronc, et voici maintenant les douze branches qui subsisteront pendant tout le temps de la terre.

Nous avons signalé en quelques mots l'indigne conduite de Ruben, fils aîné, qui perd par cela, la prééminence (I CHRONIQUES V, 1). Comme nous l'avons souvent rappelé, toute action ou toute parole en bien ou en mal, est une semence qui porte son propre fruit.

Enfin, troisième deuil : la mort d'Isaac, que ses fils enterrent ensemble. Le fait n'est probablement pas à sa place chronologique, mais l'histoire de ce patriarche, comme aussi moralement celle de Jacob, qui ne sera plus qu'associée à celle de son fils Joseph, se termine ici. Après une parenthèse au chapitre XXXVI, Joseph paraîtra sur la scène, merveilleux type de Christ, Celui qui est le grand sujet, l'objet de toutes les Écritures. Est-il pour nous tous une Personne connue comme étant *l'auteur, la source, la cause de notre éternel bonheur ?*

Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés.

(Actes III, 19)

JUSQUES A QUAND REFUSERAS-TU DE T'HUMILIER DEVANT MOI ?

Et Moïse et Aaron vinrent vers le Pharaon, et lui dirent : Ainsi dit l'Éternel, le Dieu des Hébreux : Jusques à quand refuseras-tu de t'humilier devant moi ? (EXODE X, 3).

* * *

Quand le peuple d'Israël était autrefois en Égypte, Dieu dit au Pharaon, par la bouche de Moïse et d'Aaron : *Laisse aller mon peuple, afin qu'il me célèbre une fête dans le désert.* Le Pharaon refusa catégoriquement d'accéder à cette demande, disant : *Qui est l'Éternel pour que j'écoute sa voix et que je laisse aller Israël ?* Les fils d'Israël furent alors traités plus cruellement qu'ils ne l'avaient été auparavant. Le despote rejeta chaque demande ultérieure de Moïse et d'Aaron et les jugements de Dieu sur l'Égypte se multiplièrent. Les eaux du fleuve furent changées en sang ; les grenouilles montèrent et couvrirent le pays ; la poussière de la terre devint des moustiques ; le pays fut ruiné par la mouche venimeuse. Le Pharaon proposa alors un compromis : *Allez, sacrifiez à votre Dieu dans le pays* (VIII, 25). Mais Moïse déclina cette offre. Le Pharaon dit alors : *Je vous laisserai aller, et vous sacrifierez à l'Éternel, votre Dieu, dans le désert ; seulement ne vous éloignez pas trop en vous en allant* (VIII, 28). Les paroles de Moïse à cet homme sont solennelles : *Que le Pharaon ne continue pas à se moquer...* Toutefois, le potentat endurcit son cœur encore cette fois, et ne laissa point aller le peuple.

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Les troupeaux des Égyptiens moururent de la peste ; les hommes furent frappés d'un ulcère faisant éruption en pustules ; il y eut de la grêle et du feu... Hélas ! nous lisons encore ces tristes paroles : *Et le cœur du Pharaon s'endurcit...* (IX, 35).

Jusques à quand refuseras-tu de t'humilier devant moi ? dit l'Éternel au roi d'Égypte. Les sauterelles couvrirent la face de tout le pays, et le pays fut obscurci. Puis ce furent d'épaisses ténèbres dans toute l'Égypte. L'Éternel frappa tout premier-né ; finalement les Égyptiens furent précipités au milieu de la mer Rouge. Il n'en resta pas même un seul. Le Pharaon aussi périt et, au matin, Israël vit les Égyptiens *morts sur le rivage de la mer*. Ainsi le Pharaon demeure un des plus sérieux exemples de jugement que nous trouvions dans la Parole, pour l'avertissement des hommes. Lecteur ! alors que le déclin de l'année produit une atmosphère propice à la méditation, n'écouterez-vous pas ce message du Dieu d'amour qui s'adresse à votre conscience ?

Jusques à quand refuseras-tu de t'humilier devant moi ? Oh ! combien la fin du roi d'Égypte eût été différente si l'endurcissement avait fait place à l'humiliation. Il suffit de lire les Écritures pour se convaincre immédiatement des résultats heureux et bénis de l'humiliation. Le brisement de cœur, la contrition ont toujours eu des effets merveilleux. Ah ! rien ne sert de roidir son cou et d'opposer à Dieu une épaule revêche.

Voyez l'histoire du roi Roboam. Parce que celui-ci abandonna la loi de l'Éternel, et tout Israël avec lui, Shishak, roi d'Égypte, monta contre Jérusalem, avec douze cents chars et soixante

mille cavaliers. L'envahisseur prit les villes fortes qui étaient à Juda, et vint jusqu'à Jérusalem. Alors, nous lisons : *Et les chefs d'Israël et le roi s'humilièrent, et dirent : L'Éternel est juste. Et quand l'Éternel vit qu'ils s'étaient humiliés, la parole de l'Éternel vint à Shemahia, disant : Ils se sont humiliés, je ne les détruirai pas* (II CHRONIQUES XII, 6-7.) La colère de l'Éternel se détourna de Roboam (verset 12).

S'agit-il d'Ézéchias ? Ce monarque *ne rendit pas en raison du bienfait qu'il avait reçu* de Dieu. *Son cœur s'éleva, et il y eut de la colère contre lui et contre Juda et Jérusalem.* Ici encore nous pouvons constater ce que l'abaissement amena : *Et Ézéchias s'humilia de ce que son cœur s'était élevé... Et la colère de l'Éternel ne vint pas sur eux pendant les jours d'Ézéchias* (II CHRONIQUES XXXII, 26).

Y eut-il un roi qui se distingua davantage par son impiété que Manassé ? Non, car il fit outre mesure ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel (II ROIS XXI, 6). Celui-ci *parla à Manassé et à son peuple ; mais ils n'y firent pas attention.* Alors, Dieu *fit venir contre eux les chefs de l'armée du roi d'Assyrie, et ils prirent Manassé dans des ceps, et le lièrent avec des chaînes d'airain et l'emmenèrent à Babylone* (II CHRONIQUES XXXIII, 10-11). Nous lisons alors ces paroles consolantes : *Et quand il fut dans la détresse, il implora l'Éternel, son Dieu, et s'humilia beaucoup devant le Dieu de ses pères, et le pria ; et Il se laissa fléchir par lui, et écouta sa supplication, et le ramena à Jérusalem dans son royaume* (versets 12-13). Cette humiliation fut si vraie, si profonde, si réelle, que Dieu dit au sujet d'Amon : *Et il ne*

s'humilia point devant l'Éternel comme Manassé son père s'était humilié (verset 23).

Jusques à quand refuseras-tu de t'humilier devant moi ? Qui sont ceux qui refusent obstinément de s'humilier ? D'abord, ceux qui sont tout entiers voués à leurs plaisirs et à leurs voluptés. Combien nombreux sont ceux qui recherchent la complicité de la nuit pour jouir des divertissements les plus impies. Hélas ! dans le cœur de tous les hommes, tous les vices se trouvent en puissance. Comprenez-vous cela, ami lecteur ? Le mal est dans les profondeurs cachées de notre cœur, alors même que nous aurions été gardés de ses manifestations extérieures grossières. On rencontre des hommes qui se complaisent dans les paroles peu décentes. Beaucoup de jeunes gens sont devenus les habitués des rendez-vous d'amusements et des assemblées profanes. Ainsi la houle de toutes les passions vient constamment déferler sur le rivage de toutes les joies impures. Souvenez-vous, lecteur inconverti, que le *péché* est une chose odieuse aux yeux de Dieu. L'étendue de sa gravité nous échappe peut-être, mais sachez que c'est le péché qui aura recruté chacun des habitants de l'enfer. Que faut-il donc faire ? *Sentez vos misères ; et menez deuil et pleurez. Que votre rire se change en deuil, et votre joie en tristesse. Humiliez-vous devant le Seigneur* (JACQUES IV, 9-10.)

Jusques à quand refuseras-tu de t'humilier devant moi ? Les orgueilleux aussi, refusent de se courber devant Dieu. L'homme, ô folie, a voulu se constituer le rival et l'adversaire de son Créateur. Et quand on parle aux orgueilleux de s'humilier, ils vous regardent avec un mélange de colère et d'indignation. Il semble qu'on les

insulte, qu'on les outrage, qu'on les offense très gravement. D'après ces personnes-là, l'humiliation est bonne pour ceux qui ont respiré l'atmosphère du bagne, pour ceux qui ont sombré dans la fosse ignoble de l'infamie, pour les hommes abominables. On se targue de son honnêteté, de sa probité... mais on ne s'humilie pas. Peut-être, lecteur, faites-vous précisément partie ne ceux qui pensent se justifier plutôt que de s'humilier. Vous êtes tout prêt à accuser Dieu, à le blâmer, mais non pas à vous humilier. L'homme est ennemi de Dieu. Regardez à la croix de Christ. La haine implacable de l'homme contre Dieu se montre là dans toute son étendue. Jésus souffrait et le peuple manifestait toute sa fureur contre lui... Lecteur ! la mort est devant vous, et la mort c'est le silence. Avant qu'il ne soit trop tard, il vous faut justifier Dieu en passant condamnation sur vous-même : *Car Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles. Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu* (I PIERRE V, 5-6).

Jusques à quand refuseras-tu de t'humilier devant moi ? Et puis, n'y a-t-il pas encore des personnes qui *ont du zèle pour Dieu, mais non selon la connaissance.* Elles cherchent à établir leur propre justice. On veut se réformer, s'améliorer, s'amender. La « religion » n'est pas pour tous un masque d'emprunt. Il y a encore des hommes pour qui l'argent n'écrase pas tous les sentiments. Ceux-là sentent qu'il n'y a pas seulement l'homme tout couvert de crimes qui est responsable devant Dieu. On prie, on jeûne, on s'impose même parfois de lourds sacrifices, mais on ne s'humilie pas. Or, Christ a tout fait pour le salut du pécheur coupable. La justice de Dieu a

Le Salut de Dieu 64 (1937)

été parfaitement établie à la croix. Christ est venu du ciel et Il est mort sur le bois. Il a été le garant du pécheur qui se confie en lui. Rien ne peut être agréable à Dieu, sinon la simple foi dans l'œuvre de Jésus. Tout le reste amènera le jugement de Dieu, c'est-à-dire les horreurs de l'enfer. Il faut reconnaître son état de péché et de perdition devant Dieu. Il faut Lui confesser votre misère : *Les sacrifices de Dieu sont un esprit brisé. O Dieu, tu ne mépriseras pas un cœur brisé et humilié* (Psaume li, 17).

Lecteur inconverti ! En ces derniers jours de l'année, au moment où le temps semble fuir plus vite encore que de coutume, ne voulez-vous pas écouter la voix de Dieu qui vous dit encore : *Jusques à quand refuseras-tu de t'humilier devant moi ?*

A. S. L.

HATE-TOI DE TE SAUVER LA

(Genèse xix, 22)

Ce sont les paroles que Dieu adressa à Lot avant de détruire Sodome et ses habitants. Il avait longtemps supporté le mal avec patience et longanimité mais la mesure était comble, et le jugement se trouvait à la porte.

La contrée de Sodome était très fertile, *comme le jardin de l'Éternel, comme la terre d'Égypte* (Genèse xiii, 10). Les habitants ne connaissaient pas la misère; au contraire, ils jouissaient jusqu'au superflu des bénédictions du pays. Ils auraient dû en être reconnaissants envers Dieu et l'honorer

par leurs paroles et leurs œuvres. Non seulement ils ne le firent pas, mais ils se livrèrent à la débauche, déshonorant Dieu et le poussant au jugement.

Nous voyons, par là, le danger que constitue l'aisance pour les hommes. Il en est encore aujourd'hui dans le monde comme du temps de Sodome. *On fait un repas pour s'égayer, et le vin rend la vie joyeuse, mais l'argent répond à tout,* dit l'Ecclésiaste (x, 8-9). Les richesses permettent à l'homme de jouir des plaisirs et des divertissements du péché. Il oublie alors Dieu, l'éternité, son état de culpabilité et néglige le salut de son âme. C'est pourquoi le Seigneur dit à ses disciples : *Un riche entrera difficilement dans le royaume de Dieu... Il est plus facile qu'un chameau passe par un trou d'aiguille, qu'un riche n'entre dans le royaume de Dieu* (Matthieu xix, 23-24).

On pense souvent que Dieu ne voit pas la conduite coupable des hommes et ne s'en préoccupe pas. L'histoire de Sodome et de Gomorrhe nous prouve le contraire. Dieu exerça alors le jugement d'une manière qui devrait servir d'avertissement à tous les pécheurs et les sans Dieu. Tous les habitants de cette contrée périrent, sauf Lot et ses deux filles. *Le Seigneur sait délivrer de la tentation les hommes pieux, et réserver les injustes pour le jour du jugement, pour être punis, mais spécialement ceux qui suivent la chair dans la convoitise de l'impureté et qui méprisent la domination. Gens audacieux, adonnés à leur sens* (II Pierre ii, 9-10).

Les avertissements et les exhortations de la part de Dieu ne nous manquent pas. Ainsi en avait-il été pour les habitants de Sodome et de Gomorrhe.

Des ennemis puissants étaient tombés sur eux (Genèse xiv) et les avaient emmenés en captivité. Abraham poursuivit l'ennemi avec ses serviteurs, parce que Lot se trouvait parmi les captifs et ramena tous ceux-ci ainsi que leurs biens. La détresse par laquelle ils avaient passé, ainsi que les témoignages de la bonté de Dieu qui les sauva par le moyen d'Abraham, auraient dû les ramener à la raison et à la repentance. Il n'en fut rien. Ils accentuèrent, au contraire, leur vie de péché. Le châtiment de Dieu n'atteignit pas leur cœur.

Lecteur, tu as sûrement aussi déjà reçu de fréquents avertissements à te détourner du mal; mais tu n'as pas prêté l'oreille à la voix d'exhortation. La discipline, qu'elle ait eu la forme de la maladie, du besoin ou de l'accident, n'a pas porté de fruits, si elle ne t'a pas amené à la repentance.

Écoute cet avertissement divin : *L'homme qui, étant souvent repris, raidit son cou, sera brisé subitement et il n'y a pas de remède* (Prov. xxix, 1). Les malheureux habitants de Sodome et de Gomorrhe en ont fait l'expérience et ce sera le sort de tous ceux qui poursuivent leur mauvaise voie. Lot aussi fut averti. Dieu lui fit dire par ses messagers : *Levez-vous, sortez de ce lieu, car l'Éternel va détruire la ville* (Genèse xix, 14). Et encore, comme il hésitait à partir : *Sauve-toi, pour ta vie! Ne regarde pas derrière toi, et ne t'arrête pas dans toute la plaine; sauve-toi sur la montagne, de peur que tu ne périsses.*

Quel amour, quelle miséricorde de la part de Dieu envers ce faible Lot qui s'était laissé entraîner par les tentations de la chair à habiter dans la ville impie, où il avait même accepté des honneurs, circonstance bien aggravante pour lui, le juste.

Saisi d'effroi, il abandonne la ville, et ne regarde pas derrière lui, tandis que sa femme néglige l'avertissement et périt, changée en statue de sel.

C'est pourquoi il ne faut pas repousser le salut que Dieu nous offre. Comme Lot trouva dans Tsoar un abri contre le jugement, de même tout pécheur peut trouver un refuge, préparé par Dieu, en la personne de Christ. Il est venu dans ce monde pour *chercher et sauver ce qui était perdu* (Luc xix, 10). Il a porté, sur la croix, le jugement des péchés. Celui qui n'a pas connu le péché à été fait là péché pour nous, *afin que nous devinssions justice de Dieu en lui* (II Corinthiens v, 21).

Maintenant encore, le Sauveur tend les bras vers les pécheurs et leur adresse cet appel d'amour : *Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos* (Matthieu xi, 28). Ne remettez pas à plus tard le moment de la repentance. Lot a dû se hâter pour atteindre le lieu de refuge. Pour chaque pécheur, il est urgent d'y aller, s'il veut être sauvé! Le moment présent seul nous appartient. C'est pourquoi la Parole de Dieu nous dit : *Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs.*

G. B. F.

CEUX QUI DOIVENT ÊTRE SAUVÉS SONT-ILS EN PETIT NOMBRE ?

La question ne savoir si peu d'hommes seront sauvés a été posée au Messie pendant son séjour au milieu de son peuple. En conséquence, la

Le Salut de Dieu 64 (1937)

Le Salut de Dieu 64 (1937)

réponse de Jésus concernait surtout les Juifs. Mais elle s'applique aussi à ceux qui n'appartiennent pas à ce peuple. La même question s'est posée depuis lors dans bien des cœurs et la réponse que l'homme aime à se donner diffère de celle du Seigneur qui pourtant, seul, peut dire la vérité à ce sujet. En nos jours de propre justice et d'irrespect envers la Parole divine, on n'est que trop disposé à arranger les choses comme il vous plaît. Et l'on dit : Un salut qui n'embrasse que quelques élus est un salut indigne d'un Dieu miséricordieux. En conséquence, il y aura beaucoup d'élus, et même tous les hommes seront sauvés à la fin. Et par cette dernière conclusion, on est arrivé à se mettre en complète opposition avec la Parole de vérité. Il est important de remarquer que Jésus répond par une sérieuse exhortation à la question : *Ceux qui doivent être sauvés sont-ils en petit nombre ?* Il n'est pas dans les habitudes de Dieu de satisfaire la curiosité humaine. La grâce et la sagesse du Seigneur s'adressent au cœur et à la conscience. *Luttez pour entrer par la porte étroite.* Il n'est pas nécessaire que je sache le nombre des élus. La question est celle-ci : *Suis-je sauvé ? Et qu'ai-je à faire pour être sauvé ?* Le Seigneur ne nous laisse pas dans l'incertitude à ce sujet. *Large est la porte et spacieux le chemin qui mène à la perdition, et nombreux sont ceux qui entrent par elle,* tandis que la porte et le chemin de la vie sont étroits. Mais, bien qu'étroite, cette porte peut laisser passer tous ceux qui veulent entrer. Cela ressort clairement du passage bien connu : *Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie* (Ésaïe lv, 1 ; Jean vii, 37 ; Apocalypse xxii, 17),

aussi bien que de la merveilleuse déclaration : *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité* (I Timothée ii, 4). Le passage de l'Apocalypse indique clairement que la volonté de l'homme joue un rôle important dans la question du salut. Que chacun prenne soin de ne pas mériter les paroles adressées par Jésus à la ville de Jérusalem : *Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants... et vous ne l'avez pas voulu !* L'exhortation : *Luttez pour entrer par la porte étroite* implique plus qu'une disposition à entrer. Il en ressort que cette entrée offre certaines difficultés auxquelles la masse ne veut pas se soumettre. Ces difficultés viennent de l'homme et non de Dieu. L'entrée est gratuite de la part de Dieu. L'œuvre de Golgotha est un sûr fondement de bénédictions. La mort et la résurrection de Jésus ont enlevé tout obstacle ; Christ est le canal par lequel la grâce et l'amour de Dieu arrivent à flots.

Le principal obstacle à l'entrée par la porte étroite est la terrible indifférence de la plupart des hommes pour les choses éternelles. Les doctrines erronées, la fausse sécurité dans laquelle l'Église professante endort les hommes, préparent le terrain à cette indifférence, le monde et Satan achèvent d'engourdir la conscience, et la question si sérieuse : *Où passeras-tu l'éternité ?* n'éveille plus d'écho. On vit au jour le jour, sans s'inquiéter de la fin.

Un autre obstacle réside dans l'amour du monde et de ses ressources. La vie semble si belle et tentante pour la chair ! Pourquoi se priver des plaisirs et des distractions qui réjouissent les yeux, les oreilles et les sens ? Pourquoi se tourmenter

au sujet de l'éternité ? C'est bon pour les vieillards et les malades, mais non pour ceux qui sont en pleine jouissance de force et de santé !... Et c'est ainsi que l'on descend le fleuve des attraits mondains jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Il n'y a pas de promesses pour ceux qui remettent à plus tard le soin de leur salut. Le gouverneur Félix en est un exemple ; Paul lui avait parlé de la justice et du jugement à venir, et ces exhortations n'étaient pas restées sans effet. Mais bien que Félix ait été saisi par la crainte, cette crainte ne l'amena pas jusqu'au repentir et au salut. Au lieu de se tourner délibérément vers le Seigneur, il parla d'attendre un *moment convenable* et les choses en restèrent là. Prenons donc garde d'agir de la même façon. Si le chemin étroit implique des sacrifices, s'il ne s'adapte pas aux jouissances matérielles de ce monde, il est celui de la vie et du bonheur éternels, tandis que le chemin large mène à la perdition éternelle.

Si ta main est pour toi une occasion de chute, coupe-la... Si ton pied est pour toi une occasion de chute, coupe-le... Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le... Autrement dit : Repousse délibérément tout obstacle s'opposant à ton salut, donne-toi entièrement à Jésus et la porte étroite te sera largement ouverte, car il est dit sans aucune équivoque possible : *Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé.* Et encore : *Celui qui entend ma parole et qui croit Celui qui m'a envoyé,* **a** *la vie éternelle et ne vient pas en jugement.*

S. K.

QUE VOUS SEMBLE-T-IL DU CHRIST ?

(Matthieu xii, 42)

Pilate avoue : *Je ne trouve aucun crime en Lui* (Jean xviii, 38).

Judas s'accuse : *J'ai péché en livrant le sang innocent* (Matthieu xxvii, 4).

Les soldats, à la croix, s'écrient : *Certainement celui-ci était le Fils de Dieu !* (Mat. xxvii, 54).

Les démons annoncent qu'il est *le Fils du Dieu très haut* (Luc viii, 28).

Jean le baptiseur proclame : *Voilà l'agneau de Dieu !* (Jean i, 36).

Jean dit qu'il est *le Dieu véritable et la vie éternelle* (I Jean v, 20).

Pierre confesse : *Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant* (Matthieu xvi, 16).

Thomas s'écrie : *Mon Seigneur et mon Dieu !* (Jean xx, 28).

Paul déclare : *Il est le même, hier, aujourd'hui et éternellement* (Hébreux xiii, 8). — *En Lui habite toute la plénitude de la déité* (Col ii, 9).

Les anges proclament : *Aujourd'hui... vous est né un sauveur qui est le Christ* (Luc ii, 11).

Le Père qui connaît toutes choses, lui rend témoignage : *Celui-ci est mon fils bien aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir ; écoutez-le !* (Mat. xvii, 5).

Cher lecteur, que vous semble-t-il du Christ ? Puissiez-vous dire avec nous : *Il est le Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi* (Gal. ii, 20).

Le Salut de Dieu 64 (1937)